



SCIENCE-FICTION
Jacques Spitz

L'ŒIL DU PURGATOIRE



Jacques Spitz

L'œil du purgatoire



Éditions Robert Laffont

L'UNIVERS FANTASTIQUE DE JACQUES SPITZ

Auteur d'une vingtaine d'ouvrages, la plupart publiés avant-guerre, Jacques Spitz écrivit notamment deux essais romancés d'une très fine sensibilité (*Le Voyage muet* et *Les Dames de velours*), qui sont des promenades mélancoliques, pathétiques même par instant, sur le thème de la solitude... de brillantes fictions teintées de surréalisme, à une époque où le surréalisme était encore de l'avant-garde (*La Croisière indécise*, *Le Vent du monde*, *La Mise en plis*)... puis une étrange et très belle pièce de théâtre (*Ceci est un drame*), probablement son œuvre la plus ambitieuse, ayant pour cadre l'univers, pour personnages les grands premiers rôles de la comédie humaine et pour sujet les rêves d'ici-bas qui aident à vivre et à mourir... Enfin une huitaine de romans fantastiques, mi-tragiques, mi-satiriques, par lesquels il se fit connaître avant que la mode ne s'en mêle, et qui sont probablement les plus représentatifs du genre dans la conception que pouvait en avoir un écrivain français des années 30, mais un Français capable d'oublier son sens traditionnel de la mesure, puis d'évoluer avec une aisance toute américaine dans les anticipations les plus abracadabrantès.

Ainsi peut-on voir dans *L'Agonie du globe*, par exemple, la terre se fendre en deux au cours d'une presque fin du monde, chacun de ses fragments dérivant ensuite dans une course tragique à la rencontre de la lune ; ou bien encore, tout au long de *La Guerre des mouches*, l'humanité entière ensevelie sous un hideux déluge d'insectes, proliférant jusqu'à un chiffre astronomique ; et ailleurs, dans *L'Homme élastique* les malheureux humains amenés à l'état de grotesques baudruches que l'on gonfle ou dégonfle à loisir pour des usages tout à fait saugrenus ; autre part encore, dans *L'Œil du purgatoire*, cette toujours pitoyable humanité offrant l'aspect –

sans risque de surenchère possible – du plus macabre, du plus ahurissant des cauchemars.

Autant de sujets dont les dimensions, la témérité pourraient être fatales à leur auteur si celui-ci n'avait à son service les compétences et la rigueur scientifiques d'un ancien polytechnicien, outre une extrême habileté, un don voltairien pour le raccourci et la vivacité du trait. Même quand ses propositions s'aventurent dans l'invraisemblable, il se joue des problèmes avec une telle facilité qu'on en reste confondu.

Mais lagrément qu'on éprouve à lire les romans de Spitz n'est pas dû seulement à sa puissance d'invention, à sa verve facétieuse, à sa maîtrise. On s'aperçoit très vite qu'il est aussi – je dirais même avant tout, par-dessus tout – moraliste et poète ; un moraliste en qui se retrouvent, conjugués avec le sien, les esprits d'un Swift, d'un Voltaire et d'un Huxley. On a l'impression que ses hypothèses vertigineuses ne l'intéressent que dans la mesure où elles lui permettent de fustiger la nature humaine, après avoir placé en énorme évidence, comme à travers une loupe géante, ses plus navrantes faiblesses.

Et certains autres passages ont plus particulièrement une qualité littéraire, une résonance poétique qui révèlent un écrivain de grande classe dans un genre d'ouvrages où l'on ne pensait trouver peut-être que du savoir-faire, du style courant. J'indique, pour exemple, ce passage de *L'Expérience du docteur Mops* où Yvane se promène avec son fiancé et danse par une nuit d'été sur la cime d'une colline... Il y a aussi ce faire-part de fin du monde par lequel s'achève *La Guerre des mouches* et où un lyrisme de haute tenue s'allie à une merveilleuse simplicité.

Les palais qui s'écroulent font lever un bruit de tonnerre, les planètes qui se brisent allument au fond des cieux des éclairs qui durent des millénaires ; l'anéantissement de ces choses réelles ne va pas sans éclats et grandeur. Pour la civilisation humaine, il n'en fut point ainsi. Le décor factice que des siècles durant elle avait dressé sur le globe s'effondra muettement comme une robe de soie au fond d'un placard obscur. Il n'y eut rien pour finir, pas de grande bataille, pas de cri solennel, pas de mouvements d'ensemble, mais comme la forme d'un nuage se dissout dans le

vent, comme le ciel du jour insensiblement devient ciel du soir, l'espèce humaine, peu à peu, se réduit en une poussière de petits groupes, de couples, puis d'individus isolés qui périront au hasard de leurs rencontres avec les insectes.

Ainsi, après avoir rempli l'air de ses cris, l'espace de ses inventions, les bibliothèques de ses spéculations et l'avenir de ses espoirs, l'humanité disparut sans laisser plus de traces qu'un oiseau dans le soir Simplement, un jour, il n'y eut plus personne sur les routes du monde. Le spectre de la connaissance était passé des mains de l'espèce humaine aux pattes de l'espèce mouche.

En maintes autres pages, l'univers fantastique de Jacques Spitz s'ennoblit de traits poétiques et philosophiques de même éclat qui valent le voyage.

Au terme de cette préface, quelques indications biographiques ne sont peut-être pas inutiles pour préciser la personnalité de l'auteur. Les voici donc : d'origine alsacienne et bourguignonne, il était né en 1896 à Nemours, Algérie, où son père poursuivait une carrière militaire, qu'il devait terminer avec le grade de général. Jacques Spitz n'était pas fils unique, mais avait trois frères. L'un d'eux fut tué, très jeune, à la guerre de 14 ; un autre devint officier de marine et le troisième père dominicain. Après de brillantes études, Jacques Spitz choisit la profession d'ingénieur-conseil. Mais ce fut à la littérature que bientôt, dès la trentaine, il se consacra presque entièrement. Kant et Valéry furent à ses débuts ses maîtres à penser ; à Morand, Larbaud et Pirandello, il dut certainement aussi quelque chose. Et le surréalisme, enfin, devait exercer sur son esprit une forte influence. On en retrouve des traces dans tous ses livres, hormis dans quelques écrits philosophiques, tels que *La Saxifrage* et dans ses deux derniers ouvrages, deux romans autobiographiques : *L'appareil ne fonctionne pas* et *Al bine au poitrail*. Il vécut la plus grande partie de son existence à Paris, célibataire et, dans la mesure du possible, par profond scepticisme, hors de tout engrenage social. C'est à Paris aussi qu'il mourut en 1963, à l'âge de soixante-sept ans. Il avait fait la guerre de 14 et celle de 39, la dernière comme capitaine dans l'artillerie, et il était chevalier de la Légion d'honneur.

J'espère en avoir dit suffisamment sur l'écrivain pour inciter ceux qui ne connaissent de son œuvre que peu de chose ou rien à lire non seulement *L'Expérience du docteur Mops* et le très étonnant *Œil du purgatoire* [...] mais aussi par la suite les autres livres de Spitz qu'il est possible de trouver encore ; et surtout cet ouvrage dramatique intitulé *Ceci est un drame* dont j'ai parlé plus haut. Mais en ce qui concerne ce dernier, je crains fort qu'il faille attendre le jour faste où un éditeur voudra bien en faire une nouvelle publication. Car cette pièce, parue en 1947 dans de périlleuses conditions, doit avoir complètement disparu aujourd'hui des librairies, et même des rayons d'occasions. La cherchant moi-même récemment dans toutes les boîtes de bouquinistes alignées le long des quais de la Seine, je n'ai pu en découvrir un seul exemplaire. Or, parmi les œuvres littéraires inspirées par le mouvement surréaliste, *Ceci est un drame* est de celles qui méritent de survivre.

Bernard ECHASSERIAUX

BIBLIOGRAPHIE

1926.

La croisière indécise, éd. Gallimard. 1928.

La mise en plis, éd. du Logis. *Le vent du monde*, éd. Gallimard.

1930.

Le voyage muet, éd. Gallimard. 1933.

Les dames de velours, éd. Gallimard.

1935.

L'agonie du globe, éd. Gallimard.

1936.

Les évadés de l'an 4 000, éd. Gallimard.

1938.

La guerre des mouches, éd. Gallimard.

L'homme élastique, éd. Gallimard.

1939.

L'expérience du docteur Mops, éd. Gallimard.

1942.

La parcelle Z, éd. Vigneau.

1943.

Les signaux du soleil, éd. Vigneau.

1945.

L'œil du purgatoire, éd. Nouvelle France.

1946.

La forêt des sept pies, éd. Maréchal.

1947.

Ceci est un drame, éd. Nouvelle France.

1956.

Albine au poitail, éd. Debresse.

1970.

La guerre des mouches (texte révisé), éd. Gérard, coll. Marabout.

1972.

L'œil du purgatoire. L'expérience du docteur Mops, coll.
« Ailleurs et Demain classiques », éd. Robert Laffont.

Plusieurs manuscrits de Jacques Spitz demeurent inédits, dont les ouvrages d'anticipation suivants :

Guerre mondiale n°3.

Alpha du Centaure.

Nouvelles fantastiques.

I

Décidément la malchance me poursuit. À la série de contrariétés qui m'arrivent, je pourrais même croire que le monde m'est particulièrement hostile. Ce matin encore, l'infect Gugenlaert me refuse la toile que je lui apportais, celle qu'il m'avait presque commandée. Prétexte : ses clients n'aiment que la peinture claire. Je lui en ficherai, moi, de la peinture claire ! Quelle idée se fait-il donc de moi ? Du reste, comme tous les marchands de tableaux, Gugenlaert ne comprend rien à la peinture... Personne ne comprend rien à la peinture, pas même ceux qui la font.

Des coups pareils vous dégoûtent du travail, et de vous-même par-dessus le marché ! Je suis rentré avec ma toile sous le bras. Si lâche que j'ai essayé de la reprendre, de l'éclaircir, de donner ce qu'on attendait de moi. Mais je me suis vite aperçu qu'il était impossible de ressembler à l'image que les autres se font de vous, et de guerre lasse, je suis allé faire un tour.

Je me suis retrouvé rue de Rivoli, parmi les baraqués du nouvel an. Je me disais que je trouverais peut-être là dans la foule des types hideux, assez grotesques, qui pourraient me servir pour ma grande toile, mon projet de Kermesse burlesque. Et je faisais semblant de m'intéresser aux robinets perfectionnés, aux manches à balais articulés, au papier d'Arménie, aux bonbons fabriqués à la maison, aux colles à souder les assiettes, à toute la camelote des pauvres... Ça puait l'acétylène que c'en était un plaisir.

Devant la boutique d'un marchand de cartes de visite, je m'étais arrêté pour regarder l'étalage des modèles. Certains échantillons élevaient des prétentions à l'humour : Adam Adam, rue de Paradis ; Monsieur Nemo, capitaine. Berthe Laventouse, infirmière diplômée, avait droit à une petite croix rouge en relief. Dans le genre fantaisie, on pouvait lire au milieu d'un encadrement de nénuphars : Mademoiselle L'Inconnue, rue de Seine...

L'imprimeur mélancolique agitait les pieds sur une chaufferette à pétrole et, de temps à autre, poussait son aboiement : « Deux francs le cent, pas même le coût du bristol ! » Il s'est dressé subitement : un client pointait du doigt vers un modèle. C'était, enveloppé dans une sorte de houppelande noire et crasseuse, un vieillard à barbe jaunie, aux cheveux mi-longs s'échappant d'un melon très enfoncé. Je notai le profil aquilin, les yeux enfouis dans les orbites, deux vrais puits vers lesquels remontait la forêt des poils. Melon à part, il eût ressemblé à Léonard de Vinci.

Il épelait son nom au marchand :

— Christian Dagerlöf.

— Monsieur est étranger, je vois. Et la profession ? La profession, 0 fr. 75 de supplément.

— La profession ?

— Les hommes indiquent généralement la profession sur la carte. Cette carte est un instrument de travail...

— Mettez génie.

— Génie ? Militaire, sans doute ?

— Non, génie, homme de génie, mais génie suffira.

À ce moment, j'eus un hoquet de rire. Le vieux tourna vers moi des yeux clairs, transparents, d'un outremer très pur sans aucune des opacités de l'âge. Le poil blanc faisait ressortir le bleu des iris. Son regard disait la candeur et une vague réprobation d'homme bien élevé.

— C'est le « génie » expliquai-je.

— Vous ne savez pas ce qu'est le génie ? fit-il d'une voix grave et lente, mais très assurée.

— Si, mais je m'étonne qu'on en fasse profession.

Il redressa son menton sous ses poils :

— Jeune homme, pouvez-vous me prouver que je ne suis pas homme de génie ? Non. Alors, abstenez-vous...

L'imprimeur avait fait jouer la roue de la presse et glissait les cartes dans une petite boîte à filets dorés. J'allais poursuivre mon chemin, quand le vieux, abattant d'un coup sec son chapeau melon qui délivra tout l'essuie-plume de sa chevelure blanche, fit d'un ton très courtois :

— Monsieur, à qui ai-je l'honneur ?...

Pour ne pas être en reste de politesse, je me suis nommé. Alors, déchirant son paquet fraîchement enveloppé, mon interlocuteur m'a tendu la première carte du cent, avant de lancer avec un soupir : « Je ne veux plus vous retenir, M. Poldonski. Allez, et replongez-vous dans la vase du siècle... »

Certaine curiosité que j'ai dû hériter de mon pauvre père pour les loufoques fit qu'au lieu de m'éloigner, je cherchai à poursuivre la conversation. À trois pas s'ouvrait un café, un de ces hideux bistrots modernisés des environs de la Bastille, tout guilloché et clinquant à souhait pour vous couper net la soif et l'inspiration ; nous y sommes entrés.

Les consommateurs étaient bien dignes de l'endroit, visqueux comme des mouches prises dans l'écume sale d'un vieux demi. Sur la banquette en breitschwanz cramoisi, mon vis-à-vis en prenait, par contraste, assez d'allure. La lumière qui tombait des plaques dépolies à motifs floraux laissait venir des ombres d'un bleu de cobalt carminé sur les méplats creusés de ses joues. Sa tête pouvait me servir pour la tache froide que je voyais au premier plan, dans le coin gauche de ma Kermesse. Sans en avoir l'air, j'analysais-les valeurs.

— Peut-être m'avez-vous classé dans la catégorie des originaux, disait-il. Dans la vie, j'ai choisi de penser. Les hommes, ces animaux qui pensent, pensent si peu, que celui qui se refuse, à observer pareille parcimonie fait sans doute figure d'original...

Il tournait volontiers la tête pour parler un peu dans le vide, et les lignes de son visage s'enlevaient avec plus de netteté sur le fond des poils blancs. Tout compte fait, il faisait moins songer à Léonard qu'à un Albert Dürer.

— Dans quelle direction s'exerce l'activité de votre pensée ? demandai-je distraitemment, comme on cause avec un modèle au cours d'une séance de pose.

— Dans toutes les directions. À la vérité cependant, à la suite d'un drame intime particulièrement douloureux... (il marqua un instant d'hésitation pensive avant de poursuivre), mon attention s'est particulièrement concentrée sur le problème de la vie et de la mort...

De l'ironie passa malgré moi dans ma voix. Il dut sentir que je ne le prenais pas au sérieux et se leva.

— Une telle conversation contraste avec le décor qui nous entoure. Tout, ici, est aux couleurs du Pernod et de l'arrosé calva qui ne sont pas précisément celles de l'esprit... Voyez, pour s'être intéressé à autre chose qu'un mirliton destiné à un moutard, ou qu'un appareil breveté à faire la mayonnaise, on fait figure d'homme étranger à son siècle... Ah ! que ne peut-il, ce siècle, nous devenir en fait aussi étranger qu'il mériterait de l'être !

Je l'ai quitté, un peu déçu : je l'avais espéré plus rigolo. Il me laissait même plus maussade qu'avant sa rencontre, m'ayant montré que je n'avais pas le monopole de l'hostilité au monde. L'hypocondrie dont j'essaie de me flatter est-elle autre chose que l'acrimonie d'un futur raté ?... Voilà ce que je me demande dans mon atelier où le feu tombe, à l'heure où, pour mieux juger du néant de ce jour, je m'amuse à en écrire la vaine histoire...

Ah ! si je pouvais me réveiller demain, plein d'appétit au travail, avec du génie, du vrai, et point celui du vieux !... L'espoir est décidément tenace au cœur des hommes ; il donne la mesure de leur bêtise !

La série noire continue. Ce matin, d'abord, c'était dimanche, jour dont j'ai toujours eu horreur. Puis, pour commencer la journée, une lettre de ma mère, la première depuis huit mois. Elle se remarie, là-bas, en Argentine. Le changement de continent ne lui a pas mis plus de plomb dans la cervelle. Je me demande sur quel numéro elle a pu encore tomber.

Une mère qui se remarie, c'est comme si on la perdait. Me voilà orphelin. Je suis si bête que je n'arrive pas à m'en réjouir. Un qui doit bien rigoler, c'est mon père dans son cercueil. J'ai idée que s'il pouvait passer des consignes à son successeur, il en aurait long à lui dire... Tout fou qu'il était, la dernière fois que j'avais été le voir à l'asile, il m'avait dit sur sa femme des choses assez sensées. Chose curieuse, il ne paraissait pas se douter qu'il me parlait de ma mère. Peut-être ne se rendait-il plus compte que j'étais son fils ? Ma mère ne semble guère s'en apercevoir non plus. Elle n'a jamais paru comprendre que je pouvais l'aimer...

J'ai voulu consacrer ma matinée dominicale à un travail matériel et mettre un peu d'ordre dans l'atelier. Armande, ma régulière, est bientôt venue me surprendre. J'avais oublié que c'était le jour où j'étais exposé à la voir faire irruption. Me trouvant maussade, elle a

parlé tout le temps : des histoires d'atelier, de première, de patron. Ah ! que je la connais sa maison de couture ! Je faisais semblant d'écouter, mais je pensais combien ignoble est l'habitude qui donne à un être le droit de déballer ses pensées ordinaires devant vous. C'est un bavardage fastidieux, monotone, idiot, qui vous écrase de son néant. L'intérieur d'une tête qui, se croyant en confiance, s'abandonne, est beaucoup plus affligeant qu'un corps. Voilà pourquoi j'aime les femmes faciles et les aventures rapides : là, la partenaire n'a pas le temps de me paralyser par sa stupidité, elle ne me livre qu'un bloc de chair, sans commentaire.

Nous avons déjeuné à l'atelier. Je n'ai que deux couteaux : un bon et un mauvais. Quand Armande met le couvert, elle ne manque jamais de mettre à sa place le mauvais couteau. Cette délicatesse persistante et muette me touche toujours, tant je suis bête... Mais elle ne suffit pas à me faire supporter plus de deux heures sa compagnie. J'ai prétexté mon travail. Elle a fait semblant d'y croire, a ramassé son sac, son chapeau, son parapluie... Je sais qu'à son idée, je ne fais jamais rien (elle n'a pas tout à fait tort du reste) ; mais, pressentant ma nervosité, elle s'est bien gardée d'en laisser rien entendre. Et le calme, la facilité avec lesquels elle cédait la place m'ont irrité. Trop visiblement, elle me ménageait comme un malade.

Après son départ, j'ai voulu me mettre au travail et faire de mémoire un croquis de l'homme de génie. Ça n'est pas venu, bien entendu. Je souffrais d'une espèce de colère rentrée, sans parler de l'ennui dominical qui suintait des murs...

Retrouvant par hasard la carte de Dagerlöff, j'ai décidé de lui rendre visite pour rafraîchir mes souvenirs visuels et pouvoir enfin m'en servir de modèle.

Il habite rue Quincampoix. La concierge m'a dit, avec assez d'étonnement pour que je puisse voir que les visiteurs étaient rares : « Au cinquième, porte en face. » L'escalier dégageait une odeur qui me faisait retenir ma respiration. À l'étage, j'ai trouvé épingle sur la porte une des cartes de visite que j'avais vu commander. Le vieux avait ajouté une inscription manuscrite : « Prière de frapper fort en raison de la surdité de l'occupant. »

Je me conformai à la prescription, et l'occupant vint ouvrir.

— Excusez-moi... commençai-je en forçant la voix.

— Je ne suis pas sourd, fit-il aussitôt. Cette mention sur la porte me sert seulement à reconnaître, à la façon dont ils frappent, la qualité morale de mes visiteurs...

J'annonnai une phrase de politesse pour motiver ma visite.

— La meilleure façon de vous faire pardonner, dit-il en m'interrompant, est de prendre ma méditation au point où j'en suis, en supprimant les banalités d'usage. Suivez-moi.

La pièce était encombrée de tas de bouquins et d'objets hétéroclites. Il alla s'encastrer dans un fauteuil adossé à une vieille lampe électrique à pied, entre une table surchargée de paperasses et une cage vide. Le long du mur, il y avait une poupée, une vieille poupée aux jambes molles, insolite et triste. Mon hôte allongea ses jambes au-devant d'un petit poêle de fonte avant de ramener sur ses genoux une couverture algérienne où la poussière s'efforçait de dissimuler les ravages des mites.

— Que faut-il penser des voyages ? Voilà où j'en étais...

Je me trouvais paralysé par la crainte de faire dégringoler la pile de livres qui s'élevait auprès de moi, et un des pieds du siège sur lequel j'étais assis donnait des signes de faiblesse. La présence muette de la poupée, à ma droite, me gênait aussi.

— Les voyages ?...

— Oui, l'espace..., reprit-il en ouvrant tout grands ses yeux bleus dont la fraîcheur de couleur n'était pas en harmonie avec la vétusté du décor, « les voyages, non pas ceux de l'agence Cook, mais ceux qu'on pourrait faire dans l'infini des trois dimensions, dans la Lune, dans Vénus... »

— Ma foi, je n'en pense rien.

— Vous avez raison. Ces voyages sont folie pure. À quoi bon découvrir de nouvelles Amériques, de nouvelles planètes ? Aller à Courbevoie ou dans Sirius, c'est exactement la même chose, exténuante d'ennui et de monotonie, et la douleur et la mort nous attendent là-bas comme ici. Il y a là-dessus un passage de *l'Imitation* que je pourrais vous lire si l'heure était aux citations... Laissons les voyages dans l'espace à l'imagination des écoliers rêveurs... Passons aux voyages dans le temps. Que pensez-vous des voyages dans le temps ?

Mieux fait au personnage, je sus répondre :

— Ces voyages sont folie pure.

— Vous l'avez dit ! s'écria-t-il en remuant de joie ses orteils dans les vieux chaussons qui caressaient le poêle. « Voyages dans l'espace, voyages dans le passé ou l'avenir, pauvres rêves d'humains dépourvus d'imagination, privés même du sens du monde... Le temps, nous voyageons avec lui, à la vitesse de vingt-quatre heures par jour. C'est bien suffisant pour aller vers la mort. L'avenir ne peut que ressembler au passé, et le passé n'était pas drôle, nos pères en sont morts d'ennui... Mais, éternels aspirants voyageurs que nous sommes, y a-t-il pour nous d'autres voyages possibles ? »

Je regardai le poêle, la cage vide, la poupée (elle avait une robe verte), la porte entrebâillée sur une pièce voisine et laissant voir sur un vaste évier un amoncellement invraisemblable de bocaux, je dis machinalement :

— Il y a les voyages autour de ma chambre.

Il poussa un cri dououreux de théâtre, et une mimique de désespoir se peignit sur son visage.

— Cessez de penser, je vous prie. Suivez-moi simplement, cela vaudra mieux... Eh bien, oui, il y a d'autres voyages, ceux auxquels je songeais précisément avant que m'interrompissent les coups que vous donnâtes à mon huis... L'espace, le temps sont les deux premières catégories... Vous me comprenez, vous avez fait vos classes ?

— Je suis peintre...

— N'ajoutez rien, jeta-t-il avec commiseration. Je répondrai pour vous. L'école nous enseigne qu'il existe, après l'espace et le temps, une troisième catégorie : la causalité. Pourquoi ne ferait-on pas des voyages dans la causalité ?

Avec toute la bonne volonté dont une voix peut être capable, et fort de l'expérience des dingos que j'avais acquise en soignant mon pauvre père, je me suis écrit :

— Mais oui ! Pourquoi ne ferait-on pas des voyages dans la causalité ?

— Sacristi ! je brûle ma charentaise ! jeta-t-il à ce moment en repliant brusquement la jambe pour frotter son orteil roussi.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Ne faites pas l'incrédule. Je vous sens plus intéressé que vous ne feignez de le paraître... Nous en étions à la causalité. Qu'est-ce que la causalité ? Le rapport qui unit la cause à l'effet. Il y a des

nuages, il va pleuvoir. J'entre dans l'eau, je vais me noyer. La terre tourne autour du soleil, demain sera pareil à hier. Lien causal partout autour de moi. Le monde est causal. Pas de miracles. J'enferme le monde dans la vision causale que j'en prends... Mais ne croyez-vous pas que le monde, le vrai monde, s'en fout, lui, de la causalité ? La neige se soucie-t-elle de savoir qu'elle provient de l'eau congelée ? Et la vapeur serait bien étonnée si on lui parlait de son père l'eau. D'autant qu'on pourrait prétendre l'inverse avec autant de raison. Ce monde pourrait avoir un autre aspect que l'aspect causal. On pourrait l'habiller de tout autre vêtement, en venir à le voir sous un nouveau complet veston, une houppelande, un justaucorps, une toge, que sais-je ? Ce serait précisément faire un voyage dans la causalité, une excursion dans la « chose en soi » comme disent les philosophes.

Mon opinion sur lui était faite. Mais, fou ou non, il pouvait aussi bien me servir de modèle. L'espèce de rayonnement lunaire qu'avait sa chevelure dans la pièce plutôt sombre confirmait mon intention. Mais son intonation mielleuse, sa mimique de cabotin, et surtout un regard direct et comme absorbant qu'il me jeta, me donnèrent la sensation qu'il m'épiait lui aussi. Que me voulait-il donc ?

— Vous doutez de l'intégrité de mes facultés, reprit-il, pourtant vous êtes artiste. Et qu'est-ce donc qu'être artiste, poète, sinon échapper à l'aspect journalier du monde pour s'efforcer de prendre d'autres incidences sur la réalité ? À leur manière, les gens de votre espèce tentent un voyage dans la causalité. Ils veulent s'évader de la prison du monde familier, mais leurs forces les trahissent, ils y retombent. Ils ont rejoint la gare de départ, ils montent dans le chemin de fer du rêve, mais le train ne part pas, la fusée ne décolle pas, l'aventure rate... Ratée l'expérience artistique ! Ratée l'expérience poétique ! Ils n'ont pas trouvé la ligne de fuite, ils n'ont pas atteint la limite au-delà de laquelle ils échapperaient à la glu du monde. Ils chantent l'amour, les joies de la chair, la vie triomphante. Erreur radicale. Au lieu de se laisser aller à l'attrait du monde, il faudrait commencer par éprouver pour lui une solide répulsion.

Le ton inspiré qu'il croyait devoir prendre m'agaça. J'en avais assez de ses phrases et de lui servir de public. Je résolus de le traiter par la manière forte :

— Tout ce que vous dites est faux, déclarai-je brusquement. Si l'on ne tenait au monde que par l'attrait qu'il inspire, il y a longtemps que, moi qui vous parle, je me serais envolé dans les étoiles. Je n'aime rien, ni personne, pas même moi. Les humains ne m'inspirent que du dégoût, et je crache sur la vie telle qu'elle nous est faite. Pourtant, vous le voyez, je suis encore là et je vais prendre tout bêtement l'escalier pour m'en aller.

Il a marmotté : « Est-ce bien sûr ? Est-ce bien sûr ? » Je croyais l'avoir aplati, il avait l'air tout joyeux. Son œil bleu s'allumait à éclairer toute la pièce. En veine de franchise, je lui ai demandé tout net s'il consentirait à venir poser chez moi. Il a prétexté des occupations.

— Où travaillez-vous donc ?

— À l'Institut Pasteur.

— Docteur ? ai-je lancé sans dissimuler une surprise assez impolie.

— Non.

Et, marquant un temps, il a laissé tomber avec emphase : « Je suis garçon de laboratoire. »

Il m'aurait annoncé qu'il était cardinal ou président de la République, qu'il n'aurait pas pris un autre ton.

Je suis sorti de son antre avec un début de migraine qui achevait de m'ôter le peu d'appétit au travail que je pouvais avoir. J'avais déniché là un fameux modèle ! Avec ses histoires, il me coupait toute inspiration... Alors j'ai été perdre le reste du jour dans les cafés du quartier.

Rencontré Babar, plein à son ordinaire d'apéritifs et de projets qui n'aboutissent jamais. En deux minutes, il m'a proposé de concourir pour une affiche, de décorer un petit bistrot, de former un groupe de moins de trente ans. Entre chaque projet, il trempait sa trompe dans son verre perpétuel. Moi, les projets ça me fatigue et, si j'en fais, ils ratent toujours. Il était entouré de copains rigoleurs qui lui donnaient la réplique, discutaient de l'influence du social sur la composition de la palette, de tous les bobards au goût du jour... Cette vie de troupeau m'écoëure. Ils sont tous agglomérés, entassés comme des crapauds en mal d'amour. Quand on en prend un, il en vient dix, vingt. Ils réchauffent les unes contre les autres leurs

médiocrités de futurs ratés. Je le leur ai dit sans ménagement. Babar a rigolé et m'a répondu :

— Toi non plus, tu n'as pas la vocation. Tous les peintres, les vrais, sont optimistes...

— On ne peut être optimiste quand on voit des gueules comme les vôtres, ai-je rétorqué, et je suis parti.

Ces pauvres types passent leur temps à barboter dans les soucoupes. La compagnie de leurs semblables leur tient lieu de travail, de talent, de tout... Je me gâte à leur image. Je ne veux plus les voir.

II

CET après-midi, un petit modèle est venu se présenter de la part de Babar. Il me l'avait annoncé hier, et je l'avais oublié. L'atelier n'était pas bien chauffé. J'hésitais à lui demander de se déshabiller. Elle était maigre, la pauvre enfant : la peau et les os. Dix-huit ans, pourtant. J'ai fait d'elle quelques croquis, mais sa maigreur ne m'inspirait guère. Elle racontait : « Ma mère travaille dans une blanchisserie, mais maintenant elle se fait vieille : l'eau lui donne des ampoules aux mains. » Toujours ces tristesses de la vie qui vous poursuivent...

Elle a voulu voir, comme elles font toutes, ce que j'avais dessiné d'elle. « Vraiment ? C'est comme ça que vous me voyez ! Ce que je suis moche ! »

— Et vous ? Comment me voyez-vous ? ai-je demandé, agacé par cette bêtise à laquelle je devrais pourtant être habitué.

Elle m'a regardé assez longuement avant de répondre :

— Il vous manque une petite lueur vivante dans les yeux.

Pauvre gosse, elle ne voit pas la flamme intérieure que je dissimule pour ne pas les aveugler tous. Je ne la vois pas moi-même, mais je la sens qui couve, et gare à eux quand mon génie éclatera au grand jour ! En tout cas, la réflexion de la gosse m'a donné une idée d'eau-forte : un mort dessinant un squelette, un sujet à la Goya.

J'ai risqué quelques gestes avant qu'elle se rhabille. Elle ne faisait qu'un minimum de simagrées. Mais je manquais d'élan. Et la pensée que Babar avait peut-être déjà promené sa trompe sur ce tas d'os a achevé de me glacer. J'en ai même eu un frisson de répulsion qui lui a fait dire : « Vous avez froid, vous aussi ? » Je l'ai payée, elle est partie. Aussitôt, j'ai jeté dans le poêle les croquis que je venais de faire : même en effigie, une poule caressée par Babar, je ne pouvais pas garder ça chez moi.

Allongé sur mon divan, et rêvant sous l'influence des discours du vieux fou de Dagerlöff, je me suis demandé ce qui me rattachait au monde ? La réponse m'est apparue avec évidence : les femmes ! C'était par le désir que j'étais enraciné dans le terreau puant des humains et de la vie. Je possède un petit calepin sur lequel assez bêtement j'inscris l'initiale d'un prénom à chaque nouvelle aventure. Je me suis amusé à compter : j'ai trouvé un total de 299 prénoms, je m'y suis même repris à trois fois... 299. Je trouvai qu'un pareil troupeau ne laissait pas beaucoup de résidus dans l'imagination. Et soudain, ce chiffre, cette addition de mes fredaines m'accabla de tristesse. Il résumait en trois chiffres ma destinée de chien flaireur, d'immenses randonnées lugubres dans un dédale sans fin de rues, tout le temps perdu dans mille sillages...

Pourquoi cette interminable poursuite ? À la recherche de quoi ?... de qui ? Était-ce même une recherche ? Je ne cherchais rien. Il n'y avait pas de personnage défini à trouver. Je suivais mon instinct, comme une bête. Un instinct, une chose sans visage. Et il me talonnait plutôt que je ne le suivais. J'étais poursuivi, traqué par un désir anonyme...

Pour échapper à la tristesse amère de cette ratiocination, je suis descendu, et sur le zinc du premier bistrot j'ai pris une fine, puis une seconde. Alors, j'ai boutonné mon paletot et je suis sorti sur le boulevard. Les dernières lueurs du crépuscule passaient entre des nuages transparents et immobiles, venaient frôler les toits de la ville avec la délicatesse d'une robe d'ange. Au lieu de remonter à l'atelier, j'ai voulu me dérouiller un peu les jambes, me caresser les rétines aux brumes translucides épandues dans les airs. J'ai traversé le Luxembourg d'où sortaient les dernières étudiantes, la Seine verte, plate, sombre entre ses quais où s'allumaient les premiers réverbères, je suis arrivé jusqu'à la tour Saint-Jacques dont les gargouilles se penchent depuis le Moyen Age sur un essaim tournoyant de filles faciles... C'était tenter le diable ! À la terrasse d'un café Biard, j'ai bu un nouvel alcool en bordure de la foule truffée d'occasions. J'étais plus indécis encore que de coutume, troublé, assombri par ma méditation récente, quand, brusquement, devant une Walkyrie de satin noir qui balançait avec une insolence de gagneuse une cape de lapin argenté sur des rotundités à la Rubens, une voix s'éleva en moi : « La 300^e s'avance ! » Mon chiffre

de 299 me sembla dans l'instant aussi ridicule que les 4,95 du bazar tout proche. Il me fallait un compte rond.

La chute d'humeur qui suivit fut catastrophique. Chose curieuse, mon ressentiment s'est reporté sur Dagerdöff. C'était lui qui, avec ses élucubrations, avait réorienté ma pensée vers les femmes, c'était à cause de lui que je me sentais poursuivi par un cortège de trois cents fantômes, cohorte de furies qui semblaient appeler à la rescoufle toutes leurs sœurs du monde pour m'achever, me détruire, éteindre petit à petit ma flamme et finir par me pousser, froid, inutile et vidé aux enfers. Une inquiétude, une peur allant jusqu'à l'angoisse est montée en moi... J'ai pressenti la venue d'une crise. À la première boutique de pharmacien, j'ai acheté ma drogue habituelle.

Les cachets agissent. Je vais en prendre encore deux et le sommeil viendra.

Je dormais encore quand la sonnette de la porte m'a réveillé. J'ai pensé que la concierge m'apportait une lettre. Elle monte rarement, la vieille bête, et seulement quand elle a flairé à travers l'enveloppe qu'il s'agit d'une nouvelle désagréable : les factures, les sommations d'impôts, elle n'en rate pas une. Les lettres ordinaires, elle se contente de me les donner quand je passe devant sa loge. Au second coup, je suis allé ouvrir : c'était Dagerdöff.

Il était huit heures du matin, l'atelier était glacé. Je ne suis replongé sous mes couvertures en soupirant : « Vous êtes bien la dernière personne que j'attendais... »

— Je sais. Une personne de mon âge, de mon sexe, a perdu tout espoir d'être attendue...

— Vous savez l'heure qu'il est ?

— Qu'importe l'heure ! Cher monsieur Poldonski, mon génie a eu enfin sa récompense : vous voyez un censeur dans l'instant qu'il vient de faire la plus belle découverte de sa carrière. Avez-vous essayé quelquefois d'attraper une mouche ?

Replié derrière le rempart de mes couvertures, je lui lançai pour toute réponse un regard inquiet.

— La mouche menacée s'envole devant votre main comme si elle avait deviné votre intention. Remarque si simple, si banale qu'elle peut sembler inutile et défier tout prolongement de la réflexion, remarque qui contient pourtant en germe la plus surprenante

découverte à faire en ce monde... Vous promenant dans les champs, avisant un corbeau ou une pie, avez-vous quelquefois, par jeu, fait le geste d'épauler votre canne vers l'oiseau ? Il s'envole, comme si vous veniez de l'ajuster avec une carabine. Je pourrais multiplier les exemples, je préfère vous donner tout de suite l'explication géniale de tous ces comportements : les espèces animales ne vivent pas toutes dans le même temps !

— Ah ! ai-je fait avec une atonie parfaite.

— Pourquoi le temps des humains serait-il celui des bêtes ? Le corbeau, la mouche, vivant en avance sur notre temps, pressentent nos gestes de capture ou de mort, et peuvent nous échapper. Le décalage peut aussi être inverse. La vache qui regarde passer un train nous paraît stupide parce que, en retard sur notre temps humain, elle n'aperçoit la locomotive qu'à l'instant où le fourgon de queue lui passe sous le mufle. En règle générale, les animaux sauvages vivent avec une légère avance, les animaux domestiques avec un recul plus ou moins grand ; d'où la différence des sorts faits à un lapin de garenne et à un lapin de choux. Tous les soi-disant miracles de l'instinct qui confondent l'intelligence humaine s'expliquent le plus commodément du monde, si le temps de la fourmi ou de l'abeille, nettement en avance sur le nôtre, leur permet de voir la larve dans l'œuf, la future reine dans la larve, le miel dans le pollen, et, j'oseraï dire, la bêtise dans le cerveau de l'entomologiste ! L'hirondelle, le passereau règlent leurs migrations sur une heure d'été inconcevable à l'ornithologue pensant au rythme de l'heure d'hiver. En résumé, comme je vous l'ai dit, les espèces vivantes n'ont pas toutes la même position sur la ligne de fuite du temps...

Il fit une pause ; par précaution, je ne le quittais pas des yeux. Son exaltation ne paraissait pas dangereuse et lui conférait même une assez étrange beauté. Je me levai avec circonspection et passai mes habits en évitant de lui tourner le dos. Il était bien remonté, il retrouva bientôt toute sa faconde.

— Il fallait reconnaître la situation des différentes espèces dans le temps, ce fut ma tâche. Les organismes élémentaires, moins freinés que les autres par l'accomplissement de fonctions compliquées, devaient prendre la plus facile avance dans cette course contre la montre qu'est la vie. Les microbes, en effet, m'ont montré qu'ils

étaient en tête du peloton des espèces. Ils me réservaient d'autres surprises : dans certaines conditions, le caractère d'avance dans le temps, spécifique de l'espèce microbienne est héréditaire, transmissible par addition à la génération suivante. Autrement dit, à chaque nouvelle génération, l'avance dans le temps de la colonie microbienne se trouve croître. Elle peut même se communiquer au milieu de culture. J'en arrive alors à une surprenante et lumineuse explication de la mortalité humaine par maladie infectieuse : les microbes, proliférant dans le sang du patient, communiquent à ce sang une avance dans le temps telle que le malade en meurt : les microbes l'ont emporté avec eux dans l'avenir !

« Mais êtes-vous réellement mort parce que votre sang, votre foie ou vos reins, ayant rencontré de mauvais microbes, se trouvent avoir parcouru à vitesse accélérée leur cycle évolutif normal ? Ne poursuivez-vous pas quelque part, avec un décalage de temps, le nombre d'années qu'en bonne justice il vous restait à vivre ? Liés que nous sommes à notre univers familier, nous voyons disparaître devant nous les êtres qui nous précédent. Pleurons-les, si vous voulez, mais reconnaissons aussi qu'ils nous montrent un moyen d'échapper à notre monde causal, en se laissant filer le long du temps suivant la quatrième dimension de l'univers... »

Il croyait peut-être être venu pour me raconter des balivernes. Tiré du lit, je n'entendais pas perdre mon temps, et lui rappelai qu'il était là pour poser.

Comme j'accumulais des croquis rapides, il se produisit une chose curieuse : son visage animé par l'exaltation apparaissait sur mes dessins comme terne et secrètement taré. Des dépressions, des trous d'ombre se creusaient dans les plans du front, des tempes, des joues. On l'eût dit sculpté dans un morceau de gruyère. Était-ce là le vrai personnage qui se révélait malgré lui, sous mon fusain ? Quand il recommença à parler de son monde causal, le souvenir me revint de la soirée de la veille et du grief que j'avais contre lui :

— À cause de vous et de vos sorties contre le monde, je me suis demandé si les femmes... Et je lui racontai l'histoire de la 300.

— L'éternelle poursuite d'un fantôme à travers mille et mille apparences féminines, tel est le lot du mâle, et telle est la principale force qui, plus que la pesanteur, nous rattache à ce monde, dit-il. Il faudrait comprendre quelle duperie est la vie qui nous est faite. La

tapisserie du monde qui paraît si tentante, il faudrait en voir envers tissé des mille liens sordides du désir assemblant entre elles toutes les créatures !... Peut-être alors aurait-on un haut-le-cœur sauveur qui permettrait d'échapper à son attrait néfaste, de se soustraire à la basse position d'équilibre de l'univers causal, et de partir...

Comme un chat retombant sur ses pattes, il en revenait toujours à son bateau. Excédé, je lâchai :

— Ah ! ne m'en dégoûtez pas davantage avec tous vos discours.

— Je le regrette, fit-il sans la moindre nuance de regret. Puis il insinua doucement : « Cette 300^e a donc eu sur votre moral des effets si fâcheux ? »

Par bravade, et peu désireux de ses consolations, je dis :

— C'était une belle fille qui, sur le moment, me plaisait assez...

— Comme elle a plu à d'autres.

— Sans doute. Sur le moment, on n'y pense guère...

Rétrospectivement, l'aventure est certes moins flatteuse... Est-ce cela qui me pèse ?... Je me souviens qu'à diverses reprises, sur le point d'entrer dans un mauvais lieu, s'il m'arrivait d'en voir sortir un autre homme, mon désir était frappé subitement de mort.

— Intéressant, cela, intéressant, fit-il avec un petit sifflement de mauvais goût qui surprenait dans sa barbe blanche. Pour la 300^e, vous n'étiez bien évidemment que le numéro d'une série...

— Avec le métier qu'elle faisait, je n'en doute pas.

— Vous étiez peut-être le trois ou quatre millième...

— Eh là !

— À trois clients par jour – il faut bien cela pour vivre – nous aboutissons au chiffre moyen de mille par an, et pour peu qu'elle exerce depuis trois ou quatre ans... Vous vous trouvez avoir insidieusement acquis une manière de lien avec quatre mille de vos semblables. Et sans doute est-ce la pesanteur de cette charge qui vous opprime un peu...

— Un lien avec quatre mille de mes semblables ? repris-je un peu suffoqué.

— Quatre mille ? Beaucoup plus ! s'exclama-t-il en crayonnant sur sa manchette. Car cette femme, la 300^e était précédée de 299 autres qui chacune vous ont fait approximativement le même cadeau, pour peu que vous ayez choisi vos amours dans le même

milieu facile... Il faut multiplier 4 000 par 300, soit dire 1 200 000, pour connaître le chiffre de...

— Vous vous fichez de moi !

— Ce million peut surprendre, mais l'arithmétique est chose excellente et irréfutable. Et remarquez que le chiffre est en dessous de la vérité. En effet, les femmes que vous avez approchées poursuivent après vous leur carrière, et le décompte de vos successeurs continue, à toute heure du jour ou de la nuit, à gonfler le total indiqué...

Du coup, je lui lâchai d'un ton agressif :

— Je lis dans votre jeu : votre âge vous inspire une rancune jalouse contre mon libertinage.

— Je ne juge pas votre salacité, je me penche sur elle parce qu'elle m'intéresse... Votre rébellion même est symptomatique et me met sur la piste de nouvelles réflexions. La tare des relations, dites amoureuses, commence à m'apparaître. Le joint que je cherchais dans la texture du monde causal...

J'en avais assez entendu, je l'ai mis presque brusquement à la porte. Il est parti, rayonnant et satisfait, le melon tout guilleret sur sa chevelure en bataille. J'ai bien vu qu'il s'amusait de ma nervosité.

En venir à se faire posséder par un vieux garçon de laboratoire, loquace et faiseur, voilà où me conduisait ma recherche du pittoresque humain !... Il me croit influençable, je lui montrerai qu'il se trompe. En attendant, j'avais ouvert le vasistas pour changer l'air de l'atelier après son passage. Hélas ! c'était mon cerveau qu'il aurait fallu pouvoir aérer.

Jusqu'au soir en effet, les propos du vieil imbécile ont continué à me hanter, m'interdisant toute concentration d'esprit sur mon travail. Enfin, je me suis décidé à sortir. Il faisait nuit, il pleuvait. L'agitation de la rue, mêlée de parapluies et de reflets mouillés, a d'abord fait l'effet d'une compresse rafraîchissante sur mon front échauffé. Passant anonyme comme les autres, je me suis laissé aller dans la foule. À me voir dans mon vieil imperméable de série, qui donc eût soupçonné qu'avec un million de ces hommes j'eusse un lien bizarre et secret ?... Mais la pensée que, dans le tas, je coudoyais vraisemblablement, et même certainement, quelques-uns de ceux qui comptaient dans le million est venue m'assaillir et ne m'a plus quitté. Ces hommes, je les trouvais hideux, puants, crottés...

Dans le métro, la vue des femmes m'a donné la nausée. Je voyais en esprit les milliers de liens invisibles tissés à l'envers de la tapisserie par les aiguilles de ces corps féminins pour nous agglomérer tous, nous tenir prisonniers de la médiocrité du dessin général. C'est à cette glu que je devais, j'en étais sûr, mon incapacité de travailler. La foule, dans le wagon, obligeait à des approchements, des frôlements. Le désir étalait autour de moi sa nappe visqueuse et je voyais les hommes s'y tortiller avec des convulsions bées de mouches à l'agonie. Dans un sursaut, je me suis arraché à ce magma pour regagner l'air extérieur.

Je me suis trouvé aux Champs-Élysées, il était sept heures. La bouffée d'angoisse, qui m'avait presque étouffé, a cédé à l'évocation d'Armande et de la gentillesse qu'elle voulait bien me témoigner dans ses bons jours. N'avais-je pas besoin de tendresse ? de la présence d'un être dont je puisse penser qu'il était à moi seul ? Armande était l'oasis. Je suis allé la prendre à la sortie de son atelier.

J'arrivais pour être tendre, je fus jaloux. Au restaurant où je l'avais emmenée, les hommes la regardaient avec une insistance insolente. Je voyais la mer du désir refluer ignoblement autour d'elle, s'apprêter à submerger mon dernier havre. Et loin de s'en montrer offensée, Armande en paraissait flattée. J'avais hâte de pouvoir la soustraire aux regards, le garçon n'en finissait pas d'apporter l'addition. Dehors, il pleuvait encore. Plusieurs taxis sont passés sans vouloir s'arrêter. J'ai eu un accès de colère.

— Pourquoi râles-tu toujours ? a dit Armande placidement sous son parapluie. Tu disais toi-même l'autre jour que ça faisait peuple...

— Tu ne comprends donc pas que je suis à bout ? Je ne peux plus supporter...

Elle a fait bêtement : « Supporter quoi ?... » J'ai haussé les épaules, sans répondre.

Dès que je me suis retrouvé seul chez moi avec elle, j'ai commencé à m'ennuyer. Sa présence m'empêchait de penser. Et à tous ses gestes, toutes ses intonations, je voyais bien qu'elle me traitait en enfant malade. Enfin, elle est partie. Je me suis mis à écrire pour tâcher de comprendre. Je ne comprends pas. Il faudra que ça change, sans quoi ça finira mal.

Toute la journée, j'ai essayé de travailler sans faire rien qui vaille. Vers le soir, Babar a sonné à ma porte, verbeux, à moitié saoul, répugnant. Il était venu dans une bonne intention : pour emporter deux de mes toiles chez un marchand dont il venait de faire la connaissance. J'ai fait des difficultés sans donner la raison de les hésitations : tout le temps qu'il était là, je me demandais si, lui aussi, ne faisait pas partie de mes compagnons de plaisir. Coureur comme je le connais, la chose serait très possible ; les femmes du quartier ne sont pas si nombreuses... Vu sous cet angle, il m'est apparu plus particulièrement hideux, avec son absence de menton, sa lippe pendante, ses joues mal rasées et ses petits yeux jaunes qui disparaissaient dans des paupières aussi visqueuses que ses lèvres... Comment ai-je pu accepter de le connaître ? lui laisser la possibilité de venir chez moi ? Je l'ai poussé doucement vers la porte. Il ne s'est pas vexé, il a dit simplement :

- Alors, ça ne va pas mieux ?
- Quoi, qu'est-ce qui ne va pas mieux ?
- Ton humeur m'inquiète.

Réflexion qui a achevé de m'irriter. Qu'ont-ils tous à vouloir s'occuper de mon humeur ?

Il a pris le ton consolateur avec un sourire d'œil qui mettait une patte d'oie ignoble sur chacune de ses tempes. Je n'ai pu en supporter davantage. Il est parti, mais la pensée obsédante continue à m'assaillir avec plus de force : Babar fait-il partie de mes compagnons de plaisir ?

Je renonce à travailler. J'ai passé toute la journée chez moi à penser et à ne rien faire. On a sonné deux fois. Je n'ai pas ouvert. Pas de contacts humains, je m'aseptise.

Il m'a fallu sortir pour acheter de quoi manger. Résultat : ayant vu un nègre en livrée aboyer à l'entrée d'un cinéma, je me suis demandé si, par hasard, lui aussi n'était pas un confrère ? Après tout, c'est bien possible : les femmes sont des créatures si animales. Il est insensé de leur confier, comment dirai-je ? une part de sa dignité. Les Vestales n'étaient même pas fichues de garder le feu sacré...

Il y a du vrai dans ce que dit ce pelliculeux de Dagerlöf : les femmes tissent la tapisserie du monde. Elles regroupent le troupeau

humain, l'avilissent, veillent à le maintenir dans la médiocrité en lui inculquant leurs soucis sordides d'étable ou de litière. Elles trouvent tout naturel que le monde tourne autour de leur sexe. Les abeilles d'un essaim s'attachent par les pattes, les ailes, ce n'est déjà pas bien ragoûtant à voir. Mais que dire des humains qui sont attachés les uns aux autres par des poils de bas-ventre ? Écœurement, je ne veux plus peindre que des paysages.

Le couchant, de ma fenêtre, était bien beau ce soir avec ces couleurs pâles de l'hiver, laiteuses, diaphanes, qui contiennent, sans le laisser paraître, une part d'infini. Là, la lucarne s'ouvre sur autre chose. On pourrait respirer, et peut-être vivre avec bonheur si l'on ne quittait pas des yeux un horizon d'hiver, pur et dépouillé...

On a sonné, secoué la porte. Allongé sur le divan, je n'ai pas bougé. J'attendais que la porte s'ouvre toute seule. Mais elle a tenu bon, elle a compris : c'est une amie. Plus tard, dans une heure ou deux, j'irai voir si le visiteur a laissé un mot sur le paillasson. Je ne suis pas pressé. Il n'est pas mauvais qu'il y ait un peu de distance entre l'humanité et moi. Quand on veut faire de grandes choses !

Comme on a du temps pour penser dès qu'on est un peu seul ! Du temps à ne savoir qu'en faire. Le malheur est qu'au lieu de penser, on s'ennuie. Voilà bien le monde ! On attend la pensée, et c'est l'ennui qui vient. L'ennui devrait pouvoir se peindre. J'aurais là un sujet extra-humain à ma convenance. Ennui dans un paysage d'hiver : une tache opaque au milieu d'une opale, enfermant l'infini, bien sûr.

J'essuie mes pinceaux avec des pages que je déchire dans un vieux bouquin. Tout à l'heure, je soulève une feuille maculée d'ocre et de vermillon, et je lis : « Si vous vous plaignez tant de ce monde, vous n'êtes pas forcés d'en rester citoyen. » J'ai regardé le nom de l'auteur au dos du bouquin : il s'appelle Plotin. J'essuyais mes pinceaux sur Plotin. Il me remercie par un conseil : pourquoi rester citoyen du monde ?

Tout est dans la façon de dire les choses. Ce conseil, donné de façon si calme et si amène, s'insinue dans ma pensée beaucoup plus profondément qu'une invitation brutale au suicide. Ne pas rester citoyen du monde, ce n'est pas se donner la mort, mais changer de nationalité, accomplir une formalité, quitter la cité avec la moue dégoûtée d'un homme de bonne compagnie qui s'est fourvoyé.

Partir dans ces conditions devient presque plaisant. On donne discrètement une leçon de savoir-vivre aux autres, à ceux qui restent et se gorgent jusqu'au bout du plus grossier spectacle...

Du coup j'ai essayé de lire un peu les pages qui restaient dans le bouquin, mais ça devient tout de suite incompréhensible. Mon Plotin n'a écrit qu'une chose de bien, une phrase. Ce n'est déjà pas mal. On ne pourra en dire autant de moi après ma mort.

Curieux : je suis plus à mon aise quand il ne se passe rien dans ma vie.

On a très peu de choses à faire dès qu'on se réduit à l'essentiel. Je n'aurais pas pensé, avant cette cure de solitude, qu'on tenait si peu de place dans la vie, et que la vie tenait si peu de place en vous. Ma vie, c'est comme si je la voyais se ratatiner chaque jour un peu plus, sous les frondaisons magnifiques de l'ennui. J'interroge mon passé, je cherche des souvenirs, je trouve des cendres, une poussière terne et grise. Il y a certainement plus à ramasser dans la poubelle de l'immeuble. Mon passé, les résidus de ma vie défient le crible de la mémoire : il ne me reste rien. Tant mieux.

Mon réchaud à gaz marche mal.

Je commençais à trouver que ma disparition provoquait assez peu d'émotion dans le cercle de mes relations quand on a sonné. Pour changer, je suis allé ouvrir : c'était Armande.

- Comment, tu es là !
- Pourquoi veux-tu que je ne sois pas là ?
- J'avais rencontré Babar, il m'a dit qu'ayant frappé chez toi à plusieurs reprises... On te croyait parti.
- Ah ! tu as rencontré Babar...

Elle avait les lèvres passées à ce rouge cyclamen qui donne à son teint un reflet blafard, presque cadavérique, un chapeau que je ne connaissais pas, mauve et gris, dont la matière était si habilement torturée qu'il devait être élégant. Tout cela était révélateur, mais plus encore l'étonnement qu'elle éprouvait à me trouver chez moi. Parbleu ! elle n'était venue que par précaution, et pour aller retrouver Babar en toute sécurité d'esprit. Ainsi, c'était à elle, à mon amie en titre, que je devais d'entretenir avec Babar des relations confraternelles ! Sous ce nouveau coup, j'ai balbutié :

— Pourquoi Babar ? Pourquoi le plus infect ?

Elle m'a regardé avec surprise, faisant celle qui ne comprend pas.

— Je passais devant *le Dôme*, je ne sais pas, moi. Il était à la terrasse, il m'a fait signe... Qu'est-ce que tu crois donc ?

Écrasé de dégoût, j'ai répondu : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant... »

Alors, elle a dit : « Ça y est ! » avec son soupir de grande cabotine.

— Oui, sans doute, ça y est, ai-je continué, tu me trompes avec un animal dont ne voudrait pas un jardin zoologique. C'est ça que tu veux dire, probablement ?

— Jean, mon petit Jean ! a-t-elle soupiré en prenant alors son attitude d'implorante, comment peux-tu...

J'étais décidé à la flanquer dehors si elle parlait de maladie. Pour une fois que je voyais clair avec rapidité, je ne voulais pas qu'on l'imputât à mon état mental. Je lui ai dit ce que je pensais d'elle, avec ironie et détachement. La colère l'a prise, elle s'est lancée dans un torrent de reproches : que je lui faisais une vie impossible, que je découragerais une sainte, que je prêtais toujours aux autres les mobiles les plus faux et les plus bas, alors que, tout peintre que je prétendais être je n'étais jamais capable de rien voir, qu'ainsi je n'avais pas même remarqué son nouveau chapeau, qu'elle se sacrifiait pour moi sans contrepartie, que je l'emménais dîner dans des restaurants misérables quand elle aurait pu aller au *Fouquet's* et ailleurs, que tout le monde lui disait bien qu'elle était une idiote de s'attacher à un phénomène comme moi...

Elle en a débobiné comme ça pendant un quart d'heure. Elle se grisait de ses propres paroles et les yeux lui sortaient graduellement de la tête. Ils devenaient gris-mauve comme le chapeau qu'elle m'accusait de ne pas voir. Les yeux de crapaud, ça me dégoûte. Le dernier effort de bonne volonté que je faisais pour écouter a cédé, et ma pensée s'est détachée pour se reporter sur la contexture bizarre d'une tache d'humidité au plafond de l'atelier : en regardant bien, on s'imaginerait voir un cheval qui se cabre devant un coquetier. Cette tache m'avait déjà intrigué, mais jamais comme en ce moment. Profitant d'un moment où elle reprenait haleine, j'ai dit :

— Inutile de continuer, je ne suis pas chez moi.

— Tu n'es pas chez toi ?

— Ma pensée est sortie.

Ahurie, elle a fait : « Où ? »

Alors, pour l'achever, j'ai répondu avec le plus grand sérieux :

— Je voyage dans la causalité.

Elle m'a jeté un regard brusque comme un coup de projecteur. Sa tête est restée un instant immobile comme celle d'une poule qui, grattant la terre, trouve un fixe-chaussette. Puis, reprenant ses gants jetés sur la commode, elle a lancé : « Ah ! tu voyages dans la causalité ? Eh bien, tu m'enverras des cartes postales... », et elle s'est envolée dans l'escalier.

Ainsi, dans l'instant qu'on se demande si l'on doit rester citoyen du monde, voilà donc l'écume que ce monde envoie jusqu'à vos pieds pour tenter de vous retenir ! Ah ! misère des misères !

Tout, ici-bas, m'aura déçu : hommes, femmes, sans compter moi-même. Les hommes sont de tristes pantins, les femmes de funèbres putains, et moi, sans talent, sans grandeur, je suis un lâche pour avoir condescendu à vivre pendant près de trente ans en pareille compagnie.

Je reviens des cabinets. Quel est donc ce sort qu'est le nôtre, et qui veut que, pour tout, exactement pour tout, jusque pour accomplir les actes les plus élémentaires, il nous faille péniblement lutter ?... Ainsi, dire que le monde nous fait ch... est une vulgarité qui n'a pas même l'excuse d'être exacte. Je sais bien qu'il y a la colique, mais si c'est là la solution !...

Un mot de Dagerlöff me priant de l'aller voir ! Ces garçons de laboratoire, non vraiment, ça ne doute de rien. Du reste, il me fatigue avec sa faconde inepte de vieux cabot. Chaque fois que je l'ai vu, je suis resté avec l'impression qu'il m'avait agité un chiffon de laine empoussiéré dans la cervelle. Qu'il aille faire ailleurs le ménage de ses idées ! Les miennes sont claires et me suffisent : j'attends que ma décision achève de mûrir.

J'ai rangé mes toiles, mes pinceaux. Je laisserai ma palette propre. Les palettes des grands peintres, celles qu'on montre après leur mort, ressemblent toujours à l'assiette abandonnée par un amateur de camembert. J'épargnerai cet écoûrement à mes problématiques admirateurs. La pensée que je ne ferai jamais plus

de peinture, au lieu de m'attrister, m'a plutôt fait plaisir. J'ai trouvé un tube neuf de jaune de chrome. Je lui ai fait rendre gorge jusqu'à la dernière goutte, avec une sorte d'ivresse sadique : je me figurais étrangler la lumière.

Je me demande si je balaierai une dernière fois l'atelier ? un peu plus, un peu moins de poussière autour de la mienne, de poussière, qu'importe ?

Pour s'ouvrir les veines, il faut avoir une baignoire. Une bouteille d'alcool et l'ouverture du compteur à gaz sont les moyens préférés en Californie, disait Davys, un copain américain d'académie qui avait autant de talent qu'une carte postale. La corde a ses fervents et, pour elle, une certaine tradition dans les milieux de peintres...

Les hommes manquent autant d'originalité pour mourir que pour vivre. Évidemment le résultat seul importe. Mais on aimerait disposer d'un choix de moyens aussi variés que les hors-d'œuvre. La nature a plus d'imagination que nous quand c'est elle qui porte le coup final... Mettre d'un côté l'infinie diversité des maladies et accidents mortels, de l'autre les quelques moyens de se suicider, et, de la disproportion entre les deux colonnes, tirer des conclusions sur la pauvreté de l'esprit humain, serait une plaisante occupation pour quelqu'un qui est décidé à disparaître...

Je sais bien qu'ils pensent que je suis fou. Mais que veut dire ce mot facile : fou ? Que je ne suis pas conforme à l'idée qu'ils se font de moi ? Alors ils ont raison, puisque c'est à cause de cela que je meurs. Je me refuse à ressembler à celui qu'ils veulent voir en moi : un pourceau satisfait à leur image.

Ce qui m'irrite, c'est que, ce monde, j'aurais pu l'aimer, avec un peu plus de... Et puis, ces pensées m'assomment. Je ne sais que faire de mon temps. Le moment est venu de prendre une décision.

J'ai pris ma décision : ce sera pour demain.

Entre chien et loup, à l'heure qui convenait au demi-revenant que je suis, j'ai été faire un dernier tour dans le quartier pour satisfaire encore à la manie déambulatoire qui a dévoré tant d'heures de ma vie. L'ombre était froide et humide de pluie. Les arbres du boulevard étendaient des squelettes noirs sur les passants pressés. Le cimetière Montparnasse fermait ses grilles,

emprisonnait ses morts pour la nuit. Sur le pavé mouillé, les taxis, craignant de déraper, roulaient au ralenti et semblaient suivre un convoi funèbre. Toute la ville était comme un vaste caveau aux murs ruisselants, où ceux qui se disaient encore vivants paraissaient poursuivre une activité d'outre-tombe. J'allais au milieu de ce décor, un peu hagard, comme le condamné marchant à la guillotine, quand, à la devanture d'un marbrier une ombre réfugiée entre les immortelles en porcelaine et les pots argentés, m'a pris le bras au passage : c'était Dagerlöff.

— Où allez-vous ? a-t-il fait.

— Vers la mort.

— Ce n'est pas très original. Aidez-moi donc plutôt à arrêter un de ces taxis qui refusent de voir mes signaux.

Par complaisance, j'ai hélé des chauffeurs, sans recueillir autre chose que des ricanements. Vexé, je me suis retourné vers lui :

— Que vous a pris de venir dans ce quartier maudit ?

— C'est la sainte Apolline, ma fille que j'ai perdue... Le drame de ma vie autour duquel depuis vingt ans ne cesse de tourner ma pensée... Non qu'elle soit là, a-t-il fait avec un geste vers le mur du cimetière, mais à chaque anniversaire...

Il allait me déballer des histoires de père inconsolable. Je lui ai tendu la main brutalement.

— Adieu, je suis pressé...

— D'aller vers la mort ?

— Oui, je me tue demain matin.

Il n'a pas cillé, mais son regard bleu de très jeune chat s'est posé sur moi pour une interrogation muette. Pour faire diversion, j'ai ricané. Il est plus intelligent que je ne croyais : mon attitude ne lui a pas donné le change, il a tout de suite vu que c'était sérieux.

— Permettez-moi de vous saluer, a-t-il dit en se découvrant malgré la pluie. Non, non, continua-t-il en réponse à mes protestations, vous passeriez dans un cercueil que les usages m'obligeraien à recevoir un peu d'eau sur le crâne. Pourquoi ne rendrais-je pas au vivant l'hommage dû à sa dépouille ?... Celui qui ne va pas mourir vous salut, M. Poldonski. Vous vous décidez à plonger tête la première derrière ce grand tableau noir de la mort sur lequel, nous autres vivants, continuons en tremblant à écrire et effacer les équations insolubles du mystère... N'étaient les devoirs

que je me sens envers ma découverte, je pourrais me laisser tenter par votre exemple. Mais comment consentir à m'abîmer dans la nuit quand avec un peu de persévérence encore, je suis assuré que...

L'animal ! j'avais beau lui dire que j'allais mourir, il ne voyait, toujours et encore, en moi qu'un auditeur. Je n'avais aucun ménagement à garder.

— Vous savez, les mots, les phrases... Je préfère qu'on me fiche la paix.

— La paix ? Mais vous allez l'avoir si prochainement, et éternelle par-dessus le marché, que vous pouvez bien me supporter encore un peu.

Le fait est qu'il ne voulait plus me lâcher. Il s'est mis à trotter à mon côté comme un vieux chien noir. Peut-être après tout, le bourdonnement de ses discours rendait-il sa présence moins pesante que celle d'une créature silencieuse.

Nous arrivions chez moi. Je me suis jeté sur le divan, et, dans mon cadre habituel, j'ai pu retrouver quelques pensées pour commenter un peu à l'usage de mon dernier interlocuteur la décision que j'avais prise. Il était étrange de prendre pour confident un vieux loufoque auquel rien ne m'attachait. La manie de s'expliquer ne vous quitte décidément qu'avec la vie...

Avec tout ça, un mal de tête, plus violent que ceux dont j'ai dû prendre l'habitude, me martelait l'occiput. Je m'en suis plaint à haute voix, et une idée m'est venue :

— Vous, l'homme de laboratoire, vous n'auriez pas une drogue qui me permettrait d'en finir tout de suite, sans douleur ?

— Mieux vaudrait guérir votre migraine.

Me guérir ! Il n'avait donc rien compris à ce que j'essayais de lui expliquer ! C'était à désespérer. La colère m'a pris. « Foutez-moi le camp ! » ai-je rugi.

— Je vais revenir, je vais revenir, a-t-il dit pour sauver la face en prenant la fuite.

Et voilà ! Est-il possible de trouver quelque chose de plus raté que cette dernière entrevue avec un de ses semblables ? Décidément, je n'aurai rien réussi, pas même ma mort. Ah ! ce n'est pas à propos de moi qu'on pourra écrire un dialogue genre Phédon. Ma mort sera considérée, si jamais elle est considérée, comme celle

d'un pauvre crétin. J'espérais, je l'avoue, avec ce vieux fou rencontrer l'occasion de suspendre autour de mon trépas quelques agréables guirlandes nihilistes !... Au lieu de ça !... Enfin, n'en parlons plus. On aura ignoré jusqu'au bout ce qu'il y avait en moi et ce que j'avais à dire.

Pour apaiser les dernières rumeurs de la scène, je les confie au papier, et, ce faisant, reconquiers un peu ma sérénité.

Sans mélancolie aucune, sans apitoiement sur mon sort, dans le silence de la nuit, je parcours froidement du regard cette muraille nue comme aura été ma vie, ce plafond de plâtre souillé qui me sépare de la voûte céleste... À la lueur de la lampe, le cheval qui se cabre devant le coquetier redévient ce qu'il est : une tache de mois. Appliquons-nous à voir en toutes choses ce qu'elles sont strictement : un néant pratiquement inoffensif. Et, pour commencer, ne voyons dans notre tête, dans ces pensées mêmes et cette douleur qui lancine, que des déplacements de particules au long de filets nerveux plus ou moins embrouillés. Un courant électrique s'arrête quand on abaisse un simple contact. Ai-je l'impression que je tue l'électricité quand je tourne le commutateur ?

Non. Alors, pas plus d'histoires à faire avec ma tête et toutes ses idées... Il faut que...

Il est revenu l'animal ! J'espérais que, plein de repentir, il m'apportait la pilule souhaitée. Il est revenu avec une compresse humide ! Pour apaiser mon mal de tête ! En vain a-t-il essayé d'y mettre des formes, de prendre l'air papelard :

— Tel, qui est bien décidé à se donner la mort, ne peut supporter la piqûre d'un insecte. Vous avez besoin de toutes vos forces pour sauter le pas, et votre lutte contre le mal physique en détournerait une partie. Cette compresse sur le front, bien appliquée, très bas sur les yeux, les yeux qui sont à l'origine de toute irritation du système nerveux. Pour lutter contre la souffrance, le premier mouvement de l'instinct n'est-il pas de baisser les paupières ? Gardez, le plus longtemps possible, sur vos paupières closes...

Je suis resté muet. Mon regard le transperçait. Il a enfin compris, il s'est retiré, abandonnant sa compresse. Cet ultime intermède ne doit pas troubler ma sérénité. Un cachet pour dormir. La

compresse, puisque compresse il y a. Quelques heures de sommeil encore. Et, regardant les choses bien en face, demain matin à l'aube, j'ouvrirai hardiment le compteur à gaz.

III

Il m'arrive une aventure extraordinaire : je m'éveille guéri !

Mes reprises de conscience en sortant du sommeil sont toujours immédiates. À mon réveil, ce matin, j'éprouve d'abord une sensation diffuse, une sorte de gonflement intérieur de nature inconnue qui me surprend jusqu'au moment où mon regard embué, rencontrant une flaqué de soleil pâle étalée sur le mur en face de mon divan et retrouvant là la magie de la couleur, je reconnaissais dans la sensation qui m'enflait la poitrine : le bonheur, le bonheur dont j'avais perdu jusqu'au souvenir, jusqu'à la notion... La joie d'exister, toute simple, toute nue, donnée gratuitement, sans cause ni raison, accompagnée d'un appétit de vivre qui décuplait mes forces et faisait que tout m'apparaissait d'une facilité stupéfiante... Je me suis levé ; non, j'ai bondi. Mon corps allait au-devant de mes intentions, je n'étais qu'aisance dans une allégresse indicible. L'air était pur et frais, la lumière exquise, la vie une féerie. Je me sentais fort, irrésistible. L'univers autour de moi offrait un sourire d'une indulgence infinie, plein de promesses futures, inépuisables... Aventure incroyable ! Était-ce encore moi ?

Il m'a fallu me regarder dans la glace. Je me suis reconnu – qui l'eût cru ? – avec ravissement : mes cheveux embroussaillés prenaient un reflet blond vénitien, mes joues barbouillées de poils faisaient ressortir la hauteur lisse de mon front, mon regard s'offrait à lui-même, limpide et comme une eau profonde. Oserai-je le confier à ce papier : il y avait là du génie en puissance ! Je pensais encore : « Mais ça ne va pas durer... » Cela dure, et la pleine conscience ne retire rien à la magie de ce réveil des Mille et Une Nuits...

J'ai ouvert la fenêtre. Longuement j'ai contemplé la perspective des toits, de cet univers magique fait de briques, de zinc, d'ardoises, dentelé, hérissé, fantasque, plein d'un humour inconscient, sous un

azur printanier où passent des régates de petits nuages blancs venus sur un léger vent d'est qui couche les fumées, les transmuer en un impalpable duvet chargé de caresser la joue du ciel. Le dôme du Val-de-Grâce s'affine sous l'effet d'un ourlet de soleil. Le garage inachevé qui élève sa carcasse de béton au-dessus des bicoques voisines est une gigantesque cage ouverte aux moineaux piailleurs. Les cheminées s'élancent avec des grâces de roses trémières. Je m'attends presque à les voir fleurir ! J'en deviens stupide. Et dire que, ce matin, je devais mourir !

Comment expliquer cette transfiguration ? J'ai retrouvé la réalité. Au lieu de voir les choses par la chambre noire de moi-même, je les vois telles qu'elles s'offrent à des yeux naïfs et clairs. Il va faire bon vivre. J'ai hâte de sortir, d'aller au-devant du sourire de l'univers.

Ce fut une promenade exquise où il n'y eut rien autre que le plaisir de m'assurer de la présence amicale des choses. J'ai vu des maisons, des rues, des chiens, des voitures, des gens, et j'ai tout trouvé admirable ! Admirable le sol d'être dur pour porter mes pas ; admirable l'air d'être vif pour m'inviter à forcer l'allure ; admirables les taxis de corner pour ne pas m'écraser, les gens de mettre le mouvement et la couleur dans le décor du monde. Toute la mécanique jouait sans accroc, avec un sentiment juste des valeurs, sans avoir besoin de chef d'orchestre. Et que dire des croissants chauds trempés dans un café-crème !... Il me faut freiner mon enthousiasme, sinon je ne me croirai plus...

Je vais écrire à Armande, faire signe aux amis. En guise d'ex-voto, je peindrai en grandes lettres d'or sur le mur de l'atelier : « La vie est adorable. »

L'enchantedement continue. J'aurais pu craindre qu'il s'agît d'une impression instable, d'un instant-sommet, mais quand on tient la vérité, ou que la vérité vous tient, on ne se quitte plus.

J'ai rencontré ce bon vieux Babar chez Gugenlaert. Il était un peu dégonflé (on ne lui a pas donné la commande de la fresque dans son bistrot), j'ai dû le remonter. Je l'ai fait avec une telle vigueur qu'il en a paru surpris.

— Les peintres, les vrais, sont optimistes, lui ai-je dit en lui claquant l'épaule.

Il avait un furoncle, il a rugi. J'en ai rigolé plus fort, je lui ai recommandé l'auto-vaccin, les sulfamides à haute dose, à doses d'éléphant !... Devant mon exaltation, il n'a trouvé rien autre que répéter :

— Tu m'inquiètes...

— Ah non ! mon vieux, change de disque, tu retardes !

Je n'ai pas voulu m'appesantir et l'ai laissé la trompe pendante sur le trottoir. Il y a des gens qui ne sont jamais contents. Ils vous trouvent trop tristes, ou trop gais. Avec eux, toujours quelque chose de trop. Moi, j'aime beaucoup le « trop », c'est le signe d'une riche nature.

Je prépare doucement mes toiles pour me remettre au travail. Je ne peindrai pas la « Kermesse burlesque » mais un « Hymne à la joie », pour faire un pendant pictural à la symphonie du vieux. Les peintres sont optimistes, nom de Dieu !

Il ne faut évidemment pas s'attendre à vivre dans une perpétuelle euphorie. De petites contrariétés sont inséparables de l'existence. Par exemple, ce matin, j'ouvre le robinet du lavabo : l'eau coule jaune et sale. Moi qui ai l'habitude de la boire, je n'ai même pas osé m'y laver la figure. La Ville ferait bien de vérifier les canalisations.

J'ai écrit à Armande une lettre soignée. J'ai beaucoup de torts, tous les torts si elle veut, mais laissons les reproches aux amants ordinaires. Et puis, j'ai besoin d'elle : l'espèce d'hymne que chante mon cœur à l'adresse du monde retrouvé attend un écho, une réponse qu'elle seule peut m'apporter. La tendresse est le complément du bonheur. Jamais je ne me suis senti aussi tendre, en dépit des froncements de sourcils quand les petites contrariétés que j'ai dites se mettent à la traverse : pas d'allumettes pour allumer mon gaz ; la tasse d'eau que je fais chauffer pour préparer du café est à moitié évaporée quand je reviens à elle parce que je l'ai laissée trop longtemps bouillir ; à l'apéritif, le garçon m'apporte un seau à glace dont les morceaux sont presque tous fondus... J'ai honte de consigner de pareilles niaiseries, mais l'humeur d'un chacun repose sur des riens de ce genre. Une succession de menues contrariétés, et l'équilibre du bonheur bascule...

Un malin génie semble vouloir dégonfler à coups d'épingles le ballon de mon nouvel enthousiasme. J'en viens à me demander si les choses ne font pas exprès de repousser celui qui veut leur témoigner trop d'intérêt. L'amour leur ferait peur, comme il fait aux hommes, et elles se déroberaient...

D'abord, l'eau coule toujours jaune et sale le matin. Il y a certainement des infiltrations dans la canalisation, et il faudra que je m'en plaigne à la concierge. Voulant me raser, je ne vois pas dans ma glace, tant elle est mauvaise, le poil de mes joues qu'à la main je sens pourtant râpeuses à faire peur. Mon savon à barbe se refuse à son office, n'étalant sur ma peau qu'une sorte de crème fondu au lieu de la mousse « ample et savonneuse » promise par le prospectus. Je me mets au travail et trouve les poils de mes brosses neuves agglutinés comme si elles venaient de servir. J'achète le journal, je le déplie, il est tout froissé comme si on l'avait déjà lu trois fois. La virginité d'aspect est pourtant le seul intérêt de ces torchons quotidiens. Autre incident encore : sur le boulevard, je sors ma montre et m'aperçois que son verre est cassé. Superstitieux, et me trouvant justement devant une boutique d'horloger, j'entre pour faire réparer le dommage. Je tends l'objet, j'entends dire :

- Mais, monsieur, ce verre n'est pas cassé.
- Ce verre n'est pas cassé ?

L'horloger caressait le cadran de son pouce. Je me penche pour voir. À ce moment, un léger craquement se fait entendre.

- Ah oui, il vient de se casser.

Aurais-je eu un pressentiment ? En tout cas, je n'ai pas pressenti la venue d'Armande en fin de soirée. Elle est entrée dans l'atelier comme une apparition. Mon cœur a fait un bond. Elle est tombée dans mes bras, sans un mot... Suivons cet exemple, la félicité est muette..., au moins autant qu'une grande douleur.

Je suis victime d'un « quelque chose » dont j'ignore la nature. Et ma pensée tournant sans cesse et malgré moi autour de ce problème, ma bonne volonté, mon humeur commencent à être péniblement influencées.

Je passe sur les désagréments déjà signalés, encore que leur persistance soit troublante : cette eau toujours sale, ce savon qui ne mousser pas, bien que j'aie changé de marque, cette malchance qui

veut qu'un journal, pris au hasard dans la pile du marchand, soit toujours un numéro qui a déjà servi, j'en viens à une scène inexplicable.

Seul au café, j'attendais Armande, dans le fond de la salle à cause du froid. La clientèle était clairsemée. Non loin de moi, un vieux célibataire, qui n'avait rien d'un humoriste, buvait un apéritif avec la placidité d'un bœuf à l'étable. Je n'avais rien à faire, je me suis mis à l'observer. À un moment, il a tiré de sa poche un paquet de cigarettes, déjà entamé à vrai dire, et en a extrait, non pas une cigarette, mais un mégot. Jusqu'où l'esprit de lésine du Français n'étais pas poussé ? Mais je fus bien plus surpris quand, dans une boîte de suédoises presque neuve, je l'ai vu prendre un tronçon d'allumette noirci, le frotter gravement sur le frottoir et le porter à son mégot comme s'il l'allumait. Être à ce point distract était invraisemblable. L'homme avait les dehors de quelqu'un qui fume : le creusement des joues quand il aspirait, le mouvement de bouche pour chasser la fumée, mais je ne voyais pas de bouffée de fumée bien nette s'échapper de ses lèvres, une légère buée, tout au plus. Était-ce un clown s'exerçant à mimer une scène ? Un fumeur s'efforçant de perdre l'habitude du tabac ?... J'ai été assez intrigué par ce spectacle pour ne pas apercevoir tout de suite Armande quand elle a fait son entrée. Sa venue a naturellement orienté ailleurs mes pensées, mais quand je l'ai eu quittée, préoccupé par l'histoire du fumeur, je me suis souvenu que le manque d'allumettes m'obligeait à allumer mon gaz avec la pierre à briquet. J'entre dans un bureau de tabac. Un client choisissait devant moi un cigare, et dans la boîte je l'ai vu prendre, j'en jurerais, un tronçon de cigare qui, au milieu de ses pareils bagués, se terminait par un cylindre de cendres, comme si on avait déjà commencé à le fumer.

Qu'est-ce que cela veut dire. Dois-je voir dans la répétition de ces scènes étranges un avertissement mystérieux ?

Dure journée.

Dès l'éveil, quelques détails alarmants : ma serviette de toilette tout humide quand je la prends pour m'en servir ; un paquet neuf de lames Gillette dont la première était couverte de rouille (elle ne rasait pas plus mal qu'une autre, du reste). Enfin passons... Après ce qui m'arrive, ces désagréments ne comptent plus.

Ayant assez bien travaillé dans la matinée, je décide d'aller déjeuner chez Ballard, le restaurant qui fait le coin du boulevard, endroit où naguère on mangeait encore assez bien à des prix abordables. Le potage avait une drôle de couleur, mais enfin je l'avale. J'avais commandé un chateaubriand. Le garçon m'apporte, nageant dans un jus innommable, une espèce de magma ressemblant comme texture et couleur à ce mâchouillis infect que les enfants mal élevés recrachent sur le bord de leur assiette.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un chateaubriand, monsieur.

— Je ne savais pas qu'on servait ici le chateaubriand en hachis. Enlevez-moi cette horreur !

— Monsieur veut-il une côtelette ?

Va pour la côtelette. J'attends. Il me rapporte le même magma en travers duquel il avait seulement disposé un os, de côtelette en effet, mais un os déjà rongé auquel ne pendaient que des débris de nerf. Comme façon de se moquer des gens ! Je l'ai regardé. Il a soutenu mon regard avec une insolence étonnée. Il y avait du monde, je n'ai pas osé faire un scandale. J'avais commandé, d'avance malheureusement, une demi-bouteille de bourgogne rouge. On l'avait débouchée devant moi. Pour ne pas tout perdre, je m'en verse un verre : il sort de la bouteille un liquide jaunâtre ressemblant à du pipi de chat. Du coup, j'interpelle le sommelier qui faisait l'important dans son tablier noir.

— Voyez, dis-je avec une fureur concentrée.

— Il sent le bouchon ?

— J'ai commandé du bourgogne rouge et vous me servez du coco.

Il regarde l'étiquette, le verre, se verse quelques gouttes, les boit, me jette un regard ahuri.

— Mais, monsieur, c'est un excellent bourgogne.

La colère m'a pris, j'ai lancé ma serviette sur la table, et je suis sorti en regrettant de ne pouvoir faire claquer la porte qui était un tambour vitré. Je marchais comme un fou sur le boulevard, monologuant à haute voix, cherchant une vengeance possible. L'indignation m'empêchait de rien voir, quand je tombe en arrêt devant la vitrine du fleuriste, près de *la Coupole*. Au lieu de la corbeille étincelante de fraîcheur qui s'offre d'habitude derrière le rideau d'eau ruisselante, je ne vois que des azalées minables, des

mimosas noircis, des œillets flétris, à croire qu'on avait exposé le contenu d'une boîte à ordures... Était-ce une publicité d'un nouveau genre ? Une vieille, du genre grenouille de sacristie, arrêtée à côté de moi, a murmuré avec ravissement : « Comme elles sont belles ! » Dans un éclair, la vérité m'est apparue : j'étais affligé de troubles visuels... La devanture d'un marchand de primeurs m'a fourni, hélas ! une contre-épreuve irréfutable : sur leur lit d'ouate, je ne voyais plus que les noyaux des cerises ; le raisin de serre était ratatiné comme du corinthe au sein d'un vieux pudding, et l'ananas ressemblait à une tête d'Indien calcinée !

Des troubles de la vision ! Pour un peintre ! Une sueur d'angoisse m'a coulé dans le dos. Il me fallait un oculiste, un examen de la vue immédiat. N'ayant jamais porté de verres, je ne savais où m'adresser. Je me suis précipité à l'Institut d'Optique. Le concierge m'a ri au nez : « Prenez un Bottin, ce ne sont pas les oculistes qui manquent... » J'ai choisi dans les noms celui qui était écrit en plus grosses lettres. C'était près de l'Étoile, j'ai hélé un taxi, je ne vivais plus...

Chez l'oculiste, j'ai lu des lettres de toutes dimensions, je me suis assis dans tous les fauteuils, ai mis ma tête dans les appareils les plus étranges, analysé les écheveaux de laine de toutes nuances... Au bout d'une heure, le praticien m'a dit : « Je ne vois rien. Cornée, cristallin, rétine, sont irréprochables... »

— Alors, si ma vision est intacte, ce sont des hallucinations ?

Il n'a rien répondu, mais m'a regardé avec un drôle d'air.

Voilà où j'en suis.

Dès l'éveil, l'angoisse s'est emparée de mon esprit. Où êtes-vous, récentes délices du premier contact avec la réalité ? Bonheur de vivre, travail, paisible méditation étaient hors de question. Je promenais un regard craintif à travers ma chambre, non pour voir les choses, mais pour vérifier l'état de mes yeux. Tout avait son aspect habituel.

Dans l'intention de me procurer quelques bouquins sur les hallucinations de la vue, je me suis alors dirigé vers les librairies aux environs de l'École de médecine. Le ciel était d'un bleu printanier légèrement grisâtre, mais en traversant le Luxembourg une pluie fine commença à me tomber sur les mains, si surprenante avec ce

premier soleil que je crus d'abord me trouver dans le champ d'un tourniquet d'arrosage. Pourtant les promeneurs ouvraient leur parapluie, c'était une averse. À l'abri sous un kiosque, j'ai levé les yeux vers le ciel pour voir combien de temps durerait l'ondée : pas de nuage en vue. Je flairai là quelque chose d'étrange, mais ma pensée ne s'y serait pas arrêtée, si une dame assez élégante, qui s'était abritée comme moi, n'avait tenu en laisse un petit chien dans un état de misère physiologique indescriptible. Il n'était pas minable, il était atroce : le flanc aplati, la gueule pendante, l'œil presque hors de l'orbite, les pattes tordues, un cadavre ambulant.

— La pauvre bête, que lui est-il donc arrivé ? n'ai-je pu m'empêcher de soupirer.

La patronne du chien m'a lancé un regard torve, elle a tiré sur la laisse pour ramener à elle l'animal, et elle a pris dans ses bras cette loque vivante, sans manifester aucun dégoût. J'en avais le cœur retourné, quand l'inquiétude m'a pris : voyais-je le chien tel qu'il était ?

Alors, l'espèce de panique qui m'avait saisi la veille au restaurant s'est emparée à nouveau de moi. J'ai fui le chien, le jardin pour aller me réfugier dans le courant de foule du boulevard Saint-Michel. J'évitais de regarder les passants dans la crainte d'y trouver l'occasion d'une hallucination, mais, malgré moi, mes yeux rencontrèrent une façade noircie, un rideau de fer bosselé et une devanture laissant voir des souliers calcinés. La curiosité m'a immobilisé sur le trottoir. Les gens entraient et sortaient de la boutique comme si le magasin fonctionnait toujours.

— Quand est-ce que ça a donc flambé ? ai-je demandé.

— Flambé ? Où ça ? a répondu mon voisin.

La prudence m'a conseillé de ne pas répondre. J'avais compris, le doute n'était plus permis, il fallait consulter un psychiatre.

Hélas ! je ne les connais que trop, les bourreaux, pour les avoir vus à l'œuvre avec mon pauvre père. Curieux de vos maux, mais quant à vous soigner, c'est une autre histoire : des boniments qui n'avancent à rien, ou des tortures genre choc électrique... Mais, même si on déteste les pompiers, on les appelle quand le feu est à la maison... Autrefois, j'avais vu le nom du professeur Adhésin à la clinique où on soignait mon père. Il habitait à côté, boulevard Saint-Germain.

L'infirmière m'a ouvert le salon d'attente. À peine entré, j'ai sursauté : il y avait là un cadavre, un cadavre gentiment assis, tenant *l'Illustration* sur ses genoux. Certains vieillards peuvent avoir l'air de momies, mais celui-là était mort, j'en aurais donné ma langue à couper. Son crâne était jaune et marbré de moisissures, les paupières retombées ne laissaient voir des yeux qu'un filet blanc, les lèvres étaient exsangues, les traits sans expression, le poignet squelettique pendait hors de la manchette, une manchette ronde de mort. Mon regard cherchait les cierges et le crucifix... La porte s'est entrouverte, le cadavre s'est levé et a disparu dans le cabinet de consultation. Je n'ai repris ma respiration que peu à peu. J'y étais à peine parvenu quand ce fut mon tour d'entrer.

Le professeur en jaquette attendait debout derrière son bureau. Il ressemblait à un boucher endimanché. D'un mouvement de main condescendant, il m'indiqua un siège. Il voulait prendre l'air imposant, mais un des verres de ses lunettes était cassé, étoilé, donnant à son œil globuleux l'aspect d'un œil de veau éclaté. Il fit d'un ton de voix fatigué :

— Vous ai-je déjà soigné ?

— Non... Je ne suis pas fou..., ai-je commencé.

Il a souri. J'ai compris dans l'instant la maladresse classique de mon début, et j'ai ajouté aussitôt :

— Je viens pour des hallucinations visuelles.

Il affectait de crayonner sur son bloc. D'un timbre de voix qui voulait témoigner d'une supériorité agaçante, il a fait : « Des hallucinations visuelles de quel genre ? »

Désireux d'exposer les choses avec méthode et de donner des exemples récents, je commençai par le premier symptôme qui m'avait frappé au début de la matinée :

— Je ne vois plus les nuages...

D'une voix acide, avec la condescendance incrédule d'un homme supérieur parlant à un pauvre type, il a fait : « Vous ne voyez plus les nuages ?... », en donnant à l'interrogation une ironie si cinglante que mon sang n'a fait qu'un tour. Face à cette tête à claques, avec accompagnement d'un coup de poing sur la table, j'ai rugi :

— Non, mais je vois encore les crétins !

Sur quoi j'ai pris la porte sans me retourner. Mon opinion est faite : un toubib vous trouve toujours la maladie de sa spécialité, et, quand on ne l'a pas, il vous la flanque.

Il faut faire son propre diagnostic, se soigner seul.

Tout de même, quelle catastrophe !

Je dois d'abord m'efforcer de comprendre ce qui m'arrive.

Aussi, ai-je entrepris des manières d'expériences toute la journée. Le mal existe : je suis victime de troubles de la vue.

Toute nourriture m'apparaît sous une forme avariée. Par exemple, à l'étal d'un boucher en gros, près des Halles, j'ai longuement regardé décharger des rangées de moutons qui arrivaient droit de l'abattoir et devaient être fraîchement égorgés. Or, je ne voyais que des cerceaux d'os, du genre carcasse de chameau dans le désert. Sur tous les zincs des bars, les croissants prennent pour moi un aspect visqueux, gris : on dirait qu'ils ont déjà été mâchés et à demi digérés. Vin, bière, limonade, tout est de la même couleur de pipi. Au toucher, au goût même – j'ai eu le courage de manger un croissant – rien de changé. Donc, et c'est encore heureux, la vue seule est atteinte.

L'hallucination ne s'arrête pas aux denrées alimentaires, mais s'étend à tout ce qui est périssable. En dépit de nombreuses tentatives – j'ai été spécialement au marché de la Madeleine – je n'ai pas pu voir dans tout Paris une fleur intacte. Il y a aussi les journaux, autre matière périssable. Ceux que j'ai pris aujourd'hui étaient presque illisibles tant ils étaient froissés, pliés. On aurait dit qu'ils avaient servi à emballer je ne sais combien de paquets.

Pour le reste, les gens, les maisons, les voitures, rien de changé en apparence, à part le cadavre aperçu dans le salon d'attente du professeur, et le chien du Luxembourg que j'oubliais. Ils étaient périssables aussi, évidemment, mais pas plus que les autres. À moins que leur mort eût été plus prochaine ? Aurais-je le pressentiment de l'avenir ?... Si je m'interroge, je n'en ai pas l'impression. Je vois ce que je vois, sans y ajouter aucune idée d'avenir.

La preuve en est qu'Armande est venue me surprendre au milieu de ces réflexions, sans que j'aie un seul instant pressenti son approche. Elle a bien vu que j'étais préoccupé. J'ai parlé de mon

travail... (Mon pauvre travail ! Pourrai-je continuer à peindre ? Pour le moment, l'effort de ma pensée qui cherche à comprendre, m'occupe, mais plus tard...)

En tout cas, je me suis gardé de dire à Armande quoi que ce soit de mon état. Mais il me faut prendre garde. Ainsi, la robe d'Armande était chiffonnée et je lui en ai fait machinalement la remarque.

— Comment ? Elle sort du pressing, a-t-elle répondu en lissant machinalement l'étoffe sur ses hanches.

J'ai rougi, j'ai parlé d'autre chose. Il va falloir que je me surveille à chaque instant pour ne pas me trahir.

Je ne crois pas qu'il s'agisse, à proprement parler, d'une hallucination. Une hallucination a un caractère épisodique, fortuit, vaporeux. Elle apparaît et disparaît un peu comme un fantôme. Or, je vois les choses déformées, ou plutôt modifiées, de façon constante, aussi régulièrement que s'il s'agissait d'un phénomène ordinaire. Ma vision est altérée naturellement, si je puis dire, et il me paraît difficile d'incriminer ma pensée qui n'a jamais fourni tant d'efforts loyaux et en apparence sincères.

Dire que je m'habitue à mon état serait exagéré (à midi encore, j'ai reculé devant la vision du lapin chasseur qu'on m'apportait), mais, enfin, je m'y fais. Je vide mon assiette en regardant autant que possible ailleurs. Ma pensée est assez occupée à réfléchir pour ne pas s'attarder à la répulsion que lui inspire le nouvel aspect des choses. Il faut d'abord parvenir à définir clairement ce qui m'arrive. Or, tout à l'heure, un incident s'est montré instructif.

C'était à l'apéritif que, par prudence et pour éviter les rencontres d'amis, je suis allé prendre du côté du Lion de Belfort. Le seau à glace que l'on m'apporte ne contenait, comme tous ces derniers jours, que de l'eau. Au lieu de maugréer, je prends distraitemet l'espèce de pelle ou de cuiller ajourée qui sert à pécher la glace, et extrais du seau un morceau d'eau ! Je dis bien : un *morceau*, semblable à une gelée transparente et tenant par miracle, sans s'écouler, sur la pelle. J'en suis resté d'abord interdit, puis j'ai compris que là où je croyais voir de l'eau il y avait en réalité un morceau de glace qui tenait naturellement sur la pelle. Ainsi donc :

je vois des choses à l'endroit où elles sont, mais dans l'état où elles seront plus tard.

Je ne vois plus les nuages, parce qu'ils sont déjà résolus en pluie. Le matin, je ne vois pas la barbe sur ma joue, parce que je vais la raser. Je vois l'eau du robinet jaune et sale, telle qu'elle sera quand je m'y serai lavé les mains. Je vois le chien dans l'état où il sera après avoir été écrasé, le magasin tel que le fera l'incendie, etc.

Avec mon principe, tout s'éclaire. Pour un peu, je dirais que l'anomalie rentre dans l'ordre, et l'homme est une créature si stupidement attachée à la raison que j'en suis presque rasséréné ce soir. Curieuse vertu de l'explication...

Eh bien, non ! cet attachement à l'ordre raisonnable, lui rappelle celui du chien pour son maître, a quelque chose de servile et de révoltant. Non, je ne veux pas être satisfait ! Mon indignation reste entière. En quoi ai-je hérité ce qui m'arrive ? Et pourquoi ?

J'ai essayé de travailler, mais vraiment, c'est impossible. Quand on est la proie d'un mal inconnu, et quel mal ! il vous occupe entièrement. Assis, palette en main levant la toile blanche, je me disais : *Je vois les choses, l'endroit où elles sont, mais dans l'état où elles seront plus tard.* Alors, pourquoi ne vois-je pas ma toile finie ? je n'aurais plus qu'à la repeindre ! Or, je continue à la voir blanche – un peu plus grise que nature peut-être – à quoi cela tient-il ? Parbleu ! c'est que, continuant à voir les choses à l'endroit où elles sont je continue à voir sur la palette où elles sont encore les couleurs qui couvriront la toile. Il eût été trop beau que mon mal eût pu me servir !

À moins encore que, demeurant incapable de travailler, cette toile ne reste blanche que parce que je ne la commencerai jamais ! Mes propres déductions bloqueraient ainsi mon activité... Oh ! ma tête !...

Il faudrait en sortir, aller voir un oculiste intelligent, si la race en existe. Sachant qu'il ne s'agit plus d'hallucinations, je devrais être plus calme. Mais toute la journée, une pensée nouvelle m'a tracassé : je vois les choses dans l'état où elles seront plus tard, mais combien de temps plus tard ? Pour essayer de le savoir, une idée m'est venue.

Avant le dîner, je suis retourné boulevard Saint-Michel vers le magasin de chaussures. Il a été réellement incendié avant-hier. Les gens s'arrêtaient pour regarder la devanture où les chaussures calcinées n'étaient plus à leur place d'étalage. On sortait des débris de meubles des décombres... Ainsi, ma vision aurait une avance d'un jour ou deux.

Une curiosité malsaine m'a fait dévisager les passants en rentrant chez moi. Dans la foule, j'ai compté trois cadavres.

Bref instant d'espoir : l'eau coulait claire du robinet, étais-je guéri ? Hélas, impossible de faire mousser le savon, puisque la mousse est depuis longtemps dissoute l'instant où je la vois... Pourquoi l'eau claire, alors ? parce que, reprise par les usines de filtration, l'eau des égouts redevient limpide au bout de quelques jours... Mais alors, ma vision irait en progressant vers l'avenir ?... J'en reste pâle et haletant.

Après un examen qui m'a semblé conscientieux, Quirinez, professeur d'ophtalmologie à la Faculté de médecine, me garantit que mes yeux sont intacts. Il est vrai que, craignant d'être embarqué pour Sainte-Anne, je ne lui ai pas donné d'explications. Des yeux intacts ? Alors ce serait l'hallucination ? Je ne comprends plus...

Je n'ose plus sortir. L'inquiétude me prend à l'idée des spectacles inconnus qui me seraient peut-être offerts, devant lesquels ma surprise pourrait me trahir. Car paraître normal jusqu'au bout est la condition absolue à observer si je veux qu'on me laisse vivre tranquille. Ah ! je ne peux plus m'offrir ce luxe d'homme normal : être original. Il me faut cacher aux humains que je ne suis pas leur semblable, puisque maintenant c'est vrai. Gare à moi ! sinon le troupeau se vengerait ! Il me semble qu'ils se méfient déjà. Aller leur dire, en leur tapant sur l'épaule : « Toi, mon vieux, tu n'en as plus pour quarante-huit heures », pas si bête ! On n'a pas cessé de griller les sorcières !

Mais les murs de la solitude où naguère encore je me complaisais parce que je les savais bâtis par moi-même, aujourd'hui qu'ils me sont imposés me pèsent comme ceux d'une prison. Univers, resplendissant univers offert à ma fenêtre, que ne disais-je pas de toi, il y a quelques jours encore ?

Je viens de relire ce que j'en disais, justement dans ce journal. Mon enthousiasme, quel feu de paille ! Avec un sourire amer, j'ai tourné les pages à l'envers, remontant les jours... J'avais voulu me tuer, quelle drôle d'idée ! Je suis arrivé aux bavardages de Dagerlöff... Que devient-il donc, celui-là ?

Oh ! une idée, à travers ma cervelle comme un trait de feu !... Une simple supposition ; mais, depuis, mon cerveau bouillonne... Quand il m'avait apporté pour guérir ma migraine... Je ne tiens plus en place. Il faut aller le voir, ce soir même.

L'animal n'était pas chez lui. J'ai attendu une heure sur le palier. J'y retournerai demain matin pour en avoir le cœur net. Vais-je pouvoir dormir ?

À neuf heures du matin, je me suis encore meurtri inutilement le poing en frappant sous la carte de visite : « Christian Dagerlöff, génie. » De guerre lasse, j'ai été interpellé la concierge.

— Ne seriez-vous pas, des fois, M. Poldonski ?

— Si.

— M. Christian m'a annoncé votre visite avant de partir en voyage et m'a chargé de vous remettre cette lettre.

— En voyage ? pour combien de temps ?

— N'a pas dit. Il n'est guère causant, vous savez.

La lettre la voici :

Cher monsieur Poldonski,

L'usage est d'entourer la mort de mystère. On ne l'annonce pas. Tout au plus, l'insinue-t-on, à mots très couverts, au moribond questionneur. Si le départ pour le grand voyage a toujours ainsi revêtu un caractère un peu clandestin, il me faut respecter cette tradition quand il s'agit d'un autre grand voyage, je veux dire le voyage dans la causalité.

Je vous ai touché en passant, autant que le permettaient votre légèreté anxieuse et votre ironie assez peu secrètement incrédule, un mot de mes travaux. Ils ont abouti : le parabacille de Dagerlöff, obtenu par croisement d'espèces sélectionnées cultivées sur la moelle du lièvre de Sibérie, s'acclimate dans la myéline humaine.

Chez ce bacille, l'avance dans le temps (celle même qui confère au lièvre de Sibérie le pressentiment de l'hammerless boyard ou du lacet moujik et assure son salut par la fuite ou un savant détour) est de quelques secondes. Dans les conditions perfectionnées de culture qui ont suffi à faire la gloire du très mortel Pasteur, le gène correspondant à ce caractère spécifique d'avance est transmis à la génération suivante, en sortes que l'avance dans le temps de la colonie microbienne se trouve croître à chaque génération. Il faut enfin ajouter que la prolifération est particulièrement rapide dans la myéline vivante, et que le milieu de culture se trouve alors suffisamment imprégné pour participer à l'avance des bacilles dans le temps...

Une vie de travail se rassemble ici sur un espace de quelques lignes. Mais ces lignes sont d'une densité qui n'est pas près d'être égalée : elles apportent le moyen de la grande évasion ! À l'imagination bouleversée du lecteur avisé, elles offrent à perte de vue la perspective d'une ligne de fuite, aussi matérielle qu'idéale, pour échapper à l'univers causal. Elles ouvrent la porte de la quatrième dimension ! Le temps est vaincu !

Mais ce n'est plus ce temps, multiplié par l'imaginaire du mathématicien, ce temps irrémédiablement fictif et abstrait, qui est mis en notre possession, c'est le temps biologique lui-même qu'il devient possible de commander à sa guise, de soulever comme un couvercle sur la boîte univers, pour offrir à la vie, jusqu'à ce jour prisonnière d'une morne et triste causalité, la clé des champs de l'infini !

Cependant, à quoi servirait de quitter ce monde si l'on ne gardait avec lui un point d'impact permettant la transmission des impressions ressenties dans l'au-delà ? Les morts qui entreprennent, à leur façon radicale et maladroite, ce voyage, et partent tout entiers, ne reviennent jamais pour en conter l'aventure. Il faudrait donc, sur la ligne de fuite du temps, ne partir qu'en pièces détachées, si je puis dire, ne risquer qu'un doigt, une main, ou un sens, un regard... Le parabacille de Dagerlöff qui ne peut vivre que sur les neurones offre précisément des facilités à cet égard. En accentuant son caractère végétatif on peut le maintenir au voisinage du lieu d'ensemencement. Au lieu d'essaier dans

tout le système nerveux, il restera... sur le nerf optique, par exemple.

Ici il me fallait un sujet d'expérience, un homme qui n'ait, si j'ose dire, pas froid aux yeux ; un homme jeune, libre d'attaches, assez soustrait au monde pour ne pas opposer à l'aventure des résistances nuisibles, un homme que le désir n'attachait plus à la chair. Il me fallait un homme, en un mot, déjà amené sur la frontière de la vie et de la mort, et qu'une légère poussée suffirait à faire glisser dans le toboggan de l'inconnu, un homme disposé à se suicider aurait très bien fait mon affaire...

Fallait-il avertir cet homme ? lui proposer clairement le marché ?... Me méfiant des sursauts de la dernière seconde, j'ai préféré agir avec plus de discrétion. Le dispositif expérimental était, dirai-je, si peu voyant, si peu de chose, une simple compresse imprégnée de culture microbienne à placer sur les yeux... la contamination des nerfs optiques commencerait aussitôt... le bacille proliférerait à l'aise... et lentement, sans bruit, sans éclat, le regard partirait vers les nouveaux horizons d'un infini jusqu'à présent inconnaisable...

Vers vous, premier voyageur parti dans la causalité, moi qui reste sur le quai de départ, j'agite avec émotion mon mouchoir à carreaux d'inventeur et de précurseur. Vous allez vers l'avenir, vous entrez dans l'Histoire, et si j'ajoute que, cependant, vous ne quittez pas le présent, j'aurai achevé cette salade des temps dont j'attends la ruine de la causalité familiale... L'impatience que j'éprouve à connaître vos impressions le cède, pour l'instant, à certaine prudence qui, en prévision des sursauts possibles d'un caractère irritable, me commande de mettre entre nous un peu d'espace ordinaire. Constatant que je n'entreprends qu'une petite fugue en banlieue alors que vous cinglez hardiment vers le plus grand large, j'abdique humblement toute supériorité à votre égard et me dis, cher monsieur Poldonski, votre admiratif serviteur.

La lettre est là, sur ma table. Je sens que je n'ai pas fini de la relire. Elle est écrite avec une plume d'oie sur un papier de Chine fort soyeux.

Est-ce lui, est-ce moi qui suis fou ?

IV

DEPUIS deux jours, j'hésite sur la conduite à tenir. Aller voir un médecin avec la lettre de Dagerlöff ? Il me rirait au nez... Passer à l'Institut Pasteur pour me renseigner sur le bacille ? L'Institut n'est pas loin... Précisément, c'est si près que je ne peux me décider à y aller. Et cette boîte-là, vue de l'extérieur, avec ses petits pavillons en brique, ça n'a pas l'air sérieux...

Tout à l'heure, hagard, désorienté, passant devant la terrasse de *la Coupole*, j'ai été happé par Babar. Il était avec un ami roumain, interne des hôpitaux, un tas de graisse orientale dans son genre. Dans le courant de la conversation, je glisse sans en avoir l'air :

— Et... on peut se faire désinfecter le nerf optique ?

L'autre a pouffé.

— Ça ne vous ferait pas de mal à vous sacrés rapins, et vous nous peindriez peut-être des nichons avec autre chose que du camembert !

Il se croyait drôle, j'ai dû sourire par politesse. Et voilà la réponse de la vie aux angoisses du malade !

Vivre avec ce poison !... Et quel poison ! À l'instant, sur le simple trajet du bistrot à l'atelier, j'ai croisé onze cadavres ! Les bacilles qui filtrent ma vision doivent lui communiquer une avance qui atteint déjà plusieurs semaines. Car il faudra bien ça avant que ces onze-là soient morts...

Je vois comme une ombre de cabanon se projeter sur mes murs...

Au réveil, je retrouve la vie comme un cauchemar. Durant un instant, j'espère toujours que je vais me trouver guéri. Ah ! je ne demande plus du génie, je demande seulement à être un homme comme les autres, comme le plus bête des autres qui, sans le savoir, jouit simplement du bonheur de voir le monde tel qu'il est. Mais non, le mal est toujours là.

Je ruminais ainsi, assis sur mon lit, dans un état de morne stupeur, quand Armande est venue. Était-ce déjà dimanche ? Comme par-dessus tout, je ne veux pas qu'elle se doute de quelque chose, je me suis montré jovial et exubérant, mais ma gaieté sonnait faux. Je plaisantais sur mon pyjama élimé, sur le délabrement de mon intérieur de plus en plus sordide, tout en mettant le couvert pour que nous déjeunions ensemble. Avant de poser la nappe, j'aperçois sur la table une petite couche de poussière, je souffle pour la chasser.

— Comme tu y vas, toi, avec les billets de cent francs, dit-elle.

Et je la vois se baisser, reprendre sur le plancher le rectangle de poussières qui tenaient miraculeusement ensemble, et le reposer délicatement sur mon assiette. Ma surprise n'a duré qu'une seconde : le temps de me rappeler que les billets étaient incinérés à leur retour à la Banque de France et que je voyais celui-là dans l'état où il serait dans quelques mois... (Il va falloir prendre garde si je veux sauver mes derniers sous, exiger plutôt de la monnaie de métal...)

— Après tout, ce n'est que du papier, ai-je fait avec désinvolture pour ne pas éveiller son attention.

Mais ma précaution était inutile, sa pensée était ailleurs. Je la voyais faire de petites mines, prendre des attitudes devant la glace, se regarder d'un air soucieux. Et, ma foi, je trouvais qu'elle était mise avec moins d'élégance que d'habitude : son tailleur était taché, son chemisier jauni par le fer, et les échelles de ses bas faisaient peine à voir. Tout à coup, elle se tourne vers moi et demande :

— Qu'est-ce que tu penses de mon petit ensemble ?

— Il est neuf ?

Ma voix s'étranglait en posant la question.

— Je l'inaugure en ton honneur, et tu ne t'en aperçois même pas !

Les larmes m'en sont venues aux yeux. L'incident me touchait particulièrement. Si je ne pouvais plus voir les attentions qu'on avait pour moi, c'était encore une part de la vie qui m'échappait. J'ai caché ma tête sur son épaule et, retrouvant son odeur, gardant les yeux fermés pour la caresser avec des mains d'aveugle, je me suis assuré qu'elle était là tout entière, fraîche, ferme. Elle a déclaré avec un rire heureux que le printemps me rendait bien tendre. Je me suis alors penché pour regarder le printemps. Nous étions à la fenêtre de

l'atelier. De l'autre côté du garage, sur les branches des platanes avaient poussé de petites feuilles jaunes et sèches, comme du chiendent au bout d'un balai.

— Le printemps, à Paris, on ne s'en aperçoit guère.

— Et ces bourgeons qui éclatent en petites feuilles vernissées, si tendres ! s'est-elle exclamée.

Je ne m'étais pas encore aperçu que la verdure printanière ne pouvait m'apparaître que sous les couleurs de l'automne...

Il faut lutter. Non pas tant contre le microbe que contre l'abattement moral. Peintre je suis, peintre je reste. Je travaillerai envers et contre tout. Je réclamais un point de vue original pour voir les choses, je l'ai ; malgré moi, mais je l'ai. Je le peindrai, ce monde, sous les couleurs de la décomposition et de la mort. Et je forcerai mes semblables à crier au génie. Le génie impose sa vision. Il suffit qu'elle soit assez forte. Et la mienne l'est assez puisque j'en suis la première victime. Cet étal de boucherie à l'abandon, ce contenu pourriссant de poubelle qu'est pour moi la nature au printemps, les hommes le verront avec mes yeux. Je les forcerai à reconnaître la vérité de l'avenir. Au travail !

D'une nuit à l'autre, le mal doit faire des progrès effrayants.

Pour me récompenser d'une matinée de travail, je me suis accordé une promenade dans « les beaux quartiers ». Eh bien ! dévisageant passants et passantes, je n'ai vu qu'un cortège de loqueteux défilant par les plus aristocratiques avenues. Feutres avachis, vestons jaunis, brûlés, pantalons crasseux et tirebouchonnant, tous les hommes étaient vêtus comme des clochards. Mais que dire des femmes ? Des paquets de guenilles, des tiroirs à vieux chiffons, des reliefs de mites devenus ambulants ! Le plus curieux étaient les chapeaux, sortes de carcasses de lampes brinquebalantes d'oripeaux innommables, comme on en voit sur la tête des folles. J'aurais pu croire que la ville avait été prise d'assaut par une armée d'épouvantails, mais je savais : moi seul étais coupable. Pour me le confirmer, il me suffisait de regarder les vitrines où s'étalaient les mêmes lambeaux, les mêmes hardes déchiquetées et qui ne pouvaient être manifestement offertes qu'à l'état neuf.

Parfois, le contraste entre ces loques et l'attitude compassée de la porteuse, ce côté « âne portant des reliques » de la femme qui inaugure une robe réussie, m'arrachait quand même un sourire. Devant un clochard qui baisait la main d'une échappée d'asile descendant de sa bagnole comme une impératrice, je n'ai pu me retenir. Ils ont dû me croire fou. Pourtant, je n'inventais rien ; je voyais seulement les choses dans l'état où elles seraient plus tard, et, les ramenant ainsi à leur juste valeur, j'en pouvais juger plus sainement. Qu'est-ce que ces guenilles, ces hardes qu'on salue, dont on est si fier ? Qu'est-ce que ces usages, cette civilisation qui reposent sur le pli au pantalon et l'œillet à la boutonnière ?

Les marchands de tableaux de l'avenue exposaient leurs traditionnelles petites femmes agaçant du nichon un épagneul ou une perruche, le tout peint au blanc de céruse sans dépasser le rose bonbon comme valeur sombre. Eh bien ! ces saint-honoré de la peinture avaient pris une certaine patine – point encore une patine à la Rembrandt, certes – mais enfin un voile d'ombre qui en atténuaît la vulgarité charcutière. Je me suis approché. Des craquelures comme celles que je voyais apparaître sur le vernis ne peuvent venir qu'au bout d'un an ou deux. Aurais-je déjà cette avance ?

Vu hier ma première femme nue – dans la rue, j'entends. Il faisait chaud, mais je ne m'y suis pas trompé. Elle marchait sans gêne aucune, une légère ombre grise flottait autour de ses cuisses. J'avais déjà compris : une femme dont la robe de voile, destinée à brûler, était, pour mes yeux, déjà réduite en cendres... Au demeurant, femme trop mûre pour que la vision qu'elle m'offrait fût une compensation à mes maux.

Je ne compte plus les cadavres que je rencontre. Hier soir, c'est ma concierge qui est passée dans les rangs des morts ambulants, le premier visage de ma connaissance atteint par la rigidité cadavérique. Là, si près de moi, ça m'a donné un coup.

— Alors, ça ne va donc pas ? n'ai-je pu m'empêcher de lui dire.

Elle a répliqué d'un ton hargneux :

— Ça va très bien, au contraire.

— Allons, tant mieux, méfiez-vous tout de même des courants d'air.

À la réflexion, sa loge est un tel cul de basse-fosse que je m'étonne seulement qu'elle n'y ait pas crevé plus tôt.

On a beau être averti, on se refuse secrètement à accepter d'être soi-même dans le coup. Ce matin, me lavant les dents, apercevant une prémolaire violacée, presque noire, je bondis chez le dentiste, de la meilleure foi du monde, pour m'entendre dire :

— Mais monsieur, cette dent est très saine.

— Très saine ?

Évidemment ! Là, seulement, j'ai compris. J'ai ajouté négligemment :

— Il y a des moyens d'empêcher préventivement la carie ?

— Les soins d'hygiène habituels... Mais vous avez une denture de star.

Je la voyais, moi, pourtant, bien malade la prémolaire encore saine. Du coup, je me suis regardé longuement dans la glace, et me suis trouvé vieilli. Bien sûr, pourquoi ferais-je exception ? Je ne sais s'il faut l'attribuer à l'état d'anxiété dans lequel je vis et vivrai, mais je vieillis mal : un faciès plus torturé que génial... Enfin pour l'instant, les autres me voient encore jeune. Je devrais en profiter...

Il n'y a pas que les visages de cadavres, les vêtements tournant à la guenille, les feuilles mortes en plein été, c'est toute la pellicule brillante des choses, cela qui les rend agréables et flatte le regard, qui a disparu pour moi. Pas une carrosserie vernie, pas une devanture étincelante, pas un nickel qui brille, pas une rampe d'escalier astiquée, tout ce qui devrait renvoyer la lumière est déjà, pour mes yeux, mordu par la rouille. Il me semble que les pierres même se dégradent. En un mot : je ne vois plus le neuf. Je ne peux plus le voir puisqu'au moment même où il apparaît comme tel, je le vois tel qu'il sera je ne sais combien de mois ou d'années plus tard.

Tout ce qui le renouvelle, qui entretient la jeunesse du monde, est déjà vieux pour moi. Cela, je devrais bien m'y habituer à force de regarder choses et gens, à force de raisonner aussi, de me répéter inlassablement : « Tu vois les choses à l'endroit où elles sont, mais comme elles seront plus tard », et pourtant je n'ai jamais été aussi atteint que par l'histoire de cet oignon de jacinthe qu'Armande avait posé sur une carafe à la fenêtre de l'atelier.

L'oignon m'avait paru noir et décomposé et je n'y pensais plus quand, l'autre jour, elle arrive :

— Oh ! ma belle jacinthe !

— Quelle jacinthe ?

— Eh ! voyons Jean, là, à la fenêtre :

(Ah ! cette manie des gens de dire à tout bout de champ : voyons !)

J'ai regardé à la fenêtre. Au-dessus de la carafe empoussiérée et pleine d'eau bourbeuse, il n'y avait rien, exactement rien. La main d'Armande caressait le vide. Aiguisant mon regard, j'ai pu distinguer une espèce de buée grise, de brouillard ayant peut-être le contour d'une grappe de jacinthe, et qui représentait tout ce qui subsistera de la matière de la fleur longtemps après la flétrissure, longtemps après la décomposition.

À devenir concrète sous la forme : « Plus jamais tu ne verras des fleurs », la représentation de mon état m'a porté un coup au cœur.

Je savais depuis longtemps que les fleurs réapparaissaient flétries, mais je pensais vaguement que les nouveaux boutons pourraient, au moins durant le temps d'un éclair, m'apparaître fleurs. Pas du tout. Je dois me rendre compte que *je ne vois pas l'avenir, je vois le présent vieilli*. Je suis, mettons, trois ans en avance. Dans trois ans, où sera le bouton qui vient d'éclore ? Retourné à la terre, sous forme d'humus. Je ne peux donc voir que cette terre épargnée comme une ombre légère suivant un contour de fleur. Et avant, je ne peux voir les fleurs, puisqu'elles n'existent pas encore...

Ainsi, entre ce qui est et ce que je puis voir, un grand vide va s'élargissant à mesure de mon avance. Dans cet abîme, disparaît tout ce qui fait la beauté et la jeunesse de la vie : nuages, fleurs, fraîches couleurs, éclats, première splendeur des êtres et des choses... La mort lève son suaire gris à l'horizon. Le crépuscule s'étend sur ma vision. Ce grand vide qui se creuse, comme entre le paquebot et le quai de départ, est-ce l'amorce du voyage ? du voyage dans la causalité, comme dit l'autre.

Si quelque chose pouvait apaiser la rage qui me prend certaines heures devant l'injustice du sort qui m'est fait, ce serait de voir ce monde, ce monde qui m'a repoussé, m'a meurtri, a refusé de me

reconnaître, tourner devant moi à la sordidité et à la décrépitude. Ce monde qui, de toutes ses façades ruisselantes d'éclat et d'orgueil, insultait à mon obscurité, ne tient plus sous mon regard : je le transperce jusqu'au tuf. Son luxe trompeur, sa fierté de paon, son insolence de bijou faux, se sont envolés. Il me suffit de lever la paupière pour le pulvériser. J'assiste à son agonie. L'agonie du monde : rien de grandiose et d'apocalyptique, mais un misérable décor qui se désagrège, des oripeaux qui pendent sur la place un lendemain de carnaval, un vieux domino rongé des vers qui s'effrite dans un grenier poussiéreux... Ce n'est pas Rome que je réduis en cendres, c'est l'univers entier. Et il meurt sans grandeur. J'en grince parfois des dents de plaisir, en proie à une manière de sadisme cosmique. Une pareille vengeance vaut le prix dont on la paie : la perte de ses yeux.

Ayant cru remarquer que le glissement de mon regard vers l'avenir ne se produisait que la nuit, je me suis interdit le sommeil pendant plusieurs jours. Pour garder sans arrêt les yeux ouverts, il suffit d'utiliser un procédé Chinois : on place sur sa table une planche garnie de clous sur laquelle la tête tombe dès qu'on menace de s'endormir... J'ai le front couvert de cicatrices et les idées en marmelade... Peine inutile, l'avance augmente, c'est le soleil qu'il faudrait empêcher de se coucher !

V

Découverte ! Une passerelle peut être jetée sur l'abîme pour permettre le regard en arrière ! Bénie soit l'industrie humaine !... Qui m'eût dit que jamais je pousserais pareille exclamation ? Mais prenons les choses par le début.

Armande arrive hier après-midi : le jour de fête la faisait libre, et elle me tombait aussitôt sur le dos. La pauvre fille se plaint que, depuis quelque temps, je la regarde d'un œil sévère. On a l'œil qu'on peut, je ne le sais que trop. Nous sommes aussi de trop vieux amis pour que je lui fasse un grand crédit d'indulgence. Je ne pense pas être sévère, mais seulement sincère. Enfin, elle m'apportait, en guise de cadeau, un portrait d'elle, tiré par un photographe, « un vrai », a-t-elle dit, « qui possède un studio d'art à Passy ». Elle l'avait rencontré je ne sais trop où, j'ai préféré ne pas poser de questions. J'ai démailloté l'objet des cartons, papiers transparents, pelures de toutes espèces dont il était enveloppé pour découvrir enfin une Armande en robe du soir, étincelante, fleur à l'épaule, tout sourire, le front lisse, la joue pleine et veloutée, le cheveu fraîchement ondé, l'œil aiguisé, plein d'éclat, bref tout ce qu'il faut pour l'objectif et la postérité.

— Très retouché le portrait, ai-je murmuré.

— Très retouché ? Jamais de la vie ! Il a horreur des retouches qui font photographe de province. Tu n'es plus à la page, un professionnel, un artiste de maintenant ne retouche plus ses photos, il sait les prendre, voilà tout.

— Pourtant...

J'ai reporté les yeux machinalement du portrait à l'original : elle avait l'air d'avoir au moins cinq ans de plus que sa photo. Et je me suis frappé le front : l'Armande que je voyais était l'Armande vieillie, mais la photo m'apportait, et peut-être ma foi sans autre retouche qu'un maquillage normal, l'Armande présente telle que j'eusse pu la voir. Les cinq années de vieillissement, c'était le papier

photographique qui les encaissait pour elle : l'épreuve m'apparaissait jaunie au point que j'avais cru à un tirage artistique sur papier ambré, quand il s'agissait du blanc et noir le plus ordinaire. Et, en dépit du vieillissement du support, le sujet, ou plutôt son image, était là tel qu'en lui-même l'instant l'avait fixé... mais alors, alors... il me suffisait pour voir, pour revoir non présent, de me remplacer les yeux par un objectif photographique ?...

Le soir-même, j'ai acheté un Kodak. J'ai photographié la vue de ma fenêtre, la carafe bourbeuse, le garage, ma propre tête, j'ai photographié, sans arrêt, comme une mitrailleuse. Et les épreuves que je viens d'aller chercher sont là sur ma table. Je vois la jacinthe que je ne devais plus jamais voir, les têtes des platanes parées de toute leur chevelure d'été, et mon propre visage enfin, tel qu'il apparaît au regard des autres... Des fleurs, de la verdure, ma jeunesse, tout est là sous mes yeux. J'en pleure d'attendrissement sur les pellicules, et mon cœur chante un hymne de reconnaissance à Nicéphore Nièpce et Daguerre !

Pauvres photos d'amateur, toutes jaunies, toutes craquelées, vous m'apportez la vision de l'instant, de l'éphémère qui fait la joie des jours ! Je vais aller photographier Paris, les jardins, les avenues, les passantes, le ciel et ses nuages. Je ne veux plus faire que de la photo, qu'on ne me parle plus de peinture !

Je me suis procuré la lampe rouge, le matériel nécessaire, et je révèle moi-même les photos prises dans la journée. Ainsi j'apprends le soir ce que j'ai vu dans l'après-midi, je renoue avec les élégances du monde dont s'éloignent mes yeux, je rejoins le présent et sa grâce éphémère. Voyageur parti vers l'inconnu, la nostalgie du monde que j'ai quitté me hante, et, délaissant les nouveaux horizons qui se révèlent à mon regard, ce sont les vues du pays que j'ai quitté que j'enregistre avec avidité sur la pellicule...

Du fond de l'abîme du temps, par-delà les années, le voyageur de la causalité tourne vers sa planète natale un télescope qui n'est qu'un Kodak !...

Longuement je me regarde dans la glace et me compare à ma propre photo, un grand et bel agrandissement de face, tiré à l'intention de cette confrontation.

Dans la glace, mon visage est tel que je le vois. Sur la photo, il est tel que le voient les autres.

Je suis plus maigre, plus raviné dans la glace. Mes tempes y sont plus creuses. Le tour de mes yeux se craquelle, mes paupières se marquent de flétrissures naissantes, des ombres mauvaises s'amorcent sur la peau de mes joues. La glace me vieillit de cinq ans pour le moins. Mais mon visage y a quelque chose d'âpre et de fort, mon regard une profondeur qui dénonce un feu intérieur peu commun. C'est, pour tout dire, une tête qui révèle une personnalité.

Sur la photo, plus replet, la joue plus bombée, je suis plus ordinaire : une tête presque comme les autres, avec même ce côté un peu calicot de tout bon vivant qui se respecte. Les gens qui me voient ainsi, tablant sur ma médiocrité d'apparence, ne peuvent évidemment pas me comprendre. Ne suis-je pas ailleurs, et tel que, moi, je me vois, en marche vers mon génie ?

Où est le véritable moi ? Est-ce le moi de cet instant qui passe, celui de la photo, ou le moi qui sera, celui de la glace ? Pourquoi faire confiance à la chambre noire plutôt qu'à mes yeux ? Mon regard n'est-il pas plus perçant qui traverse la couche des apparences pour aller chercher le fond, cela qui peut survivre et par suite est plus vrai ?... Je me perds entre ces points d'interrogation.

À considérer les choses plus attentivement, mon visage dans la glace n'est pas tant un visage plus âgé qu'un visage d'où la santé serait absente. Ce que j'appelle mon génie ne serait-il qu'une maladie ? Et, dans cinq ans, serai-je, par exemple, rongé d'un cancer ?... En m'attachant à ce problème angoissant, j'arrive à une autre interprétation. Les cellules du corps se renouvellent. Je vois celles de mon visage avec cinq ans d'avance, mais je ne puis voir les nouvelles, celles qui viendront étayer les anciennes, puisqu'elles ne sont pas encore là. D'où cette apparence d'usure dans la texture des tissus, de manque de matière qui explique les ombres de mes joues, et qui explique aussi l'aspect un peu inquiétant de mon génie !

Tous ces raisonnements me valent une intolérable migraine. Ils sont pourtant nécessaires pour me permettre de vivre comme tout le monde. En effet je suis comme écartelé entre ce qui est et ce que je vois. Si je suivais mon regard, je serais irrésistiblement entraîné au grand large, comme disait Dagerlöff. Je ne résiste qu'en usant et abusant de la pensée qui seule me raccroche au monde des fleurs et

de l'instant. Frêle amarre, soumise à rude épreuve. À chaque instant elle doit redresser le bâton que mon regard voit brisé.

Sous la faible clarté qui tombait de la lampe rouge dans l'atelier transformé en chambre noire, je m'ébattais au milieu des cuves de révélateur, quand on a sonné. Je n'attendais personne, surtout à cette heure. Du reste, comme j'ai pris l'habitude de ne plus ouvrir, les amis ont peu à peu oublié le chemin de mon atelier... On a sonné avec plus d'insistance. Bien décidé à dire son fait à l'importun, je suis allé à la porte et l'ai ouverte brusquement. S'enlevant sur le fond noir de l'escalier, un squelette était debout sur le paillasson.

Après un haut-le-corps de surprise, je pensai vaguement à une farce des carabins de l'étage inférieur, quand le squelette a fait un pas, est entré, a marché sur moi qui reculais machinalement vers le halo de la lampe rouge... Hallucination ? Vision fantastique ? Des poils blancs pendaient autour du crâne. Était-ce le Temps qui se matérialisait ? Était-ce déjà la Mort qui venait me prendre à domicile ? Je cherchais la faux, le sablier... La peur me faisait claquer des dents, et je sens encore une morsure à ma langue.

— Vous ne me reconnaissiez pas ? fit alors le squelette.

Stupéfait d'entendre un son sortir de ce crâne vide et creusé d'ombres, je ne reconnus pas la voix. Le squelette posa son coccyx sur un fauteuil, étira ses tibias. La mâchoire remua : « Je vous avais promis ma visite... » J'identifiai à ce moment le timbre de Dagerlöff.

— Que vous est-il donc arrivé ? balbutiai-je à tout hasard.

— C'est à vous que je viens poser la question.

Je remarquai alors que la cage thoracique se soulevait légèrement et régulièrement, qu'un des fémurs croisés sur l'autre s'agitait d'un menu balancement périodique, qui se prolongeait au tibia. Le mouvement de ces os ne s'accompagnait d'aucun grincement. Je compris qu'il respirait, que son cœur battait, bref qu'il était vivant bien que je le visse mort et réduit à l'état de squelette...

Il caressait sa rotule d'une phalange précautionneuse. Son crâne prenait sur les vertèbres cervicales une petite inclinaison complaisante, assez surprenante chez un squelette dont on attend moins d'expression. Cette mimique macabre avait un côté vaguement comique. Pensant à je ne sais quelle aventure avec des rayons X, je lui demandai :

— Mais quelle expérience avez-vous donc faite ?

— La vôtre suffira à ma gloire. J'ai hâte de savoir. Parlez. Où en êtes-vous ?

Alors seulement la pensée me revint qu'il était à l'origine de mon atroce aventure, qu'en face de moi se trouvait le monstre qui avait pourri mon regard, le bourreau sans scrupule qui m'avait traité en cobaye. Je serrai les poings, mais son squelette me faisait encore peur.

— Où j'en suis ? repris-je d'une voix hésitante et lourde de sous-entendus.

— Oui. Parlez. Où en est la plus fantastique expérience jamais tentée par la science humaine ? Le voile de la causalité se déchire-t-il ? Hardi voyageur de l'au-delà, approchez-vous du secret de la chose-en-soi ? À quoi ressemble l'envers du monde ?... Dites-moi tout. J'attends votre rapport avec plus d'impatience qu'un empereur sa couronne...

Par un coup de génie, je trouvai d'emblée ma vengeance :

— Mais je n'ai rien à dire...

— Rien ?

— Rien de changé dans ma vie. De quelle expérience parlez-vous ? Que voulez-vous qu'il m'arrive ? Je faisais de la peinture, je fais maintenant de la photo, voilà tout...

Sa mâchoire inférieure restait pendante, et les orbites vides de son crâne semblaient me regarder fixement.

— Vous avez bien reçu ma lettre ? Vous vous rappelez nos conversations ? fit-il.

— On reçoit beaucoup de lettres... et on a aussi beaucoup de conversations...

— Enfin... Quand vous regardez autour de vous, comment voyez-vous les choses ?

— Comme je vous vois.

Je n'avais encore jamais vu un squelette manifester de la stupeur et passer de la stupeur à l'irritation. Il s'agait maintenant dans son fauteuil comme un pendu par un jour de grande brise. Il écartait les humérus battait de l'omoplate pianotait de la phalangette... J'étais un peu confondu de le trouver si bien articulé !

— C'est impossible, déclara-t-il. Je n'ai pas pu me tromper. Toute l'œuvre de ma vie se déroberait ?... Être ainsi frustré de sa gloire ?...

Vous vous êtes bien servi de la compresse ? Je vous ai inoculé dans les nerfs optiques un bacille progressant dans le temps...

L'ignoble individu, il s'accusait lui-même, devant moi, sans pudeur. Il se faisait gloire de son crime ! Il me semblait voir de la haine sortir des orbites de son crâne. Quand il en vint à s'écrier : « Tout est à recommencer, il faut doubler la dose... », je ne me suis plus retenu. Depuis longtemps j'avais envie de lui sauter à la gorge, et seule la vue de cette colonne vertébrale incassable, inétranglable m'arrêtait. Mais mon poing se déclencha. Je rencontrais, avec quelque surprise, une masse molle, mais résistante, en avant du trou de son nez. Le squelette s'effondra sur la carpette avec un bruit flasque. Ma colère faisait place à une rage folle. Je voulais non seulement le tuer, mais le voir mourir. Or, comment voir mourir un squelette ? Il fallait le casser, mettre en pièces ce tas de vertèbres et d'os. J'ai couru au cabinet de débarras où sont rangés mes outils. Quand je suis revenu avec un marteau rouillé et une scie ébréchée, le squelette avait disparu... Il s'était relevé tout seul, et la porte de l'atelier restée ouverte me montrait le chemin de sa fuite. Je suis resté haletant, penché dans l'ombre sur la cage de l'escalier...

Le misérable a-t-il simulé la chute pour se ménager l'occasion de s'enfuir ? A-t-il deviné quand même, par mon comportement, que ma vue était atteinte ?... En tout cas, si maladroit que j'aie pu être, il connaît maintenant mes intentions à son égard...

Mais pourquoi le vois-je, lui, à l'état de squelette ?... De cadavre, comme les autres, passe encore, mais de squelette ?... Est-ce parce que c'est moi qui vais le tuer ?...

Non. Tout simplement parce que mon mal a fait de nouveaux progrès, et que l'usure apparente du monde s'est encore accentuée pour moi. Des squelettes, je viens d'en rencontrer plusieurs au cours d'une randonnée par les quartiers pauvres. Dagerlöff était seulement le premier que je voyais, voilà tout.

J'ai dit dans les quartiers pauvres, du côté de la zone, là où, partant du présent le plus sordide, mon œil pouvait s'attendre à rencontrer l'image la plus avancée de la décrépitude. Et, sans doute, on meurt aussi bien à Passy qu'à Belleville. Mais tous ces cadavres ambulants que je rencontrais vers l'Étoile étaient des cadavres de riches, des cadavres qui seront mis dans des cercueils de chêne, des bières de plomb, et qui se défendront longtemps contre le ver.

Tandis que les cadavres des pauvres, mal protégés par le sapin ou enterrés à même la terre, atteignent plus vite à la pureté de l'ossuaire, et mon avance est suffisante pour les voir déjà à l'état de squelettes.

Le premier que j'ai vu dehors longeait les fossés de Vincennes d'un pas un peu traînant. Heureusement que la visite de Dagerlöff m'avait préparé, sans quoi j'aurais pu croire à une résurrection fantastique, à un début du Jugement dernier. J'ai dû me dire « S'il était mort, il serait au cimetière, enterré, je ne le verrais pas. Donc, si je le vois là, debout, marchant, c'est bien à un vivant que j'ai affaire. » Mon critérium pour distinguer les vivants et les morts ne pouvait plus être fondé sur l'aspect extérieur, il devait reposer sur le seul mouvement. Quand ça remue, c'est la vie ; quand ça ne bouge plus, c'est la mort. Noble simplicité !

J'ai tenu à parler à mon premier squelette, trinquer avec lui. C'était un ancien mécano, tombé dans la misère, chiffonnier, chanteur de rues, un peu tout... Je ne sais pourquoi, il m'inspirait plus de sympathie qu'un vivant ordinaire. Et je trouvais drôle de converser avec un squelette qui levait joyeusement le cubitus au-dessus d'un zinc. Force de l'habitude, je lui parlais à l'imparfait, comme s'il était déjà mort. Il ne s'en vexait pas, croyant à des allusions au temps de sa splendeur, quand il gagnait cent francs par jour chez Renault. Je ne peux pas dire la couleur de ses yeux, de ses cheveux, il avait seulement un doigt coupé à la main droite (un os manquait sur le verre qu'il tenait). Je me demandais s'il était gras ou maigre et, n'osant le toucher j'ai posé la question indirectement. Il a passé ses phalanges devant son os iliaque, comme quelqu'un qui se frappe le ventre.

— Ça fait maigrir, la vie, a-t-il dit.

Jamais squelette ne m'a paru dire si juste. Nous nous sommes quittés bons amis. Les apparences ne mettaient plus entre nous les obstacles ordinaires.

Sur le chemin du retour, j'en ai encore rencontré deux : un qui péchait à la ligne dans le canal Saint-Martin, l'autre qui courait après l'autobus. Je n'ai pas éprouvé de surprise. En somme, c'est une habitude à prendre. Les squelettes me paraissent plus simples, plus bons enfants, plus pauvres bougres que les autres. Ils portent

leur destin avec une humble dignité dont je n'eusse pas cru les hommes capables. Ils me réconcilient un peu avec l'espèce humaine.

Ce soir, réfléchissant à tout ça, je me dis : « Quand tu n'auras plus le sou, tu pourras t'engager chez un médecin radiographe ! »

Le nombre des squelettes augmente. Je les recherche avec curiosité. Ils apparaissent maintenant dans les quartiers privilégiés. Hier, rue Royale, je n'ai pu retenir mon rire : un squelette s'avancait portant sur ses épaules une somptueuse cape de zibeline ! Le poil de la bête durait plus longtemps que la chair de la belle, voilà tout, mais le contraste était irrésistible. J'étais en face d'une élégante.

Dans le nouvel état où je les vois, il va falloir que j'apprenne à distinguer les femmes des hommes.

Vu également des squelettes de chiens, un peu velus, ce qui confirme que le poil tient le coup plus longtemps que la chair.

Devant moi, rue La Boëtie, marchait un squelette dont j'admirais, ma foi, l'allure et la prestance. On devient petit à petit connisseur. Le jeu des articulations était souple, les courbes de la colonne vertébrale s'élevaient sans défaut, un étui à jumelles lui battait le côté : un beau sportsman. À un moment, il tourne le crâne, et je pousse un cri : dans l'orbite, un œil, un seul, qui me regardait, un œil qui, concentrant naturellement sur lui toute la puissance d'expression du personnage, me lançait un regard froid, glacé, pénétrant à donner le frisson.

— Qu'est-ce qui vous prend ? m'a dit une voix insultante.

Mon regard ne pouvait se détacher de cet œil cyclopéen. Enfin, un coup de chapeau m'a débarrassé du glorieux mutilé. En voilà un qui ne se doute pas que la partie la plus durable de lui-même est l'œil de verre qu'il enchâsse dans sa paupière !

À les bien examiner en plein soleil, une légère buée, transparente comme de la gélatine, entoure les squelettes et marque l'emplacement de leur chair actuelle, avant qu'elle soit devenue ce je-ne-sais-quoi qui n'a de nom dans aucune langue, mais sous lequel, moi, je la vois.

À leur ombre sur le trottoir, je peux distinguer les femmes des hommes.

Prenant le métro pour revenir de chez Dagerlöff (j'ai voulu aller lui régler son compte, mais il n'est pas chez lui, il se méfie), j'ai dû monter à une heure d'affluence dans un compartiment où se trouvaient déjà quatre squelettes et un nombre fort élevé de cadavres. J'ai instinctivement manœuvré pour ne pas être trop serré contre un des squelettes : appréhension légitime, répulsion instinctive, vague peur de lui faire mal, aussi. Mais les cadavres mélangés à des débris de vêtements, corsets, jarretelles, baleines de parapluie, au milieu desquels j'étais refoulé étaient bien plus répugnants. J'ai dû avoir recours à mon moyen ordinaire de défense : j'ai fermé les yeux. Alors je me suis retrouvé, par tous mes autres sens, immergé dans le bain humain, tiède, fraternel, des corps dont j'avais oublié l'existence. Une espèce de langueur bienheureuse m'a pris. Je trouvais la vie rembourrée, douce, harmonieuse à ma propre chair... Pourquoi naguère en ai-je tant médit ?... De temps à autre, il me fallait pourtant ouvrir les yeux pour lire les noms des stations. Alors, je retrouvais à hauteur de mon visage des morts qui m'encerclaient. Un frisson d'horreur me parcourait. Où était la vérité ?

Il n'y avait de vivant que moi et une fillette de quatorze, quinze ans, avec un visage de femme à faire peur. Tout compte fait, je préférerais ne voir que des squelettes. Ils sont plus aseptiques, plus chastes, plus britanniques que ceux qui sont encore viandus.

En venir à souhaiter une aggravation de son mal !

Il me semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis que j'avais vu les copains du quartier : c'était faux, mais, en même temps, c'était bien vrai. Je suis passé au *Dôme* à l'heure de l'apéritif, je n'ai reconnu personne. On m'interpelle, je me retourne : un squelette me faisait signe. Qui était-ce ? Comment reconnaître le squelette d'un ami ?... Pour ne pas me trahir, j'ai serré la poignée d'os qu'on me tendait. « Tu es bien fier ! » À la banale vulgarité de l'exclamation, j'ai reconnu Babar, un Babar ayant perdu sa trompe et dont l'os nasal n'était plus un signalement suffisant. Il m'a attaqué amicalement :

— La solitude ne te réussit pas. Tu as une sale gueule.

— Si tu voyais la tienne comme je la vois...

J'avais la partie belle, mais il ne pouvait le savoir.

— Il paraît que tu te lances dans la photo ?

— Comment le sais-tu ?

Il ne pouvait le savoir que par Armande. Mais, chose curieuse, je n'ai éprouvé aucune jalousie. Pour me venger, il me suffisait de le regarder, de voir son squelette. Il était mort, et peu importait ce que sa chair avait pu faire. Je conversais avec lui, comme avec une ombre au bord des Champs-Élysées, des vrais, et les souvenirs, les mesquineries de l'époque terrestre se trouvaient débarrassés de toute nocivité. Armande m'avait trompé avec lui ? La chose ne gardait qu'un vagué intérêt anecdotique, et ne me touchait pas plus que les infidélités de Cléopâtre.

La révélation de mon indifférence sentimentale me fut si douce que je bus mon apéritif à longs traits comme un verre d'eau du Léthé... Ainsi, sans m'en douter, j'avais fait un pas décisif dans le sens du détachement et de la sérénité. Je m'étais élevé au-dessus des niaiseries de la vie sentimentale. L'épreuve que je traversais avait son bon côté : si mon regard s'éloignait, du même coup ma pensée s'épurait. Je planais bien au-dessus des misérables petitesses qui faisaient la vie des occupants de la terrasse, dont mon regard sondait les cœurs et les reins pour ne rencontrer que le néant. Dans toutes ces boîtes crâniennes, les cervelles pouvaient s'agiter jusqu'à l'ébullition, il n'en resterait rien et je pouvais dès maintenant réduire toutes ces turbulences à leur structure réelle : dans un vague décor de chaises rouillées, de marbres pulvérisés, sous une toile de tente en lambeaux, de futurs candidats à l'ossuaire agitaient frénétiquement humérus et tibias avec l'incohérence de pauvres télégraphes optiques aux bras détraqués, et c'était tout...

Ma pensée prendrait-elle l'altitude nécessaire à l'épanouissement de son génie ?

Il y avait avec nous un autre squelette qui me tutoyait, qui m'a raccompagné jusqu'à ma porte : je n'ai pu savoir qui c'était.

Mon visage, ce matin, dans la glace m'a fait peur. J'ai dû prendre une photo de moi-même pour me rassurer : j'ai un peu maigri, mes yeux s'enfoncent dans leurs orbites, mais aucun symptôme grave ne se laisse voir sur le cliché... Dans la glace, pourtant, quelle vision ! Je crois voir une momie. La peau adhère à la structure osseuse, le cheveu colle à la tempe, des rides creusent des parenthèses multiples de part et d'autre de ma bouche. À chaque instant,

j'interromps mon travail pour aller me regarder. Il me semble que, de minute en minute, mon état s'aggrave. Évidemment, les microbes prolifèrent sans arrêt et ma vision ne progresse pas par bonds, mais glisse de façon continue vers l'avenir. Sur un objet familier comme mon visage, je peux saisir cette progression, je peux me voir vieillir à l'œil nu, comme dans un film accéléré.

Horreur ! Je me vois non seulement vieillir, mais je me vois mourir ! Je viens de le comprendre à l'instant même. L'altération de mes traits s'aggrave à une cadence trop rapide, j'y mets du mien, certainement, je veux dire que je me vois en ce jour-même, où, plus tard, mon visage passant de la vie à la mort parcourra un cycle accéléré de transformations... La sueur perle à mon front. Et c'est de la vraie sueur, je la sens au toucher... Oui, c'est à mon agonie que j'assiste, mon agonie dont le spectacle m'est offert en pleine vie, en pleine santé...

Après des sursauts d'épouvante et quelques instants de folle agitation dans l'atelier (idées stupides, comme d'appeler quelqu'un, d'aller chercher un médecin, de casser la glace pour ne plus me voir, de chanter à tue-tête pour me persuader que je ne vais pas mourir), j'arrive à me calmer, à me raisonner... Évidemment, je meurs, mais cela arrive à tout le monde, et, surtout, je ne mourrai réellement que plus tard, beaucoup plus tard... (si, seulement, je savais exactement de combien est mon avance ?) Et puisqu'il m'est donné d'assister à ma propre agonie, il ne faut pas manquer pareil spectacle, il faut le regarder de sang-froid.

J'ai placé ma table, avec mon papier, mon stylo, devant l'armoire à glace. Je me suis assis commodément, le visage bien exposé à la lumière. Je n'ai qu'à lever les yeux pour me voir dans le miroir. Je ne peux pas me rater. Je veux saisir l'instant où je vais passer de vie à trépas. Étrange lit de mort !

Mon teint cireux se plombe. Sous mes pommettes étrangement saillantes, des taches cendrées apparaissent qui s'élargissent comme une ombre de fusain sous le doigt qui l'estompe. Ma bouche s'entrouvre et ma mâchoire inférieure tend à pendre dès que je n'y prends plus garde... Vit-on jamais moribond plus lucide ?

De minute en minute, le cerne boursouflé de mes yeux vire au noir. Les ailes du nez se pincent. La peau de mes joues se ride comme une trompe d'éléphant et en prend la couleur. Par contraste,

mes lèvres si blanches dessinent une manière de halo autour de ma bouche qui s'ouvre comme une boutonnière flasque : je ne vois pas la bave, mais je la devine. D'après ces symptômes, quel pourra être mon genre de mort ? Je me le demande, et le spectacle est si angoissant que j'en transpire comme une fontaine. Je ne peux voir les gouttes de sueur, mais je les entends tomber sur ce papier où, si invisibles qu'elles me demeurent, elles n'en diluent pas moins ça et là mon encre que je vois soudain s'étaler... Quelle lutte ! Ah ! il n'est pas beau de mourir.

Aucun attendrissement ne tempère la curiosité morbide avec laquelle mon regard s'attache au spectacle que je me donne. Au contraire, je me retiens pour ne pas ricaner. La mort, la mienne, ce sera donc ça ? Aucune majesté, je me trouve infect comme un morceau de viande tournant à la décomposition. Les veines gonflées des tempes sont d'un violet noirâtre, on dirait des sangsues. Les sourcils grisonnants sont agglutinés comme de gros pinceaux sales qui voudraient tremper dans le godet creux des yeux. Un frisson passe de temps en temps sur la peau du front, si mince, si tendre que je m'attends presque à la voir craquer. Il lutte encore, mon vieux visage !...

Cinq minutes viennent de passer. Ça résiste, la vie.

Drame muet, pantomime tragique de la chair qui se débat. Je lis sur mon visage, comme sur une partition, le déroulement du thème que je n'entends point, c'est-à-dire que je ne ressens pas dans ma chair la douleur qui devrait l'accompagner. Je vois des grimaces, sans plus, il faut les interpréter. On pourrait croire qu'un moustique me chatouille ça et là la peau, c'est le dard de la Mort qui s'essaye !... J'agonise, et je rigole !

Le dénouement devrait approcher. La mort, c'est trop long, même à l'accéléré. Si dans cinq minutes je ne suis pas mort, je vais allumer une cigarette à l'aveuglette pour tuer le temps... Crèveras-tu, vieille bête ?... Mais non, je me défends encore. Je ne vais tout de même pas perdre tout mon après-midi à me regarder mourir ! Moi qui ai toujours eu horreur des corvées, de tout le cérémonial bouffon qui entoure la mort ! Heureusement, la vision de l'appareil funéraire m'est épargnée. Pas de cierges, pas de curé, pas de poignées de main ultimes sur le drap de lit. Ma gueule seulement. La partition réduite à l'essentiel, au soliste.

À quoi penserai-je quand j'aurai pour de bon la tête que je me vois ?

Reconnaîtrai-je, en les ressentant de l'intérieur, les petits frissons spasmodiques que je vois prendre naissance près de ma tempe, descendre à travers la vieille peau de mes bajoues jusqu'aux lèvres retroussées qui laissent voir les gencives et mes chicots jaunis ? Me reconnaîtrai-je au dernier moment ? Saurai-je me dire : « C'est la fin », en dépit des « Ça va mieux », « Dans huit jours vous serez sur pied », qu'on ne manquera pas de me prodiguer ? Ici, au moins, je claque tranquille, sans affection, sans commentaire, dans le silence et une paix parfaite. Je dépouille le spectacle de toutes ses résonances spirituelles, je ne me donne en spectacle qu'à moi-même.

Ça ne devrait plus beaucoup tarder maintenant. Je m'impatiente devant la durée de mon agonie, comme s'il s'agissait d'une mort ordinaire. Pour un peu, je me remettrais à peindre en attendant que ce soit fini. Mais je ne voudrais pourtant pas rater mon dernier soupir.

Tout à coup, une angoisse réelle me saisit. Ma main tremble au point que je puis à peine continuer à écrire : Et si, une fois mort, *j'allais ne plus rien voir* ? Les morts sont plongés dans la nuit éternelle. Dans un instant, puisque je serai mort, je vais devenir aveugle ! Atroce perspective ! Ayant atteint le bout de mon rouleau, parcouru sans doute plus vite qu'il n'était prévu, mais l'ayant tout de même atteint, je dois logiquement entrer dans les ténèbres. J'arrive au bout de la pellicule qui m'était accordée... Autosuggestion ? il me semble que déjà l'ombre se fait autour de moi. Dans un instant je serai mort, ce sont mes derniers regards, mes derniers instants de lumière... Regarde, regarde vite le ciel et le soleil, l'air léger, transparent... Non, il faut que mes derniers regards soient pour moi.

Ah ! je ne me contemple plus avec un détachement railleur. L'angoisse que montrait le masque dans la glace, je la sens mienne, maintenant, dans toutes les fibres de mon être. Elle étreint ma pensée. Ma vue va m'échapper, échapper au temps des hommes et des choses. Mes yeux, mes pauvres yeux ! Je ne sais quoi de vitreux apparaît dans leur globe. Leur fixité me fait peur. C'est la fin, je le sens. Je vois mon propre regard se faire glauque, se chercher, se fuir. Je voudrais rattraper cette lumière, cette image de moi qui

s'enfonce par-delà le plan du miroir. Je plonge fiévreusement à la poursuite de ce regard qui s'éloigne par-derrière, dont l'éclat pâlit comme une étoile au lever du soleil... Soleil de la mort, arrête !... Je veux me rattraper sur le bord du gouffre. Mon regard fonce, comme un plomb de sonde. Mes yeux plongeront-ils plus rapidement que ce rayon en fuite qui s'éteint ? Mes paupières ne battent plus. La pupille se dilate, se dilate, s'ouvre sur un fond d'abîme. Mes traits crispés se relâchent. Brusque comme une lame, un voile tombe devant mes yeux. Je meurs, je suis mort... o joie ! Je vois encore !

Je suis mort et je vois ! La glace me renvoie mon visage de cadavre, mon œil fixe et vitreux, mon teint à faire peur, mes traits encore marqués par les luttes de l'agonie. Je me vois mort, et jamais spectacle ne fut plus doux à mon cœur, car si je me vois, je vois, et c'est que la lumière m'est laissée... Je pleure des larmes invisibles de joie.

Mon exubérance ne se contient plus. Il me faut sortir, plonger parmi les êtres de lumière, les vivants auxquels j'appartiens encore. Je veux jouir de toutes choses. Après tout, on ne meurt pas tous les jours. Et ce jour est une date.

Sortir. Avec cette tête, y pense-tu, mon ami ? Mais les autres ne la voient pas ainsi, ne peuvent la voir...

Pour plus de sûreté, je viens de prendre une photographie. L'épreuve était bien pâle et vieillie, mais elle m'a révélé mon visage ordinaire. Je suis encore en apparence leur semblable. À moi le champagne et les femmes ! S'il le faut, je fermerai les yeux...

VI

APRÈS ma nuit de fête, je suis allé ce matin, au grand soleil, par les avenues et par les places, voir ce qu'il était advenu du monde. Eh bien ! tout m'est apparu à son point usuel de décrépitude : squelettes, cadavres, carcasses de chiens ou de chevaux, véhicules dignes de la foire à la ferraille, bref tout ce à quoi je suis accoutumé. Je suis mort, et il n'y a rien de changé dans l'univers : dirai-je que c'est un peu décevant ?

Déception qui tourne petit à petit à l'inquiétude et m'oblige à raisonner sur mon état. Il me semble que ma terreur d'hier n'était pas sans fondement et que mon regard aurait dû s'éteindre à l'instant où je mourrais. Il n'en est rien, heureusement, mais pourquoi ?

Dois-je penser qu'après leur mort les humains voient encore ? Cette explication spiritualiste répugne à mon positivisme.

Dois-je, au contraire, me dire : mes yeux, comme toute ma personne, sont encore incontestablement vivants. Rien donc de plus naturel que de continuer à voir. Mes nerfs optiques, toujours vivants, continuent à offrir aux bacilles un lieu de culture où ils poursuivent tout naturellement leur marche vers l'avenir. Peu leur chaut d'avoir atteint la date à laquelle je passerai de vie à trépas et qui n'offre à coup sûr aucun intérêt pour eux. Le processus se poursuit donc et je vois tout simplement les choses telles qu'elles continueront à être après ma mort, sans avoir autrement à m'étonner qu'il n'y ait rien de plus spécialement changé dans le spectacle offert.

Tout cela me semble convaincant. Me voici cependant dépossédé de mon temps propre, si je puis dire, de l'orgueil du sujet pensant qui a toujours tendance à croire qu'après lui tout est fini... On me rappelle que je suis d'importance nulle au regard de l'univers. Je le savais, mais enfin...

Je remarque encore que, voyant les choses telles qu'elles seront après ma mort, elles m'apparaissent telles que, normalement, *je n'eusse dû jamais les voir*. Je n'aurais jamais dû voir mon cadavre, et je le vois ! C'est en quelque sorte l'œil du purgatoire que je promène à partir de maintenant dans le monde. Cela devrait me réservier des surprises...

Ma tête de cadavre, non vraiment, je ne puis m'y faire, et je viens d'enduire ma glace de savon pour ne plus me voir. Et quand j'écris, je ne peux plus supporter la vision de cette main décharnée qui se décompose à vue d'œil. Il faut que j'aille acheter une paire de gants.

Ces gants, neufs je veux bien le croire et mon toucher me le confirme, s'offrent à moi sous l'aspect indescriptible de loques moisies, durcies, fissurées, craquelées... Évidemment, la peau de Suède avec le temps fait triste figure, et le moyen de faire un choix dans ces conditions ? J'aurais pu acheter du pécari qui avait l'air de mieux tenir, mais le prix m'a fait reculer. L'œil du purgatoire sait encore compter. Il le faut bien, mes réserves s'amenuisent.

Je voulais savoir quelle était mon avance visuelle et je me lamentais de n'avoir aucun moyen certain de l'évaluer, quand le hasard est venu à mon secours, tout à l'heure, au Luxembourg : il me suffit de regarder les poupons qu'on promène en voiture. Ils ne peuvent avoir qu'un an ou deux, et je les vois avec de petites têtes graves d'adolescents, comme des espèces de miniatures de garçons de treize à quatorze ans. À leur tour, ceux-ci, que je devine être tels aux lambeaux de serviettes scolaires qu'ils portent sous le bras, ont des visages d'hommes faits. C'est toute l'humanité qui, d'un mouvement d'ensemble, progresse d'environ quinze ans sous mon regard, poussant en tête une avant-garde de squelettes où se trouvent les morts des quinze années à venir. (Ces morts jouaient au croquet sur la terrasse des reines de France.)

Première visite d'Armande depuis ma mort. Elle m'apparaît toujours vivante et vivra donc plus longtemps que moi. Je le lui ai dit, en badinant, comme un vieillard qui en flatte un autre, ton qui m'était d'autant plus facile à prendre qu'elle m'apparaissait toute ridée, avec des cheveux gris, et au moins vingt ans de plus qu'elle

n'a. (Me suis-je trompé dans mon estimation l'autre jour ? Je suis peut-être de vingt ans en avance.)

L'aimer sous l'aspect où je la vois, pas question ! Mon amour pour elle n'est pas de taille à durer vingt ans. Il faut lui faire comprendre que nos rapports sont à glisser sur le plan de l'amitié. Est-ce conséquence de ma froideur, ou de ma mort ? elle, jadis douce et brave fille, devient aigre et acerbe. Nos prises de bec se sont multipliées.

Mon encre blanchit tellement sous mon regard que je dois y ajouter de l'encre de Chine pour continuer à pouvoir écrire. Et je vois venir le moment où il me faudra remplacer ce papier jauni par un morceau de parchemin, si je veux continuer à tenir mon journal.

La pensée que je vois ce que je n'aurais jamais dû voir ravive ma curiosité pour ma propre vision du monde. Je délaisse la photo qui ne peut rien m'apprendre de neuf (toujours les mêmes arbres, les mêmes maisons, les mêmes femmes...) pour revenir au témoignage de mes yeux. Je fais même entrer ce témoignage tel quel dans mes toiles et ne peins plus que des scènes entre squelettes. On dira que j'ai une imagination macabre. Je m'en moque. Il faut d'abord peindre ce que l'on voit... Et puis, ces personnages réduits à leurs os conviennent admirablement aux valeurs ambrées, patinées, opaques qu'ont pour moi les couleurs les plus claires à leur sortie même du tube. Je ne vois sur ma palette que bitume, noirs verdâtres, violets à reflets lie-de-vin, qui sont les couleurs mêmes de la décrépitude en harmonie avec mes nouveaux sujets, genre « Fêtes Galantes au Cimetière ».

Et, franchement, je n'avais plus beaucoup le choix des genres. Pouvais-je songer à une carrière de portraitiste, espérer nuancer finement l'expression psychologique d'un crâne ? Allais-je me risquer dans la nature morte, qui semblait pourtant assez indiquée ? Mais la nature morte, les trois pommes cézannienes, ont disparu de mon horizon depuis longtemps. Il ne me restait que la ressource des tableaux où la chair ruisselle, le genre Rubens, traité évidemment après passage au tombeau : c'est ce que je fais, en ramenant la composition au format des Watteau, plus économique.

Oui, je me laisse emporter vers le grand large maintenant. L'attraction n'est pas exercée par le monde auquel j'appartiens, mais par celui vers lequel je vais. Et il me semble que les choses évoluent avec plus de rapidité encore qu'autrefois. Dans les rues, des maisons entières, des édifices disparaissent : la tour Eiffel est réduite à l'état d'ombre, l'Opéra ne m'apparaît plus que sous forme d'un nuage de cendres (doit-il encore brûler dans un avenir proche ?) ; par contre, l'Obélisque tient le coup. La pierre du désert en a vu d'autres. Hier soir, en me promenant, j'ai assisté à un spectacle qui m'a frappé de stupeur : des squelettes miraculeusement suspendus franchissaient la Seine dans le vide. Il m'a fallu un moment avant de comprendre que je voyais les académiciens rentrer chez eux après la séance hebdomadaire, en empruntant la passerelle du pont des Arts qui n'était plus qu'un souvenir à l'époque atteinte par mon regard...

Souviens-toi que tu n'es que poussière et que tu retourneras en poussière.

Pas besoin de m'en souvenir, je le vois à chaque instant. Néanmoins on ne peut se défendre d'un haut-le-corps quand, abaissant distraitemment son regard sur soi-même, on rencontre, comme je viens de le faire, à travers le voile poussiéreux qu'est un pantalon, ses propres rotules et tibias venus au grand soleil. Ainsi, à mon tour, je vais devenir squelette... Je ne suis pourtant mort que depuis peu de temps. Mon cadavre n'aura guère tenu. Est-ce à dire que je dois mourir dans un pays lointain, où ma dépouille exposée aux vautours sera rapidement réduite à mes os ? Ou bien, enterré dans la fosse commune avec les misérables, la chaux aura-t-elle vite fait son œuvre sur ma chair ?... J'aurais aimé conserver plus longtemps ma peau.

J'ai nettoyé la glace pour me voir en pied. Je suis horrible. L'espèce de buée gélatinuse et transparente que doit devenir ma chair n'apparaît encore que par endroits. En général, ce sont des lambeaux putréfiés à reflets gluants qui adhèrent à mes os. Par goût de la propreté, je me suis surpris à vouloir les arracher, et me suis instinctivement empoigné la peau du ventre – qui tient bon, heureusement ! Alors j'ai vaincu mes répugnances et commencé

d'après cette vision un « Portrait de l'artiste par lui-même », genre écorché de Bar-le-Duc. Mais je ne lèverai pas mon cœur vers le ciel, c'est trop pompier et contraire à mes idées.

La marche en avant s'accélère : me voici passé entièrement à l'état de squelette. J'en suis bien content. Les derniers îlots de chair en décomposition ont disparu, et, de haut en bas, m'apparaissent des os propres qui ne présentent aucune malformation désagréable. Tel qu'en lui-même enfin..., etc. Je me contemple sous ma forme définitive. Les pièces de mon habillement tendent un voile très tenu autour de ma dépouille. C'est discret, décent. Mais les boucles métalliques du pantalon, des bretelles, des jarretelles mettaient des taches disparates de rouille autour de ma nouvelle silhouette. Je viens de me débarrasser de ces accessoires. Je me veux net et libre.

Drôle de façon de faire sa toilette et de soigner sa mise !

Étant descendu cet après-midi pour passer chez mon marchand de couleurs, je vois sursauter le premier passant que je croise. Une pucelle de quelque trente à quarante ans pousse un cri à ma vue. À distance, se forme un petit groupe qui me dévisage avec des ricanements.

Un chauffeur de taxi m'a livré le mot de l'énigme en me lançant au passage : « Tu prends le frais ? » J'avais simplement oublié de passer le nuage de poussière qu'est mon pantalon et j'étais par inadvertance sorti tout nu ! Quand on se voit à l'état de squelette, la différence n'est pas si grande.

Je suis rentré rapidement, poursuivi par les cris des gamins qui criaient « Au fou ! ». D'autres proposaient d'aller chercher un agent. J'ai failli me trahir en leur jetant : « Ne soyez donc pas si fiers de vos bidoches pourries ! »

Voilà qui ne va pas arranger ma réputation dans le quartier.

Scène hilarante : un convoi funèbre sur le chemin du cimetière Montparnasse. Le cheval du corbillard, le cocher, les veuves, les orphelins, tous étaient plus ou moins à l'état de squelettes. Seul le mort, enfermé dans sa boîte en chêne massif restait impénétrable aux regards et faisait neuf, j'allais dire vivant. Comique, comique, ces os qui en remorquaient d'autres. Ils ne sentent donc pas, s'ils ne le voient pas, que tout revient au même ?... Je vais en faire une

petite toile : *l'Enterrement sur le boulevard*, qui damera le pion au père Courbet et à son macchabée d'Ornans.

On ne vit pas au milieu de la poussière et des morts sans ressentir des accès de mélancolie dépressive... Il en est de moi comme de ces filles qui, absorbées par leur métier, n'ont plus de l'humanité qu'une triste vision phallique. Ah ! le voyage dans la causalité n'est guère divertissant, et les horizons du paysage disparaissent sous des brumes bien grises... Il faut apprendre à distinguer les choses par leur seul contour, de plus en plus flou, à se faire une âme de scarabée pour pouvoir vivre dans cette pourriture... J'ai beau me dire que j'ai l'œil du purgatoire, ça ne me console guère. J'en viens à me demander si je ne ferais pas mieux de mettre des verres fumés, de m'acheter une canne blanche, et de me dire tout bonnement aveugle... Mais j'exciterai la pitié ! Tout mais pas ça. Et puis, sait-on jamais ?...

Pourquoi ? pourquoi cette épreuve ?... Je lis. Les livres tiennent le coup plus longtemps que les humains.

Scène atroce, commencée à propos de je ne sais quoi : une Armande, plus vieille que je ne l'avais jamais vue, éclatait en reproches que je comprenais plus ou moins. La vie avec moi devenait, paraît-il, impossible. Jamais je ne m'occupais d'elle, jamais je n'avais la moindre attention. Mon égoïsme monstrueux tuait à la longue tout amour, etc.

Je la regardais froidement, comme un vieillard sa vieille compagne, sans aucun intérêt affectif, avec le détachement des psychiatres qui observent une crise d'hystérie. Toute femme est une hystérique en puissance. Je voyais des espèces de crispations bizarres prendre naissance sur ses joues ridées. Elle criait :

— Tu aurais cent ans que tu ne serais pas plus éteint. Tu glaces ma jeunesse. J'aime la vie, moi. Tiens, depuis combien de temps m'as-tu embrassée ? Depuis combien de temps, le sais-tu seulement ?

Mon regard ne se détachait pas de son visage. Je savais bien que je l'irritais en la regardant de cette façon, mais je la voyais virer au vert pomme pendant que les ailes de son nez se pinçaient. Une expression d'égarement, ou plutôt une absence d'expression figeait

les traits de sa figure. On eût dit un masque de carton peint... Brusquement j'ai compris que je la voyais mourir ! La fatalité l'avait conduite chez moi le jour de son agonie !

Instinctivement, tant la vue de son visage était bouleversante, j'ai murmuré, comme j'eusse fait penché à son chevet : « Ma petite Armande... »

— Ta petite Armande ! Tu crois t'en tirer avec des mots. J'en ai assez de tes mots pour ne rien dire. C'est trop tard, maintenant, trop tard.

— Trop tard ?

— Oui. C'est fini. Je te le dis bien clairement pour que tu comprennes : c'est fini.

Et en effet, son regard prenait cet aspect glauque, avant-coureur de la fin, déjà observé dans la glace le jour de ma mort. Malgré tout, malgré son ton de furie, j'étais ému.

— Nous ne pouvons pas nous quitter comme ça, tu as toujours été si brave.

— C'est ça, oui, la brave fille, celle qu'on prend et qu'on laisse comme un parapluie. T'es-tu jamais occupé de moi, de ce que je pouvais sentir, penser ?

Ce visage épuisé de moribonde qui me lançait de tels reproches, le rapprochement était cruel.

— Je ne demande qu'à être gentil...

— Gentil ? Monsieur voudrait être gentil ! C'est à mourir de rire ! Tu peux remballer ta gentillesse, il n'est plus temps. Je sais maintenant que tu n'as rien dans la poitrine. Les pierres ont du cœur à côté de toi.

Elle haletait. Les convulsions de l'agonie, avec le réalisme d'un décor trop précis, donnaient un semblant de vérité aux imprécations qui sortaient de sa bouche. C'était idiot, je me sentais pour elle, à cause du spectacle douloureux qu'elle m'offrait, la tendresse, à tout le moins la pitié, qu'on éprouve pour une mourante, et la violence de son langage bloquait toutes mes bonnes dispositions. J'aurais voulu me laisser aller à ces serments mensongers qu'appelle le lit de mort :

— Calme-toi. Ça va aller mieux.

— Je ne veux pas que ça aille mieux, je veux que ça n'aille plus du tout. Quand on a senti, comme tu me l'as fait sentir, qu'on était

inutile, on s'en va... J'ai patienté, le plus longtemps que j'ai pu. Maintenant, je ne peux plus. Je veux m'en aller, ailleurs, là où je compterai sur quelque chose...

Alors, toujours à cause de ce visage, j'ai soupiré : Compte-t-on pour quelque chose après la mort. ?

— Ce que je veux, c'est sentir une présence, une affection, quelqu'un qui vous apprécie... Du reste, si je te parle comme ça, c'est que j'ai trouvé...

— Je m'en doute un peu.

— Tu t'en fiches ! C'est complet !

L'indignation, ou l'approche de la mort – je ne pourrais pas le dire – la faisait encenser nerveusement : le petits coups de menton qui se déchargeaient en l'air en tendant brusquement les plis de son cou de vieille femme. Je finissais par ne plus savoir où nous en étions. Elle faisait ses préparatifs pour s'en aller, avec une vague touche de comédie qui sentait la fausse sortie. J'éprouvais une envie malsaine de la garder auprès de moi pour m'assurer qu'elle allait bien mourir. En même temps, la pensée me hantait qu'on ne mette pas une mourante à la rue, qu'il fallait être bon, surtout en un tel moment. Oh ! je savais bien quel était ce vrai remède : lui fournir des preuves de mon attachement.

J'ai mis ma main d'os sur la sienne où les veines dessinaient, en relief sur une croûte luisante, le tatouage de la vieillesse. Au toucher, sa peau était la douceur même. Elle a retiré sa main.

— Il ne faut pas m'en vouloir, ai-je dit. Je suis malade, plus malade qu'on ne peut croire.

— N'essaie pas de m'avoir à la pitié !

J'ai souri, conscient de la supériorité de mon rôle.

— Je ne suis pas tout à fait comme les autres.

— Oui, je sais, ton génie, a-t-elle jeté avec ironie.

— Mon génie, ou autre chose : une façon de voir plus aiguë peut-être...

— Et de ne rien sentir.

— De sentir au moins que nous sommes bien sots de nous disputer quand les jours sont si courts.

Je disais tout ça parce qu'elle allait mourir, pour respecter la tradition. C'était plus fort que moi. Mais à quoi bon, puisque ses vingt-cinq ans ne se doutaient de rien ?

Je la sentis mollir. En même temps, pour me venger d'avoir été humble, d'avoir laissé percer mon secret, un désir horrible, un désir de nécrophile naissait en moi. Je voulais encore une fois la tromper avec elle-même, avec cette chair en ruine si éloignée de celle que j'avais aimée, et, pour tout dire, je voulais souiller le souvenir que j'aurais pu garder d'elle. Il me semblait aussi qu'en insultant la mort, j'affirmais, avec les droits de la vie, mon appartenance à un monde d'où je me trouvais injustement chassé. Ce n'était qu'une moribonde, mais quand on est soi-même un squelette, a-t-on le droit d'être exigeant ? Par-delà le tombeau, je pouvais retourner encore avec les filles des hommes. Comme un mauvais ange, je pouvais m'évader de mon enfer... Était-ce donc une tentation qu'elle m'apportait ? Toutes ses remarques acides, ses reproches, ses injures même n'avaient-ils été que des banderilles pour réveiller mon ardeur ? En succombant, si je lui donnais raison, c'était moi-même que je condamnais. Cela même me tentait...

Je ne sais plus tout ce que j'ai pu penser, mais je l'ai prise dans mes bras, et j'ai pressé sous mes lèvres son visage ferme et lisse qui fleurait la santé et la vie...

Quand j'ai ouvert les yeux, je me suis aperçu avec un frisson d'horreur que je ne tenais plus dans mes bras qu'un cadavre, le flanc gluant de l'autre baudelairienne... Dans le trouble consécutif à ma reprise de conscience, je crus l'avoir réellement tuée. Elle restait inerte sur le divan. Son visage disait le calme de la mort, la détente qui suit l'agonie. Elle ne respirait plus, L'avais-je étouffée dans une crise de démence ? J'en restais muet d'angoisse.

Enfin, elle a soufflé un « Je suis morte... » qui m'a rendu la vie. Elle a répété, gardant les yeux clos :

— Je suis morte.

Et, morte, elle s'est relevée. Doublement morte, pour moi, en effet. Son cadavre aux yeux vitreux n'appelait plus que le croque-mort. Les comédies de la vivante, j'ai senti brutalement que je ne les lui passerais jamais plus. Elle a levé le bras pour caresser de la main mes cheveux. Devant ces doigts de mort qui approchaient de ma figure, j'ai eu un brusque recul.

— On dirait que je te fais peur ?

On doit aux morts la vérité. J'ai répondu sans ciller :

— Non, tu me fais horreur.

De son œil fixe de cadavre, elle m'a jeté un regard, oh ! quel regard ! Mais j'ai soutenu le choc, comme avec une épée. La haine semblait faire des étincelles dans le silence. Les morts sont durs entre eux. Sans ménagements, j'ai ordonné :

— Va-t'en !

Elle s'est relevée brusquement, comme cinglée par un coup de cravache. Elle n'a pas dit un mot, elle est partie.

Si elle avait demandé des explications, ma réponse était prête : « Moi aussi, je veux une maîtresse vivante. »

Est-il bien vrai que je veuille une maîtresse vivante ?

N'ai-je pas dépassé le stade où l'on échappe à toute luxure ? Quand je me regarde en pied dans la glace, la disparition de mon sexe a quelque chose de symbolique.

J'apprends à connaître la solitude des cimetières. Dagerlöff, mort ; Babar, mort ; Armande, ma concierge, mortes ; et moi-même... Le cercle des familiers s'évapore autour du centre lui-même évanoui. La vie s'éloigne. Sous mes yeux, comme un chancré dévorant, s'agrandit un néant que je pressens infini.

Les squelettes auxquels ma vision s'habitue, se décomposent à leur tour. Voici maintenant que les cages thoraciques perdent leurs côtes, laissant voir des vides tristes comme ceux des dentures. Ailleurs, c'est un tibia qui manque ou des clavicules. Il est rare que je trouve un crâne intact. C'est à croire que toute l'humanité a dû être trépanée. Trépanée par l'avenir. Vengeance du temps sur ces folles cervelles...

Ces os manquants me permettent des identifications plus faciles de mes contemporains. Au début, quand ils jouissaient de l'intégrité de leur squelette, je les confondais tous. Maintenant, je m'en tire mieux. Babar, qui doit être enterré dans un endroit humide et malsain, a perdu les os du bras, il ne lui reste que des tronçons d'humérus. Il ne comprend pas pourquoi je l'appelle le manchot jovial quand je le rencontre à la terrasse.

Depuis quelques jours je note aussi un cadavre sans fémurs qui semble me suivre à distance. On dirait un squelette de cul-de-jatte

qu'un phénomène de lévitation maintiendrait à la bonne hauteur au-dessus du sol.

Je voudrais convier quelques camarades à l'atelier pour voir leurs réactions devant mes dernières toiles avant d'organiser une exposition. Je ne dirai pas que je peins d'après nature ; tout sera présenté comme des compositions imaginaires. Si je songe à exposer, ce n'est pas par souci de la gloire, mais pour arriver à faire un peu d'argent. Mes billets, déjà réduits en poussière, disparaissent pour de bon dans la poche des fournisseurs. Ce gaz encore à payer...

Aperçu le cul-de-jatte qui paraissait me guetter au coin de la rue.

Dans la pénombre de l'escalier où je remontais avec une bouteille de vernis pour mes toiles, une voix qu'il me semblait vaguement connaître a fait : « Menteur ! »

J'ai alors aperçu le cul-de-jatte rencoigné dans un tournant obscur.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Menteur, je sais ce que vous voyez.

Sur le moment, j'ai frémi. Qui donc avait pu pénétrer non secret ? Une brusque intuition m'a fait dire : Dagerlöff ?

Le squelette cul-de-jatte a incliné son buste. J'ai reconnu la façon de saluer du vieux fou.

— Vous ne reconnaissiez pas mes os, hein ? vilain menteur qui jouez la comédie !... Oui, je suis Dagerlöff, qui plus est, votre compagnon de voyage. Vous avez voulu me tromper. Pour en avoir le cœur net, j'ai fait l'expérience sur moi-même. M. Poldonski, nous sommes deux maintenant à évoluer hors du monde causal, et vous ne pourrez plus m'abuser par de faux rapports. J'ai les mêmes yeux que vous pour percer les apparences. Ah ! vous pouvez trembler dans votre carcasse.

Sous son regard dont je connaissais par moi-même le pouvoir, je me sentais en effet si subitement nu que j'en frissonnais et ramenais instinctivement les pans de mon veston sur ma poitrine. Mais il parlait fort et risquait d'attirer l'attention des voisins. Mieux valait poursuivre la conversation et régler nos comptes dans l'atelier.

Assis face à face, nous nous sommes d'abord dévisagés – si l'on peut dire – en silence. En pleine lumière, nous évaluions, d'un œil sévère encore qu'invisible, nos débris réciproques, comme deux femmes qui jugent de leur toilette.

Il avait non seulement perdu les fémurs, mais son os iliaque pourri était percé des vers. Une moisissure verdâtre sourdait entre les vertèbres de sa colonne et, les sutures de son crâne ayant cédé, il avait l'air d'avoir pris pour tête la carapace hérissée de piquants d'un vieux crabe. Sur le sternum s'étalait une espèce de crachat noirâtre et rongeur. Son état de décomposition était beaucoup plus avancé que le mien.

— Vous auriez dû vous faire incinérer, c'eût été moins écœurant ! fis-je pour rompre le silence.

Il ne répondit pas, et je m'aperçus qu'il regardait les toiles que j'avais alignées au pied du mur dans l'intention de les vernir. L'intérêt qu'elles paraissaient lui inspirer commença à flatter ma vanité. Hochant sa carapace de crabe, il a fait :

— C'est ça, c'est bien ça... La vie elle-même, si j'ose dire, enfin telle que nous la voyons...

Du coup, mes sentiments à son égard commencèrent à évoluer. J'oubliai mes griefs. Le goût de la solitude, le besoin de me tenir sur mes gardes que renforce toujours en moi un interlocuteur humain, cédaient dans le cas présent à une sensation de détente. Je ne le voyais pas, ou si peu... Il était mort comme moi. Il voyait comme moi. Nous étions les deux seuls êtres au monde à pouvoir nous comprendre, parler librement... Enfin, je me trouvais devant un semblable !

Il se leva pour considérer de plus près la toile de l'enterrement, avec au premier plan le squelette du cheval tirant le corbillard. Puis il revint vers les « Fêtes Galantes ». Remarquant que les fémurs s'enlaçaient, en gardant pourtant entre eux la distance des chairs invisibles, il loua dans ces ossements une pudeur que les vivants ne gardaient pas.

— C'est parce qu'il a été préservé des contacts impurs que le squelette est la partie la plus durable de l'individu, dit-il.

J'eusse souhaité une critique plus picturale. Parcourant encore du regard la rangée de tableaux, il a fait :

— Vous ne voyez pas les formes ?

— Les formes ? Vous voulez dire les volumes ?

— Non, non ! Les formes. Je les appelle ainsi faute d'un autre nom. Des formes diaphanes et comme tissus d'immatérialité qui passent, immuablement sereines, à travers la foule, les murs...

Devant mon incompréhension, il ajouta :

— Il est vrai, vous ne les voyez peut-être pas encore. Quoique parti le second, je suis plus avancé que vous, ayant doublé la dose. Toutes vos visions – et son geste embrassait mes toiles – sont bien les résidus, les derniers vestiges d'un monde qui s'enfonce sous nos regards. Le niveau du temps monte pour nous comme une mer, et nous ne voyons plus émerger que les hauts sommets, les nervures les plus durables qui, peu à peu, vont tourner à la dentelle de plus en plus aérée... Mais enfin, tout cela relève encore de l'univers auquel nous avons appartenu. À l'opposé, l'aurore du monde nouveau doit jeter ses premières lueurs. Les lointains linéaments de la prochaine position d'équilibre doivent nous apparaître à nous qui sommes suspendus entre deux mondes. Ce sont ces lueurs, ces oiseaux du grand large annonciateurs du nouveau monde inconnu que j'appelle les formes.

J'étais suspendu à sa vieille mâchoire qui tremblait sous sa voix comme bat le volet d'une maison abandonnée.

— Les formes ?... Est-ce que vous voudriez dire les anges ?

Il ricana.

— Où croyez-vous donc que je vous emmène ?

— Il m'est arrivé de penser à une sorte de purgatoire...

— Le mot est trop précis, trop chargé de sens fantaisiste par le vocabulaire religieux opérant sans l'appui d'expériences concrètes comme la nôtre. Il risque d'infléchir le voyage qui, songez-y, n'a plus rien de prédéterminé, baignés que nous sommes dans un libre-arbitre universel, loin de tout univers causal... Dans cet état, la moindre influence peut nous engager dans une fausse voie. Il faut rester impartial et attendre pour voir autour de quel résidu se fera la reconstruction.

— Mais ces formes ?

— Je ne peux rien dire encore. Vous les verrez bientôt. Qui sont-elles ? Encore une fois, je ne voudrais pas vous influencer... Parfois, je pense aux morts qui, devant nous, ont entrepris ce même voyage. Je vous ai dit un mot de ces malades emportés par un ouragan de temps accéléré. S'il est une chose que nous enseigne à coup sûr notre expérience, à nous qui sommes à la fois mort et vivants, c'est que la distinction entre la vie et la mort n'est pas si radicale que le croit le vulgaire. Tous les espoirs sont permis. Les morts nous ont

précédés, nous marchons sur leurs traces. Si nous allions les rattraper ?...

Son squelette s'agitait fébrilement, et dans sa voix passait une émotion que je n'y avais encore jamais entendue. Il en oubliait de jouer son personnage ordinaire.

— Je vais vous faire un aveu, M. Poldonski, il n'y a rien que je souhaite plus passionnément que de retrouver les morts... Enfin je pourrais la revoir : elle... Je pourrais entendre encore sa voix... Ma fille ! Le drame de sa disparition est toujours aussi présent à mon esprit que le premier soir... Mon enfant, ma seule passion, un être unique, un prodige... Un soir – elle était sujette à des fièvres – elle a quitté mon toit, s'est enfuie... Les jours se sont ajoutés aux jours. Je ne devais savoir que beaucoup plus tard : elle était morte ; mais elle se trouvait auréolée de la plus étrange des gloires ; morte, mais en possession du secret après lequel, nous vivants, nous courons tous vainement... Ma fille, Apolline, l'avouerai-je ? c'est pour elle seule au fond que je me suis lancé dans toute cette aventure, avec l'espoir de la rejoindre, de lui apporter d'un seul coup les vingt années de tendresse qui attendent, accumulées dans mon cœur, et tenir enfin de sa bouche le sens ultime du mystère de la mort...

L'émotion brisa sa voix. J'étais étrangement calme et froid, par esprit de contradiction peut-être. Il avait allongé le bras, et je sentis avec un frisson de dégoût sa main tiède et suante sur le dos de la mienne. À la rigueur, je pouvais l'entendre, mais les contacts physiques étaient de trop. Tout appel à la sympathie m'a toujours glacé. Il n'a pas insisté.

— M. Poldonski, fit-il en allant à la porte, quand vous verrez les formes, prévenez-moi. Nous chercherons ensemble. À nous deux nous aurons plus de chances de la retrouver...

Je l'ai raccompagné sur le palier. En voyant son buste de cul-de-jatte, suspendu à mi-hauteur, effectuer une série de petits décrochements aérien, j'ai compris qu'il descendait les marches de l'escalier.

VII

J'AI cherché des formes hier toute la journée, sans succès. Il est dit que ce vieil imbécile me possédera jusqu'au bout.

La pensée m'étant venue que les formes pouvaient être des fantômes, j'ai passé la nuit à rôder autour du cimetière Montparnasse, regardant à travers les grilles les allées qui s'enfonçaient entre les tombes. Pas de fantômes, mais des poules sur le trottoir à ne savoir où mettre sa vertu. Le comble serait de se faire plomber en allant chercher des fantômes !

J'ai ramené à l'atelier trois copains ramassés à la terrasse du bistrot, dont l'inévitable Babar, pour leur montrer mes dernières toiles.

Dans le coin où je m'étais retiré pour ne pas les influencer, je voyais les os de mes visiteurs passer et repasser devant les os peints. Ils ne disaient rien et manifestement ne se reconnaissaient pas sur les toiles. À certaine agitation de mâchoires, j'ai compris qu'ils rigolaient doucement (il est difficile de distinguer le rire d'un crâne). Il a tout de même bien fallu qu'ils commencent à débloquer :

- L'idée est drôle, mais un peu monotone...
- Peut-être pas nouvelle.
- Malheureusement, on ne fait pas de peinture avec des idées.

Je me suis défendu, j'ai parlé du Campo-Santo, d'Orcagna. Ils sont devenus plus acerbes : « Une recherche de l'effet littéraire, en peinture, ça n'existe pas. »

« La peinture commence à la fesse et finit avec elle. »

« Tu te forces, tu t'engages dans une impasse. » Et les conseils se sont mis à pleuvoir : « Colle-toi donc devant la nature et vas-y comme une brute. » — « Peins avec n'importe quoi, si tu veux, mais peins ce que tu vois. » — « C'est l'œil qui compte, point l'imagination. »

Excédé, je les ai fichus dehors, et je suis resté seul devant mes toiles – assez symboliquement...

Non ! je ne serai pas de ceux qui insistent et mendient auprès de leurs contemporains un peu de renommée. D'eux à moi, les derniers ponts sont coupés, et ce sera un fossé, un abîme d'indifférence. Je resterai du côté de ma vision, de mes toiles, avec elles, loin d'eux tous. Ce ne sont pas les appeaux, les dehors de la vie qui me retiennent, comme ils retiennent tous ces cerveaux d'alouette. Je peins les profondeurs, moi, et c'est cela qu'ils ne me pardonnent pas. Je leur fais peur avec ma vérité. Eh bien ! s'ils ont peur, qu'ils s'enfuient ! Et moi, d'autant plus hardi que je serai plus seul, je pourrai plonger plus loin encore...

Repoussé de toutes parts, que me reste-t-il ? Mon mal. C'est assez !... On n'est soi que dans ses tares.

Le mal a fait des progrès dont je demeure effaré.

Étonné de ne croiser sur le boulevard que des squelettes décrépits, et regrettant presque les cadavres de naguère, dont la peau de momie évoquait encore un peu la vie, je me suis demandé quelle pouvait être mon avance ? J'ai eu recours à mon horloge indicatrice, qui est au Luxembourg, le long du mur de l'Orangerie, cet endroit où les mamans-squelettes exhibent au soleil les chers fruits de leurs entrailles. J'ai interrogé du regard une vingtaine de voitures d'enfants, je me suis penché sur les plus tendres poupons emmaillotés de leurs guenilles. Eh bien ! je n'ai trouvé partout que de petits squelettes !

Ainsi, alors même, qu'il vient de naître, un être m'apparaît déjà mort. Or, il est inadmissible de penser que tous ces enfants mourront en bas âge. Certains atteindront la maturité, deviendront des vieillards. Si néanmoins, je les vois tous, sans exception, sous forme squelettique, la conclusion s'impose : mon regard atteint au moins un siècle d'avance, délai dans lequel tout ce qui vit à cette heure ne sera plus qu'ossements.

— Fais risette au monsieur, disait la mère flattée de l'attention avec laquelle j'examinais son produit.

Je ne sais s'il a fait risette le monstre pendu à son hochet d'os, mais, moi, j'ai ricané sourdement, douloureusement, car j'apprenais que désormais je ne pouvais plus espérer voir une créature vivante. J'étais seul au milieu du XXI^e siècle.

Plus un regard humain ne viendra au-devant de mon regard. La chair a disparu pour moi. J'habite exclusivement un univers de mort. C'est une date, une coupure définitive. La mélancolie ne me quitte pas ce soir...

Si j'allais demain au Jardin des Plantes, verrais-je encore en vie l'éléphant ?... Ou les perroquets peut-être ?...

Je rêvais devant le grand bassin des Tuileries où ma tristesse était allée se traîner. Autour de moi, les squelettes de toutes dimensions menaient la ronde ordinaire des vivants. Les petits jouaient, poussant un cerceau dont je ne voyais que l'ombre, ou maltraitant une espèce de bateau que seul trahissait son sillage sur l'eau du bassin. Sur les bancs de pierre, des squelettes adultes, aux phalanges ornées d'aiguilles d'ivoire, tricotaien inlassablement le vide. Plus loin, sous les arbres pourris, dont le feuillage n'existant plus que par son bruissement, d'autres squelettes poursuivaient deux à deux la conversation amoureuse de toujours. Je contemplais mon univers de poussière...

Et brusquement, les formes me sont apparues !

D'un seul coup, comme en surimpression sur ma réalité grise, un vol de formes blanches a fait irruption. Elles venaient de toutes les directions, passaient, couraient, s'immobilisaient, repartaient. Taches mouvantes, aux contours humains, qui papillonnaient sans se soucier du sol, du ciel, ou des obstacles, glissant sans effort apparent dans un impalpable éther... J'ai cru à une hallucination, à ces taches dansantes que laisse le soleil sur la rétine ; je me suis frotté les yeux, les formes étaient toujours là.

Leur comportement, assez différent de celui des humains, ne semblait pas dû au hasard, comme la chute des flocons de neige, par exemple. Chacune d'entre elles donnait l'impression d'aller quelque part. Mais leur activité ne troublait aucunement l'évolution de l'univers réel, de la toile de fond où les vivants continuaient à circuler sans rien voir de ces passages incessants de blancheurs. Je suis resté bouche bée, j'ai murmuré : « Les formes ! »

Elles étaient extrêmement blanches, presque transparentes... Comme l'une d'elles passait à ma portée, très vite, j'ai distingué les traits d'un visage humain... Les formes ! Je ne les espérais plus !... Je voyais donc les formes ! La chaise sur laquelle j'étais assis faisait

crisser le gravier tant mon corps tremblait. Je me suis levé, j'ai voulu en suivre une, mais elle glissait trop vite... Puis, aussi subitement qu'elles m'étaient apparues, les formes ont disparu.

— Mais, Riri, qu'est-ce que tu fais là ? a crié près de moi une voix de petite fille.

À nouveau je me suis frotté les yeux. Avaïs-je rêvé ? N'était-ce pas une hallucination cette fois, bien caractérisée ? Je commençais à le croire, quand, avec la même soudaineté que la première fois, les formes me sont réapparues. J'ai accusé l'heure, un effet de soleil. Je me suis levé, j'ai tourné le dos au couchant. Partout, derrière moi comme devant, les formes peuplaient le jardin. Une espèce de fièvre m'a saisi. Comme l'enfant qui court après l'arc-en-ciel, je me suis mis à les poursuivre. Profitant d'un moment où l'une d'elles restait immobile derrière un couple, je me suis jeté brusquement en avant. Je n'ai rencontré que le vide... Mais on me regardait, mon attitude devait paraître étrange. J'ai fait un effort sur moi-même, je me suis éloigné, du pas d'un promeneur innocent. Les formes avaient disparu.

Mais, en rentrant, elles me sont apparues deux fois encore sur le boulevard Raspail, devant la prison du Cherche-Midi d'abord, et plus haut, près de la statue de Rodin, où elles évoluaient à travers les taxis et les autobus encombrant le carrefour. Il faisait presque nuit, mais l'éclairage artificiel ne changeait rien à leur aspect.

Ainsi donc, je vois les formes ! Une sorte de ravissement me saisit ce soir dans mon atelier en écrivant ces lignes. Le sentiment d'une puissance inconnue et nouvelle s'empare de moi. Mon martyre n'aura donc pas été inutile ? Je me répète, à voix basse comme un enfant qui dit sa prière : « Tu as vu les formes, tu as vu les formes... » Et ma tête s'exalte.

Mais pourquoi tout ce temps perdu ? pourquoi ne les ai-je pas vues plus tôt ?

La réponse me vient à l'instant à l'esprit : les formes ne pouvaient m'apparaître tant qu'il y avait encore un vivant dans l'univers offert à mes regards. Elles ne peuvent se révéler que dans un monde situé au-delà de toute vie humaine. Ayant maintenant plus d'un siècle d'avance, et ayant conservé ma faculté de voir, je peux les surprendre dans leurs évolutions sans qu'elles s'en doutent...

Je suis sûr maintenant de ne pas avoir été victime d'une hallucination. Je vois réellement ce que nul regard ne devait voir. Je plonge dans les secrets de l'au-delà par l'entrebâillement d'une porte mystérieuse.

J'ai passé tout le jour à guetter les formes et à les étudier.

Il ne suffit pas de le vouloir pour les faire apparaître. Il faut certes y penser, mais une autre condition inconnue est encore nécessaire. La surimpression apparaît brusquement et le phénomène peut se produire en tous lieux.

Il est difficile de clairement distinguer leurs traits tant elles passent vite. Elles paraissent infiniment plates, tout en obéissant aux lois de la perspective. Elles ont des visages humains. On dirait des manières de photographies, ou plus exactement ces gravures qui précèdent la photographie, où les ombres sont faites de menus traits serrés et parallèles. Elles me font penser aux images du *Magasin pittoresque*, à ces portraits de célébrités qu'on trouve dans les pages historiques du *Larousse illustré*. Elles sont incontestablement très affairées, mais leurs occupations restent un mystère.

Elles ne parlent pas entre elles.

Qui sont-elles ? Je ne pense plus qu'à elles à tout instant du jour. Non seulement leur mystère excite ma curiosité, mais l'apparence de vie qu'elles apportent m'attire, en restituant au monde sa physionomie familière. Elles ont des visages, des visages que je distingue mal, mais qui sont tout de même humains. Je ne suis plus seul dans un décor de mort. Elles sont comme des étincelles luisant sur des cendres. En leur compagnie, pourtant lointaine et muette, quelque chose réchauffe mon cœur. Le soir, à la brume, quand l'ombre étoffe et enveloppe les squelettes et les ruines du monde réel, si les formes m'apparaissent, je peux croire encore assister aux évolutions des vivants.

Mais, soit bizarrerie de leur éclairage, transparence de leur apparition, ou vertu secrète tenant à leur nature, je me sens incapable de les peindre... Tout à l'heure, comme il faisait jour encore, et qu'elles couraient au milieu de la cohue du boulevard, j'ai pris traîtreusement, en me cachant d'elles, une photographie. Je viens de la révéler : elles n'apparaissent pas sur le cliché, qui montre

seulement les passants ordinaires dans leurs costumes grotesques que j'avais oubliés.

L'objectif photographique ne voit pas les formes. Elles seraient donc immatérielles ; et pourtant je les vois. Sont-ce donc les ombres des morts, comme paraissait le penser Dagerlöff ? Mais pourquoi verrais-je revivre des morts parce que je vois les choses avec une avance d'un siècle ? Je n'ai jamais vu que le présent, plus exactement ce qui, dans ce présent, dure le plus longtemps.

Faisons taire notre imagination, faisons appel à la raison qui ne m'a jamais trompé. Quelle est la chose du présent qui dure le plus longtemps et qui est immatérielle ? Réponse : les idées. Après les corps, les cadavres, les squelettes, ce sont les idées des humains qui sont les plus durables. Je verrais donc les formes des idées... À en juger par la façon dont fonctionnent la plupart des cerveaux, rien d'étonnant qu'elles soient un peu vagues. Mais pourquoi ont-elles un visage ? Une idée n'a pas de visage.

Essayé vainement de dévisager un peu longuement une forme hier soir à la sortie de l'Opéra où un vrai cortège de fantômes blancs descendait l'avenue du même nom. Leur transparence rend l'observation incertaine. Il faudrait que j'aille confronter mon point de vue avec celui de Dagerlöff.

Dans la solitude, elles ne m'étaient encore jamais apparues. Or, hier au soir, à l'instant où, étendu sur le divan, j'allais m'assoupir, la sensation d'une présence m'a fait ouvrir les yeux. À mon grand étonnement, une forme était en face de moi, immobile comme une grande photographie sur le mur. Et son visage était celui d'Armande !

Le visage d'Armande tel que je le voyais autrefois. Mais, chose étrange, les traits que je reconnaissais ne m'apparaissaient pas distinctement par leur caractère plastique. Comment expliquer clairement ce que je voyais confusément ? Dans le visage immobile de la forme qui me considérait, j'ai reconnu Armande à ce trait curieux qui quelque chose devait y correspondre à ce fait qu'elle prenait toujours le plus mauvais des deux couteaux dans le vaisselier. C'était là le détail frappant, signalétique de sa physionomie. On aurait dit que l'émotion éprouvée jadis devant

cette preuve de délicatesse, se concrétisait maintenant dans le visage pour me permettre de l'identifier, pour donner vie et expression à l'ombre blanche du fantôme.

Je lui ai adressé la parole, doucement, pour ne pas l'effaroucher ; elle n'a pas pu répondre, bien sûr. Comme elle circulait un peu dans la pièce, j'ai revu, toujours dans son visage, une intonation qu'elle avait eue autrefois pour soupirer : « Que tu es difficile à aimer ! »

À la maison de couture où j'ai été interroger discrètement le petit chasseur, j'ai appris qu'Armande faisait toujours partie du personnel, que rien de grave ne lui était arrivé. Il m'a proposé d'aller la prévenir : « Jamais de la vie ! » ai-je répondu.

Il me suffit de savoir que la thèse de Dagerlöff s'écroule. Les formes ne sont pas des morts. J'irai le lui dire.

La maison de la rue Quincampoix n'était que ruines au milieu d'un îlot de décombres. L'escalier dont la rampe avait disparu m'a donné le vertige, mais enfin, le vieux était encore dans son taudis qui, pour d'autres yeux que les miens, tenait toujours bon. Toujours cul-de-jatte, évidemment, mais son squelette n'avait pas trop souffert depuis notre dernière entrevue.

Je lui faisais part, avec une volubilité et une exaltation compréhensibles, de mes investigations, quand, derrière lui, s'est montrée une ombre blanchâtre, et j'ai vu apparaître, puis évoluer distinctement dans la pièce, sa propre forme, si ressemblante avec ses cheveux blancs en broussaille que je me suis mis à la suivre du regard pour continuer la conversation. Il a fallu que la réponse provienne du squelette, immobile dans son fauteuil, et auquel je me trouvais tourner le dos, pour me ramener à la réalité.

— Vous la voyez ? ai-je alors demandé au crâne grimaçant.
— Voir quoi ?

Je me suis retourné vers la forme. Les signes correspondant aux cartes de visite commandées à la baraque foraine, la référence au génie « militaire sans doute... », m'apparaissaient distinctement. Je voyais même les trous d'ombre bizarres, les creux louches qui m'avaient surpris dans le croquis que j'avais voulu faire de lui, le croquis du vrai visage. Et la forme tenait dans ses bras une poupée, la poupée en robe verte, jadis aperçue ici-même. Il ne pouvait y avoir de doute.

— Mais, votre...

— Votre quoi ? Achevez donc, a fait le crâne d'un ton agacé.

Alors s'est passée une chose surprenante. Dans la forme au visage de vivant m'est apparu le crâne, le crâne hideux, défoncé, aplati, semblable à quelque carapace de crabe, et en même temps j'y lisais clairement qu'il me mentait, qu'il m'avait menti et que les formes lui étaient invisibles !

La découverte me laissait haletant. J'avais presque oublié mes griefs à son égard, l'absence de scrupules avec laquelle il m'avait pris pour cobaye, mon désir de vengeance, mais d'apprendre qu'il me mentait encore faisait déborder la mesure, et réveillait toute ma colère. Et il disait, sans se douter de rien :

— Vous voyez les formes, la belle affaire ! Je ne vous ai pas attendu. Moi, j'ai retrouvé Apolline !

Brusquement, il fit : « Tenez, la voici », en jetant devant moi une grande photo.

Je relevai les yeux sur lui avec stupeur. Sa fourberie me laissait consterné. Non seulement je savais que les morts n'avaient pas de formes, que les formes ne pouvaient être photographiées, mais comment pouvait-il me croire assez inculte pour ne pas reconnaître sur la photo le masque de :

— L'Inconnue de la Seine ?...

— Oui, c'est elle, ma fille, Apolline... Je ne l'ai jamais avoué pour laisser à sa gloire le prestige du mystère... Mais, maintenant, je l'ai revue, elle-même, dans l'autre monde... Et vous vous attendez peut-être à me trouver délivrant de joie ? La chose incroyable, impensable, celle que j'ai souhaitée par-dessus tout au monde et contre le monde entier, m'est enfin accordée. L'irréalisable s'est réalisé. Ma fille ! il m'a été donné de la retrouver, de lui parler. Et mon cœur n'éclate pas de joie ! Et je le raconte sans trouble, presque froidement. Attendez, écoutez.

Il prit la photo et pencha sur elle son crâne.

— Pourquoi l'échec d'une vie aboutit-il à ce sourire ?... Il suffit de jeter les yeux sur ce masque, sur ce sourire qui repousse bien loin dans les cuisines infâmes de l'art et de la mystique le sourire de la Joconde ou celui du Bouddha, pour comprendre que l'être ici présent a connu le secret de l'au-delà. Ce secret sur lequel ces lèvres semblaient s'être à jamais scellées pour n'en laisser filtrer que le

bouleversant témoignage d'un sourire, c'est lui que, plongeant dans l'abîme, je suis allé chercher... Et je l'ai appris d'elle-même, moi son père... Et je vais vous le dire...

Pour soigner ses effets, il marqua un temps. J'observai que sa forme en profita pour venir se placer derrière lui, et qu'elle berçait la poupée verte, ultime relique de la défunte Apolline.

— Vous m'en voulez, M. Poldonski. La pierre en veut à la fronde, l'obus au canon qui le projette, le fils au père qui l'a lancé dans la vie. Vous m'en voudrez bien plus encore quand vous saurez le secret. Le voici :

« Le monde dans lequel nous sommes parvenus est si parfaitement dénué de résistance qu'il nous laisse l'effarant privilège d'une liberté sans mesure. Fait de nos désirs purs, ce monde est tel que nous y trouvons tout, exactement tout ce que nous voulons y chercher. Nos désirs, et *rien de plus*. »

« Rien de plus ! rugit-il, voilà la réponse consternante, le néant dans lequel s'engloutit tout effort, la révélation que seule l'innocence peut accueillir d'un sourire, mais qui ne nous laisse, à nous autres damnés de la connaissance, que l'ennui insondable inhérent à la Toute-Puissance !... »

J'écoutais mal. Je pressentais dans son discours une nouvelle perfidie, l'envie de détruire la magie des nouveaux horizons qui se révélaient à moi. Ma colère montait. Et mon attention était attirée dans le fond de la pièce par un fait nouveau : une autre forme apparaissait auprès de la sienne, une forme au visage inconnu, antipathique, marqué d'une envie derrière l'oreille, avec je ne sais quoi de lâche et de veule dans l'expression, une de ces têtes viles et haineuses dont on dit qu'on n'aimerait pas les rencontrer au coin d'un bois... Quel était ce rôdeur ? Les deux formes paraissaient se connaître. Ah ! il avait de jolies relations, le vieux qui prétendait chercher son Apolline !... Était-ce le souteneur obscur qui avait pu balancer un soir, dans la rivière, le corps de la pauvre inconnue ?...

Je n'ai pas eu le temps de me poser beaucoup de questions. Les deux formes se poursuivaient maintenant sauvagement autour de la pièce. Le pressentiment de ce qui allait advenir en a précédé la vision, j'ai compris que le crâne, le crâne écrasé en carapace de crabe allait être aplati, là, devant moi, par le souteneur qui levait un poing menaçant de brute. Par un mouvement réflexe, afin de me

protéger moi-même, je me suis retourné pour saisir ce que je trouvai sous ma main, la paire de pincettes posée en travers du poêle. J'ai entendu un son mat, suivi du bruit d'un corps qui s'effondre. Le squelette cul-de-jatte avait quitté son fauteuil et gisait sur le plancher. Les deux formes avaient disparu. Tout était redevenu calme et silencieux dans la pièce vide. Que voulait dire ce règlement de compte mystérieux ?

J'ai poussé du pied le tas d'os qui était par terre : rien n'y remuait plus, il devait être mort.

Qu'allait-on penser en me trouvant seul en face d'un cadavre ? Les soupçons ne pouvaient se porter que sur moi. Quelles explications donner à la police ? La sueur me coulait dans le dos. Le mieux était de disparaître sans alerter personne. J'ai reposé sans bruit les pincettes et suis sorti en tirant avec précaution la porte, une porte qui se fermait toute seule heureusement.

Me voici de retour à l'atelier. Ai-je été suivi ? Je l'ignore. Avec mes yeux, comment reconnaître la police ? Je ne tiens plus en place. Toute la scène se déroule encore et encore dans mon imagination. Les deux mondes se chevauchent. Il est intolérable que celui que j'ai quitté, celui des vivants honnis, vienne encore me poursuivre dans l'univers des formes qu'atteignent enfin mes regards...

Une enquête discrète menée dans un bistrot de la rue Quincampoix vient de me le confirmer : Dagerlöff a bien été assassiné. Sa concierge peut m'avoir remarqué, donner mon signalement. Une erreur judiciaire est vite commise. La prudence me commande de changer de quartier. Je vais abandonner l'atelier, couper avec mon passé, mes habitudes. Une valise suffira pour mes hardes. Et, en déménageant à la cloche de bois, je ferai l'économie du dernier terme.

J'emmène ma vision, c'est le principal.

VIII

Très loin derrière la Nation, j'ai trouvé un petit hôtel. J'ai dit à la logeuse que j'étais presque aveugle pour expliquer mes tâtonnements en des lieux qui ne m'étaient pas familiers. Ils sont sordides ces lieux, mais un des avantages de mon état est que je ne fais plus de différence entre mon gîte et le *Claridge*.

Mon inquiétude s'apaise. Peu à peu je retrouve le calme, et j'ai déjà pu constater que les formes du XX^e arrondissement ne le cédaient en rien à celles de Montparnasse.

J'organise ma nouvelle existence – si je peux encore employer ce mot – et je replonge dans le monde des formes. Elles m'apparaissent maintenant de façon presque continue, si insistante que, loin de faire surimpression sur la réalité, c'est plutôt le monde réel que je dois ressaisir avec effort derrière les voiles blancs qui passent et repassent.

Vieil univers réel, depuis que je me suis soustrait à mon cadre familier qui lui donnait une certaine cohésion, il glisse encore plus vite dans le gris de ses cendres futures. À quoi bon circuler, voyager ? Le paysage file tout seul derrière la vitre de mon compartiment immobile. J'ai adopté une manière de poste d'observation permanent. Tous les jours je vais m'installer sur la terrasse des Tuileries, face à la place de la Concorde, et je regarde sombrer le monde.

Voitures, autobus, passants dont les contours eux-mêmes tendent à disparaître, ne sont plus pour moi que tourbillons de poussière sous une grande nappe de ciel immuable. Si je ferme les yeux, la vie est là, toute proche, avec ses appels, ses cris, ses ardeurs, son tumulte qui me pressent de toutes parts ; si je les ouvre, j'en suis subitement éloigné de plusieurs siècles et je ne vois plus qu'un souffle agitant un désert de poussière, une petite ride courant à la surface d'une planète refroidie.

Cette dernière agitation, qui se révèle si vaine et stérile, c'est le dernier adieu au monde des vivants. C'est la main agitant le mouchoir vers le navire parti pour l'éternité.

Mais est-il vrai que je sois seul dans l'immensité du grand large ?

Soudain, un peuple de voiles m'environne. Les formes sont là, toutes proches, secrètement liées aux évolutions des poussières. Ces formes sont les idées qui s'échangent en un instant du monde. L'univers perd sa face matière, et me révèle son avers de pensées et de sentiments. Toutes les passions, les ambitions, les amours, les sourires qui se cachaient dans les tourbillons de poussière me deviennent visibles. C'est une brusque levée d'étoiles dans un ciel qu'envahit la nuit. On dirait un changement d'éclairage qui fait que l'invisible, plus durable, plus éternel, s'illumine, tandis que la chair périssable s'estompe et s'enfonce dans l'ombre du tombeau.

Impossible de distinguer le squelette de la loueuse de chaises pour m'esquiver à temps. Chaque fois, je dois payer.

Pourquoi sortir ? Jusqu'au fond de ma chambre misérable, des formes viennent me rendre visite, et je les vois plus longuement, plus distinctement. J'ai vu ma mère, – chose insensée, – elle dont je ne sais plus rien depuis la dernière lettre d'Argentine. Elle pense donc encore à moi, puisque sa forme est venue ? J'ai vu aussi Babar. Il avait retrouvé sa trompe, qui semblait être le symbole de cette vulgarité que la vie exige de ses fidèles. Je lisais dans ses petits yeux jaunes et vifs plus d'indulgence que je ne lui en avais reconnu, et cette forme d'intelligence, bouchée à toute délicatesse, qui constitue un outil sûr et solide pour ceux qui veulent arriver. Il a dû être surpris, tout forme qu'il était, que je ne lui offre rien à boire. Je bois tout seul maintenant. Nous nous sommes regardés longuement, mais sans que nos pensées accrochent. À quoi ai-je vu qu'Armande m'avait trompé avec lui ? Sur les lobes trop longs de ses oreilles, il y avait comme la marque des ongles de mon ancienne amie, ces ongles pointus, rouges, que j'ai toujours détestés... Si j'étais un vivant comme les autres, cette clairvoyance serait gênante...

Ma mère n'avait pas beaucoup changé, bien que tous les incidents de sa vie de femme eussent noyé sur son visage les souvenirs d'enfance que j'avais gardés d'elle. J'ai pu voir quelle place minime j'avais tenue dans son existence. Pourtant, sur sa

nuque, volaient toujours les petits frissons blonds où se prenaient les maillons d'or du sautoir retenant sa montre et qui se balançait comme une corde à sauter quand elle se penchait le soir sur mon lit d'enfant...

Mon expérience me permet maintenant de reconnaître que les traits, les expressions qui donnent aux formes un visage sont l'œuvre de la pensée des autres. Les formes sont des manières de supports où se sont inscrits, imprimés, les pensées et sentiments qu'ils ont pu inspirer à autrui.

Ah ! pourquoi n'ai-je pas pensé, senti, aimé davantage ? Au lieu d'errer maintenant parmi tant de visages inconnus, je retrouverais autour de moi mille souvenirs, mille occasions d'enchantedement. Le monde des formes, au lieu d'être une cohue anonyme, me serait une foule amie où chacun parlerait familièrement à mon cœur. Pourquoi ma vie a-t-elle été si pauvre ?

Je suis réduit à la lecture de deux ou trois pauvres visages. J'expie mon orgueil de solitaire. Fallait-il que l'erreur de ma vie me devînt perceptible pour que je la reconnaisse et la renie ?

De mon père, de Dagerlöff, rien. Il est sûr que les morts n'ont plus de formes.

J'essayais de faire fonctionner à l'aveuglette le réchaud à gaz sur lequel doit cuire la poignée de pâtes de mon dîner, et ma pensée s'attardait sur la misère dans laquelle je me débats, quand le sentiment d'une présence m'a fait tourner la tête. En effet, une forme était là.

Au premier abord, son visage ne me disait rien, tout en m'inspirant une certaine répulsion. Il ne faut pas croire que toutes les formes soient belles comme des anges, il y en a souvent de hideuses. Celle-ci n'était pas tant hideuse que désagréable dans le choix de son expression qui disait une médiocrité prétentieuse. Elle devait être sèche et avare, et de plus sensuelle, je le voyais à son nez. Dans les rides du front assez accusées, quelque chose évoquait les lignes d'une main qui diraient un avenir raté. À quel camarade oublié correspondait-elle ? Était-ce le squelette qui me tutoyait et que je n'avais jamais pu identifier ?

Je me le demandais, quand elle s'est tournée légèrement, et j'ai vu apparaître derrière son oreille gauche une petite envie ; c'était la forme rencontrée chez Dagerlöff, la forme de l'assassin ! Tout frissonnant, je suis tombé en garde. Que me voulait-elle ? Elle tournait autour de moi. Je ne la quittais pas des yeux. Était-ce pour m'abattre, moi aussi, qu'elle revenait ? Ou était-ce un avertissement qui m'était donné ? Devant mon hostilité déclarée et ma résolution, elle a disparu.

Mais sa visite me laisse tout bouleversé. Qui est cette forme ? Elle n'a pas le regard franc. Chaque fois que j'essayais d'accrocher ses yeux, ils se dérobaient comme ceux des fous qui se défient de l'interlocuteur. Quand j'allais voir mon pauvre père à l'asile, les malades avaient cette façon de détourner les yeux pour ne pas me voir, ne pas être distraits, rester en face de leur mal. Ce mystère m'intrigue, me remet dans l'esprit Dagerlöff. Vais-je être inquiété encore par la police ?

Au cours d'une insomnie, un peu avant l'aube, la forme d'Armande est entrée très simplement par la fenêtre et s'est arrêtée au pied de mon lit comme pour me considérer. Ma misère lui faisait-elle pitié ? Moi je n'en ressentais aucune honte devant elle, et j'examinais à loisir ce visage où des intonations, des nuances, de menus souvenirs emmêlaient leurs traits. « Oh ! ma belle jacinthe ! », faisait l'accent circonflexe de sa lèvre supérieure un peu courte, avec levée sur les dents blanches. « Pourquoi râles-tu toujours ? » était la ride, un peu ironique, qui creusait d'une parenthèse la joue gauche quand elle souriait. Puis, une étude plus attentive m'a révélé, hélas ! des signes que je n'avais pas mis moi-même sur ce visage, des signes qui provenaient d'un autre, de mon successeur peut-être : une triste saillie des pommettes, un grain de beauté sous l'angle de la paupière gauche et qui correspondaient nettement à des pensées d'amour émanant d'une source étrangère. Un germe de jalouse posthume m'a traversé l'esprit, avant de céder à une pensée de renoncement qui s'est inscrite à l'instant dans sa bouche un peu grande, ouverte comme pour parler, mais elle n'a rien dit. En même temps, je trouvais dans son regard une expression si indulgente, si complaisante, tendre au fond – cette

expression oubliée et laissée par moi bien des siècles en arrière – que je me suis demandé pourquoi je n'avais pas réussi à l'aimer ?

Je me le demandais gravement, avec regret, avec douleur presque, quand j'ai vu Armande lever les yeux. Je me suis retourné. Horreur ! De l'autre côté du lit, la forme du type à l'envie était là qui nous regardait tous deux. Qu'était-ce à dire ? Que venait-il faire dans notre tête-à-tête ? Armande paraissait le connaître. S'agissait-il de mon successeur ? Ma surprise devenait de la consternation. Comment Armande pouvait-elle s'intéresser, s'attacher peut-être à pareil individu ? Du coup, tout l'amour qu'elle avait pu jadis me témoigner en était comme rétrospectivement souillé, vicié. Je me demandais pourquoi je n'avais pu l'aimer ? Mais la réponse était là, sous mes yeux : comment aimer une femme capable de choisir un tel amant ? Moi qui, même aux mauvais lieux, ne peut supporter la vue d'un autre homme entrant pour prendre son plaisir...

J'ai voulu prévenir Armande, la mettre en garde, lui dire tout ce que je savais. Je l'ai crié, sous l'effet d'une impulsion irrésistible, sans réfléchir que les formes n'entendent ni ne parlent.

Les voisins ont frappé avec colère des coups à la cloison. Les deux formes ont disparu. Et je reste seul à me casser la tête pour essayer de comprendre. Comment Armande a-t-elle pu rencontrer ce type ? Que faisait-il chez Dagerlöff ? L'aurait-elle envoyé chez lui pour se venger d'avoir été quittée par moi ? A-t-il tué l'autre en croyant me tuer ? Ma pensée se perd dans ces énigmes. Et ce monde des formes me fait peur. Il n'offre pas la sécurité du monde réel. N'importe qui peut entrer chez vous à toute heure. On n'est plus chez soi.

Je suis retourné à la matière. Je me suis promené par les rues, c'est-à-dire entre deux haies de poussière dressée, représentant ce qui restera de la pierre de la capitale dans mille ans. Soudain, un éblouissement. Quels étaient ces merveilleux éclairs ? J'étais rue de la Paix où, dans les devantures des joailliers brillaient les futurs bijoux perdus de l'antique Lutèce. Une vague d'enthousiasme m'a soulevé et me laisse encore tout secoué de lyrisme. Salut derniers soleils de l'or et du platine ! Salut, petits anneaux de Saturne, bracelets qui vous promenez aux bras des élégantes invisibles ! Les formes ne sont peut-être qu'un mirage, tandis que, vous, votre

réalité défie véritablement les siècles, et le monde ne tourne à la cendre que pour mieux vous servir de repoussoir, ô seuls objets vraiment précieux dans cet écrin de ruines !...

Pourquoi ne m'approprierais-je pas un bracelet de platine ? Les archéologues font-ils autre chose ? Mes yeux me disent que je suis dans un désert, ma pensée m'assure qu'il n'y a pas vol là où l'on est tout seul... Du courage, donc !

Mais il y a les formes !... Ah ! j'aurai passé ma vie à ne pas me passer mes envies !...

De quel côté s'orienter ? Dois-je céder à la dernière tentation de la matière ? Dois-je au contraire me tourner vers les formes ? Il est encore temps de faire un choix, si je ne veux pas rater ma mort comme j'ai gâché ma vie. Mais quelle leçon dégager de tout ce qui m'arrive ? On dirait qu'on me laisse entrevoir la solution, qu'on me pousse sur la voie ; mais que, tel le candidat imbécile, je ne comprends rien, je ne découvre rien...

Il est dit que je gâcherai inexorablement toutes mes chances.

Sortir par un jour de soleil quand toutes les formes s'ébattent, c'est comme se promener dans une rade un jour de régates, parmi les pavillons du grand pavois, avec les essaims de mouettes, tandis qu'au balcon du ciel les « blanches nations en joie » agitent des écharpes...

Assis dans un encorbellement du Pont-Neuf, je n'ai cessé de regarder tout le jour l'espace traversé de ces courses rapides, de ces visages embellis ou enlaidis, mais qui ne sont jamais les insignifiants visages de la réalité.

Chacun se fait de son voisin, qui une caricature, qui une peinture idéale, mais de toute façon le charge d'une signification qu'à l'état naturel il n'avait pas encore. Et tout cet invisible qu'il m'est donné de voir se brasse comme un immense jeu de cartes pour jouer Dieu sait quel jeu !

Il faisait chaud et je m'étais machinalement débarrassé de ma casquette. Quand j'ai voulu la reprendre sur le banc de pierre, elle était pleine de pièces de monnaie. On m'avait pris pour un mendiant ! Quelle dégaine je dois avoir ! Mais enfin, voilà un métier comme j'en cherchais un, un métier où l'on est payé en vrai métal et point en papier invisible. Les pièces sont patinées comme si elles

avaient passé une éternité sous terre ou dans un cabinet de numismate, mais elles ont cours.

Je reviendrai m'installer là plutôt qu'aux Tuilleries. Et puisque je ne suis plus bon à rien, pourquoi chercher autre chose ?

Si je devais dater ce journal avec le millésime du monde tel que le voient mes yeux, j'aurais peut-être à écrire : an 4000 ou 5000. Il y a beau temps que tous les squelettes ont disparu.

Tout est cendre autour de moi, au point que, dans la rue, je ne distingue les taxis des passants que par le volume de leur masse poussiéreuse. La mécanique et la vie se sont rejoints dans le néant, et seul le mouvement les décèle encore : « Ça bouge, garons-nous », c'est tout ce que je peux dire.

Pour me guider, il me reste les odeurs. Les étalages sentent comme des haleines et sont mes phares. Mais on ne décrit pas bien les odeurs. Au fond, dès qu'on ne voit plus nettement, on a peu à dire. Je me sens une cervelle de chien et, comme un chien, il y a des heures où je suis tout habitué à ma misère.

Mais il est d'autres heures où je gronde : pourquoi ce sort qui m'est fait ? pourquoi ma vie a-t-elle avorté ? Je me révolte, je serre les poings. À qui m'en prendre ? À Dieu ? Au Destin ? À la Société ? Tout ça, c'est du pareil au même...

J'avance, j'avance ! Les formes elles-mêmes en viennent à changer d'aspect. Leurs visages s'estompent, paraissent moins nuancés, moins diversifiés. Les visites particulières se font plus rares.

Et pourquoi les idées seraient-elles éternelles ? Elles sont un peu plus durables que l'aspect matériel, mais à la longue le temps doit en avoir raison comme du reste. Les visages des formes pâlissent parce que pâlissent dans les mémoires des êtres les pensées, les sentiments, les souvenirs qui componaient leurs traits. L'oubli fait son œuvre, tout passe au laminoir du temps.

Il ne reste des formes qu'une manière de support assez inexplicable.

Les seuls signes encore distinctifs dans l'anonymat des formes sont ceux qui correspondent à une réputation susceptible de percer

la nuit des siècles. Ainsi, aujourd’hui, sur le Pont-Neuf, j’ai vu passer un célèbre inventeur, tel que le reproduiront les manuels du futur, portant en guise de cravate un phylactère disant : *Inventeur de... je ne sais plus quoi !* J’ai vu passer de même une grande tragéienne en habit à la romaine ; la moderne Ninon (qui pouvait-elle être ?) ; le roi des amortisseurs ; un saint qui avait, ma foi, une authentique auréole... Tous les ridicules, toutes les gloires faisaient bon ménage dans cet élixir de la renommée. L’univers spirituel se distillait devant moi. Je voyais cela seul qui resterait de ce jour de soleil aux yeux du plus lointain avenir...

Et moi ? Moi, le grand peintre, moi qui me suis cru une manière de génie, je ne me suis pas vu passer ! C’est la confirmation, la certitude de mon échec irrémédiable...

Drôle de destinée qu’aura été la mienne : l’homme qui songe sur le Pont-Neuf. Aujourd’hui ça m’a rapporté un peu plus de vingt francs.

« Je ne me sens pas bien. » Cette phrase a-t-elle encore un sens quand, depuis si longtemps, on ne se sent plus du tout ?... Mon mal remonte au jour où les formes me sont apparues, ou, plus loin encore, au jour où, ayant décidé d’en finir avec la vie, j’ai commencé le voyage... Mon mal, comment le définir ? Je voudrais savoir... pourquoi ma vie a été gâchée ?

Comme disait ma logeuse, Irma, une ancienne acrobate, à un autre client de l’hôtel à qui elle parlait de moi : « Le père Jean, c’est dans la tête que ça le tient. »

Une odeur de cave fraîche qui s’exhalait dans la rue torride sous le soleil de juillet m’a fait franchir le porche et me plonger dans cette ombre comme dans une eau froide. Ramassé près d’un pilier fantôme, je ne faisais pas beaucoup de volume. L’endroit était calme et désert, à part les formes, bien entendu, qui passaient comme de coutume et n’étaient pas gênantes quand on en a pris comme moi l’habitude.

Une voix qui me traitait de « mon brave » m’a demandé ce que je faisais là. Je n’en savais rien moi-même. Mon interlocuteur n’était qu’un petit tas de poussière que je distinguais à peine dans le noir. Il

puait un peu le tabac à priser, mais sa voix était plutôt sympathique. Nous nous sommes mis à causer, et, de fil en aiguille, je me suis un peu raconté : « Moi, j'ai voulu voler, j'ai voulu tuer, j'ai voulu me tuer... »

— Avez-vous songé à la noirceur de votre âme ? a-t-il fait.

— Une âme, qu'est-ce qui croit encore à ça ?...

Il a bondi. Je causais avec le curé de l'église où j'étais entré.

Pendant quelque temps, il m'a parlé, comme un catéchisme, de l'enfer qui m'attendait. Je le laissais causer pour lui faire plaisir. J'en savais bien plus long que lui sur la mort et ses suites. Pourtant, sans avoir trop l'air de lui poser une colle, je lui ai demandé ce qu'on pouvait voir quand on avait fait le grand saut.

— L'important n'est pas tant ce qu'on peut voir que de sauver son âme.

Sauver son âme, il y tenait, le ratichon ! Avec ironie, j'ai fait :

— Mais qu'est-ce qu'il faut faire pour ça ?

— Aimer Dieu et son prochain.

— Dieu, j'y croirai quand j'aurai compris pourquoi, m'ayant donné la vie, il a permis que tout ce que je tente avorte lamentablement. Il m'est arrivé des choses que je ne peux pas vous dire, mais faire de moi un clochard, vous trouvez ça pardonnables ?

Il a soupiré : « Mon enfant ! mon enfant ! » Il m'a dit qu'il prierait pour moi, et m'a laissé quarante sous. C'est ce qu'il a fait de moins bête.

Me recommander d'aimer ! Il ne sait donc pas qu'une forte idée du néant paralyse jusqu'à la possibilité d'aimer ?...

Au fond, je l'ai eu.

Réduit à l'essentiel, à ses quatre éléments, mon univers tenait bon contre les assauts des millénaires. Mais voici que j'ai atteint le point où l'eau, l'eau qui jusqu'à présent continuait à couler avec le calme d'une figure éternelle, l'eau elle-même disparaît...

Ce matin, elle ne coulait pas du robinet du palier, et pourtant je l'entendais glouglouter. Tout le jour, je n'ai pas vu une goutte passer sous le Pont-Neuf. Il est à sec le dernier bain où l'Inconnue de la Seine est allée pécher son secret ! Et, tout à l'heure, à la soupe populaire de la place Maubert, la cruche me semblait vide. L'eau

était là, pourtant, je l'ai sentie au toucher, j'aurais pu la boire (je préfère le vin), mais je ne la voyais plus.

Ainsi mon regard a atteint ce point du futur fantastiquement éloigné où, à la suite de quelque cataclysme cosmique, de quelque rencontre de comète, l'eau de notre planète sera volatilisée !

Je suis en route pour l'éternité, je ne puis plus en douter. Je l'atteindrai à l'instant de ma mort, de ma vraie mort, la chose est sûre. Il m'aura été donné de voir se dérouler jusqu'au bout la bobine du Temps, d'assister à l'évolution du monde jusqu'à son instant final, jusqu'à la fin des siècles et des siècles. Ainsi soit-il, comme dirait mon curé.

Le soleil est si pâle que je voyais aujourd'hui les étoiles en plein jour. Il s'éteint, la chose est sûre.

Pour mesurer mon avance, trouver une horloge à sa taille, il me faut m'adresser aux prétendus objets d'éternité : je me suis relevé cette nuit pour regarder les constellations. Eh bien ! deux des roues du chariot de la Grande Ourse ont disparu pour mes yeux ! Les constellations traitées comme de vulgaires taxis ! Rien n'échappe à la faux du Temps. La sphère des fixes n'est qu'une bulle de savon, le ciel immuable n'est qu'un château de sable... Vanité des vanités !

Quand la Terre disparaîtra, comment ferai-je pour marcher sans avoir le vertige ?

Toute la journée, en dépit de rudes douleurs dans les jambes, j'ai couru la ville pour essayer de voir des formes qui auraient encore un visage, entrevoir un peu de vie. Rien à faire, elles sont toutes pâles comme des feuilles blanches, et elles rapetissent. « Cet univers-là disparaît comme l'autre », me disais-je en revenant.

Mais voilà que, tout à l'heure, descendant dans le bureau pour aller reprendre ma chique oubliée sur la cheminée de M^{me} Irma, ma logeuse, je vois la forme à l'envie s'inscrire dans la glace ! Sur elle aussi, la gomme du temps était passée, mais elle n'avait pas perdu son expression antipathique, et je voyais l'envie se refléter nettement dans la glace.

Que la seule forme qui conserve un signe distinctif soit celle que je ne peux sentir, voilà bien ma chance ! À quoi bon changer de

monde si la même guigne vous poursuit toujours ? Je suis remonté rapidement chez moi pour échapper à cette vision. Elle m'a presque suivi dans l'escalier. On dirait qu'elle sait qu'elle m'irrite, qu'elle fait exprès de m'imposer sa présence.

Ça devient une obsession. Je la rencontre partout : que j'aille vider les poubelles, avenue Jean-Jaurès, que je fasse la queue aux eaux grasses à la caserne de Belleville, ou que je sois à mon poste au Pont-Neuf, la garce de forme vient me taquiner. Elle arrive, mêlée aux autres, impersonnelle, sans avoir l'air de rien, puis s'arrête en me voyant, fait mine de s'en aller, se rapproche, se tourne pour que je voie l'envie... Tout un manège atroce... Qui ça peut-il être, bon Dieu ?...

Exaspéré, au milieu du boulevard Voltaire, je lui ai crié des noms, des noms de vagues connaissances d'autrefois, comme si elle pouvait m'entendre, me répondre ! Un agent m'a dit de me taire. Je faisais scandale à me mettre en colère, comme ça, sans raison.

Cette forme, c'est celle de quelqu'un qui pense à moi. Mais qu'est-ce qui peut encore penser à moi dans ce foutu monde ? Et un type si dégueulasse encore ! Je crois quelquefois qu'il y a eu dans ma vie quelqu'un de caché qui m'a voulu du mal. Ça expliquerait que tout ce que j'ai voulu entreprendre ait foiré... Et je crèverai sans savoir qui...

La forme à l'envie me fiche la guigne : je m'étais déboîté la hanche en descendant un escalier sous le Pont-Neuf ; hier soir, une voiture me culbute sur le boulevard Richard-Lenoir. Quelque chose qui devait être du sang me poissait les doigts, je ne savais pas d'où ça coulait. Quand on voit les choses de loin, on les voit évidemment moins bien... Mais surtout, pas d'ambulance, pas d'agent. Je suis rentré comme j'ai pu chez Irma.

Je suis dans mon lit à cette heure, mais il va falloir que je me lève pour aller chercher à manger... Ça y est, elle reparaît, la garce. Il n'y a pas à dire, elle tient mieux le coup que les autres : au lieu de rapetisser, elle conserve ses dimensions et même une apparence de physionomie. Profitant du calme de la pièce, je la scrute bien en face pendant qu'elle est immobile. Elle a une tête qui respire la médiocrité, le front fuyant, l'aspect chétif des bêtes traquées, une

tête de dégénéré, une tête comme on en voit dans les journaux, sans faux-col... Serait-ce la Mort ? Mais non, la Mort est un mythe, une allégorie, et je sais que les formes sont vraies... Serait-ce un copain de misère, un tueur qu'on paierait pour m'assassiner ? Mais pourquoi ? Tout le monde à l'hôtel sait bien que le père Jean du Pont-Neuf n'a pas le sou. Une vengeance ? Armande, Dagerlöff, il y a beau temps que tout cela est prescrit...

Elle me veut du mal, pourtant, et comme chaque fois qu'elle est là, un malaise me prend. J'ai des battements de cœur, je perds mon souffle. Comme remède après mon accident, il y a mieux.

Elle me regarde sans me regarder. Je veux dire qu'elle ne pèse pas au bout de mon regard. Je ne la sens pas en face de moi. On dirait qu'il y a quelque chose, une glace entre nous. Son regard est dirigé vers moi, mais fuit, file devant mon regard qui voudrait le saisir. Elle se passe la main derrière l'oreille. Mimétisme, moi aussi, je me passe la main derrière l'oreille... Qu'est-ce que je sens donc là ? un léger renflement ?...

— Madame Irma, madame Irma ! ai-je appelé de tous mes poumons.

Le pas est monté lentement dans l'escalier. Ça a été long.

— Quoi ? Est-ce que vous passeriez déjà ? a-t-elle fait en entrant.

Elle ne cache pas ses pensées, ma logeuse. Justement, la femme qu'il me faut.

— Dites-moi donc, regardez voir un peu, là derrière mon oreille, au-dessus de la nuque... Je suis tombé, l'autre jour...

Elle a regardé, elle a touché.

— Rien de cassé, bien sûr : une tache de vin. Un vieux poivrot comme vous, ça n'a rien d'extraordinaire... Et faudra vous laver un peu, les pieds surtout, avant de mourir, que je n'aie pas de toilette à vous faire...

Elle disait ça pour plaisanter, pour me rassurer. Elle pouvait dire n'importe quoi. J'avais compris.

À mi-chemin entre mon lit et le mur, la forme me regarde, comme ce jour d'autrefois où je me suis regardé dans la glace. Le souvenir s'en inscrit sur son visage. Mais nous avons tous deux inversé nos places. Je vois, et je comprends : la forme à l'envie, c'est

moi, tel que les autres m'ont vu, pis, tels qu'ils m'ont fait pour toujours.

Au bout de mon purgatoire, je tiens enfin la réponse à la question qui m'a tant tourmenté, je m'explique l'échec perpétuel de ma vie : j'étais ce visage qui me regarde. Celui que je croyais être, le « moi » de mes tendresses intimes, le « moi » génial n'était qu'illusion ; le « moi », tel que le firent les autres, fut le seul véritable et durable... Je comprends, je comprends tout : je vais mourir, et c'est mon Âme là qui m'attend au seuil de l'éternité.

Et déjà, sur sa face avilie, je vois se dessiner lentement le sourire ineffable qui s'était attardé aux lèvres de l'Inconnue.

FIN